

Numéro 15  
Printemps 2019

DOSSIER MONOGRAPHIQUE

# Hispanistes et hispanismes : un institut dans les soubresauts du siècle

COORDINATRICES

Renée Clémentine Lucien  
Marie-Angèle Orobon



Iberic@

**Revue Iberic@l, *Revue d'études ibériques et ibéro-américaines***

Institut d'Études Hispaniques

Sorbonne Université

31, rue Gay-Lussac,  
75005 Paris

<http://iberical.sorbonne-universite.fr>  
[iberical@sorbonne-universite.fr](mailto:iberical@sorbonne-universite.fr)

**Directrice de la revue**

Nancy Berthier

**Coordinatrices**

Renée Clémentine Lucien,  
Marie-Angèle Orobon

**Rédactrice en chef**

Corinne Cristini

**Secrétaire de rédaction**

Renée Clémentine Lucien

**Auteurs**

Jean-Marie Bêlorgey  
Jean Canavaggio  
Pierre Civil  
Sandrine Cornu  
François Delprat  
Antonia del Rey Reguillo  
Camille Lacau

Bernard Lavallé  
Renée Clémentine Lucien  
Francisco José Martínez Mesa  
Marie-Angèle Orobon  
Jacqueline Penjon  
Véronique Pugibet  
Álvaro Ribagorda

Miguel Rodriguez  
Samuel Rodríguez  
Octavio Ruiz-Manjón  
María José Solanas Bagüés  
Eliseo Trenc  
Dario R. Varela Fernández

**Relectrices**

Renée Clémentine Lucien  
Marie-Angèle Orobon

**Composition typographique**

*Jean MONTANÉ*

**Couverture**

Détail de la fresque de l'Institut Hispanique (salle Delpy) 1928-29, Francisco Mateos.

Copyright © 2019 Revue Iberic@l

*Toute autre utilisation, reproduction, diffusion, publication ou retransmission du contenu est strictement interdite sans l'autorisation écrite du détenteur des droits d'auteur.*

I.S.S.N. 2260-2534

# Sommaire

I/ Dossier monographique

**3 Introduction**

Renée Clémentine Lucien et Marie-Angèle Orobon

**1. Regards extérieurs sur l'hispanisme**

**17 La Gran Guerra y el desarrollo institucional del hispanismo francés**

Álvaro Ribagorda

**31 Federico de Onís y el Instituto de las Españas, en la Universidad de Columbia**

Octavio Ruiz-Manjón

**41 Joan Estelrich y el hispanismo francés**

Eliseo Trenc

**2. Quelques figures de l'hispanisme parisien**

**51 Les débuts de l'hispanisme en France d'après une correspondance inédite**

Jean-Marie Bélorgey

**59 Ernest Martinenche y su red de intelectuales: construcción del hispanismo francés**

Darío R. Varela Fernández

- 69 **Aurelio Viñas Navarro: apuntes biográficos de un historiador español en el *Institut d'Études Hispaniques***  
María José Solanas Bagüés
- 83 **Robert Ricard dans les années 1930-1940**  
Camille Lacau St Guily
- 99 **En souvenir de Charles Vincent Aubrun**  
Jean Canavaggio

### 3. L'hispanisme, un champ pluridisciplinaire

- 107 ***De un mundo a otro: Hispania*, publicación del Institut d'Études Hispaniques, 1918-1922**  
Miguel Rodriguez
- 121 **La civilisation dans les études hispaniques (1900-1969) : la construction d'un champ**  
Marie-Angèle Orobon
- 133 **La figure du parfait hispaniste : les nécrologies dans les publications des hispanistes.**  
Renée Clémentine Lucien

### 4. Table ronde

- 145 **Études hispaniques en Sorbonne, autour de l'image**  
Pierre Civil
- 151 **L'enseignement du portugais**  
Jacqueline Penjon
- 155 **Aux origines du latino-américanisme en Sorbonne : Robert Ricard (1900-1984) et André Saint-Lu (1916-2009)**  
Bernard Lavallé
- 159 **La recherche américaniste après 1945**  
François Delprat

### II/ Documents

- 165 **Interview de Alonso Ruizpalacios Jeudi 7 mars 2019**  
Sandrine Cornu et Véronique Pugibet

- 175 *The Dystopian Imagination in Contemporary Spanish Literature and Film*  
Francisco José Martínez Mesa
- 183 *Carlos Saura. Paroles et musique au cinéma*  
Antonia del Rey Reguillo
- 187 *Llamadme Alejandra*  
Samuel Rodríguez



**I/** Dossier monographique

**Hispanistes et hispanismes :  
un institut dans  
les soubresauts du siècle**

**coordonné par Renée Clémentine Lucien  
et Marie-Angèle Orobon**





# Introduction

**Renée Clémentine Lucien  
et Marie-Angèle Orobon**

*Sorbonne Université, Faculté des Lettres, CRIMIC,  
Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, CREC*

Nadie ha hecho tanto como ellos para desprovincianizar  
el español y convertirlo en ciudadano del mundo.

Mario Vargas Llosa,  
«El hispanista», *El País*, 4-XI-1992

« *Comment peut-on être hispaniste?* », s'interrogeait, en forme de boutade, Hans-Joachim Lope au seuil d'un texte consacré à son propre parcours d'enseignant-chercheur au sein de l'université allemande. Paraphrasant à notre tour la fameuse question adressée à Rica dans les *Lettres persanes* et celle de notre collègue dix-huitiémiste, demandons-nous : « Depuis quand peut-on être hispaniste ?<sup>1</sup> ». La première occurrence du mot est repérée en 1879 sous la plume d'Alfred Morel-Fatio pour se l'appliquer à lui-même<sup>2</sup>. Le fondateur indiscutable de l'hispanisme moderne en France l'écrivait alors en italiques marquant ainsi typographiquement cette nouveauté lexicale. Cependant, peu avant, le terme espagnol « hispanista » (en caractères romains) avait déjà fait son apparition pour désigner les professeurs et érudits étrangers qui étudiaient la littérature et l'histoire de l'Espagne. Ainsi Marcelino Menéndez Pelayo qualifiait, en 1876, le romaniste autrichien Ferdinand Wolf de « sabio hispanista » en saluant la parution de son ouvrage *Studien der Spanischen und Portugiesischen National Literature* [sic]<sup>3</sup>. Et dans les années suivantes, c'est Alfred Morel-Fatio

1 LOPE, Hans Joachim, « *Comment peut-on être hispaniste?* Etapas de un juego de rol », in *Memoria de hispanismo. Miradas sobre la cultura española*, Joaquín Álvarez Barrientos (dir.), Madrid, Siglo XXI, 2011, p. 15 (article : p. 15-33).

2 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España 1875-1931*, Madrid, CSIC-Casa de Velázquez-SHF, 1988, p. 3.

3 *Revista Europea*, 27-VIII-1876, p. 267. Le titre exact de l'ouvrage de Wolf publié à Berlin en 1859 est : *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationalliteratur*, publié à Berlin 1859.

qui est évoqué en tant que « famós hispanista » (en catalan), « muy docto hispanista » ou encore « erudito y entusiasta hispanista<sup>4</sup> ».

Ce n'est que dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on a commencé à désigner, en Espagne, les philologues, érudits, voyageurs et amis étrangers intéressés par ce que l'on appelait encore alors « las cosas de España » sous le nom d'hispanophiles et d'hispanistes. Ce deuxième terme, qui finirait par s'imposer dans les années 30 du XX<sup>e</sup> siècle, faisait prévaloir résolument la dimension professionnelle sur la dimension affective et romantique : l'hispaniste était le spécialiste qui cultivait une discipline scientifique, l'hispanisme<sup>5</sup>. Le terme « hispanisant », plus fréquemment utilisé en France dans la sphère pédagogique — Fouché-Delbosc et Barrau-Dihigo publient en 1919 le *Manuel de l'hispanisant*, réédité en 1970 — dénotait la prévention à utiliser le suffixe « -iste » réservé à ceux qui pratiquaient les humanités classiques<sup>6</sup>, tout en impliquant un degré moindre de professionnalisation. Quoique le terme « hispanista » eût cours en Espagne et fût nimbé de prestige, s'identifier en France, en 1879, sous le nom d'hispaniste, comme le faisait Morel-Fatio, manifestait un désir de reconnaissance et une ambition démesurée pour son temps, comme le note Antonio Niño<sup>7</sup>.

Ce n'est qu'en 1925 que le dictionnaire de la *Real Academia* enregistre le terme « hispanista » — « Persona versada en la lengua y literatura españolas » —, définition complétée par la dimension professionnelle en 1992 : « Persona que profesa el estudio de lenguas, literaturas o cultura hispánicas, o está versada en él ». Cette même édition de 1992 ajoutait pour la première fois au vocable « hispanismo », l'acception de « Dedicación al estudio de las lenguas, literaturas o cultura hispánicas », cet « -isme », forgé sur le modèle de hellénisme et romanisme, n'ayant eu jusqu'alors qu'un sens strictement linguistique ou idiomatique.

L'hispanisme, en tant que discipline scientifique, s'inscrivait dans le sillage d'un phénomène culturel et social qui existait depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle : l'attrait voire la passion qu'avait suscités l'Espagne chez les préromantiques et romantiques d'Europe et des États-Unis. L'admiration mêlée à l'étrangeté pour cette Espagne située, dans l'imaginaire littéraire, entre Europe, Orient et Afrique, avait été précédée d'une sorte d'hispanophobie instillée par la France des Lumières. La fameuse entrée consacrée à l'Espagne par Masson de Morvilliers dans l'*Encyclopédie Méthodique* de 1782, dont l'incipit — « Mais que doit-on à l'Espagne ? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis six, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ? » — était ravageur, devait blesser, mais aussi aiguillonner, les esprits éclairés espagnols qui se chargeraient de répliquer à la morgue et au mépris des philosophes d'outre-Pyrénées. Ces précédents expliquent probablement le paradoxe originel de l'hispanisme dont le développement coïncide, comme l'a analysé Antonio Niño, avec la perte d'importance de l'Espagne au sein des nations qui créent et diffusent la connaissance<sup>8</sup>. De la même manière, Claudio

4 Respectivement : Manuel Milá i Fontanals (*La Il·lustració Catalana*, 15-IX-1885, p. 271); Marcelino Menéndez Pelayo (*La España moderna*, novembre 1890, p. 153) et Rafael Altamira (*Boletín de la Institución Libre de Enseñanza*, n° 334, 15-I-1891, p. 10.)

5 MORALES MOYA, Antonio, « Los orígenes del hispanismo », in *Historia de la nación y del nacionalismo español*, Antonio Morales Moya, Juan Pablo Fusi, Andrés de Blas Guerrero (dir.), Madrid, Galaxia, 2013, p. 1132.

6 Selon Charles V. Aubrun, comme l'évoque Antonio Niño, *Cultura y diplomacia...*, op. cit., p. 3.

7 *Ibid.*, p. 4.

8 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, op. cit., p. XI.

Sánchez Albornoz avait souligné que l’hispanisme était né d’une asymétrie entre sphères culturelles : « frente a unas universidades europeas boyantes, las antiguas españolas se caracterizaban en efecto por una enseñanza profesional rutinaria, sin investigación, salvo casos heroicos<sup>9</sup> ».

À l’occasion de l’ouverture à la faculté des Lettres de Bordeaux, en 1898, d’une maîtrise de conférences en études hispaniques, Georges Cirot, qui en était le titulaire, rappelait dans un article du *Bulletin hispanique*, récemment créé, que les hispanistes français n’avaient pas été les premiers à faire connaître l’Espagne. L’universitaire bordelais citait l’étude fondatrice de l’Américain George Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*, « dont la traduction nous sert depuis trente-cinq ans », et mentionnait également les travaux décisifs de deux hispanistes allemands : Schack et Hübner<sup>10</sup>. Ce dernier, archéologue, avait été missionné par l’Académie de Berlin pour collecter les inscriptions romaines existant dans la péninsule<sup>11</sup>. Les débuts de l’hispanisme français doivent, en effet, être resitués dans un réseau hispaniste européen et transatlantique dans lequel l’Allemagne, la Grande-Bretagne et les États-Unis sont des figures pionnières. L’émigration libérale espagnole en Angleterre avait contribué à éveiller dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle l’intérêt pour la littérature et l’histoire espagnoles : Antonio Alcalá Galiano avait été le premier à enseigner la littérature espagnole, à partir de 1823, dans la toute récente université de Londres. Dans le même temps, le Britannique John Bowring publiait ses *Observations on the State of Religion and Literature in Spain* (1820), tandis que l’hispanisme américain faisait ses premiers pas à l’Université de Harvard à Boston au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>.

Toutefois, tout en rendant hommage aux travaux précurseurs des hispanistes étrangers, Georges Cirot soulignait les apports décisifs, notamment, de Morel-Fatio, Mérimée, Desdevizes du Désert, Fouché-Delbosc ainsi que des découvertes de Pierre Paris. « Grâce à ces érudits — affirmait-il —, l’hispanisme n’est plus un mythe en France<sup>13</sup> ». À Alfred Morel-Fatio, on devait la création de l’hispanisme moderne, c’est-à-dire d’une discipline scientifique dotée des méthodes du positivisme philologique et historique, ainsi que la formation de futurs chercheurs<sup>14</sup>. L’hispanisme français était « décidément bien en route<sup>15</sup> » au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, avec, de plus, deux revues qui venaient de voir le jour : la *Revue hispanique*, créée en 1894 à Paris et le *Bulletin hispanique*, publié à Bordeaux à partir de 1899. Mais ces deux publications périodiques distinctes marquaient également le clivage et les rivalités au sein de l’hispanisme : la première, fondée par Fouché-Delbosc, un ancien élève de Morel-Fatio contre lequel il finirait par se rebeller, revendiquait son indépendance vis-à-vis de l’establishment, tandis que la deuxième était fermement liée à l’encadrement universitaire<sup>16</sup>.

Si Alfred Morel-Fatio s’était indéniablement imposé comme la figure fondatrice de l’hispanisme moderne, celui-ci avait fait, cependant, toute sa carrière à l’ombre de ses maîtres, Paul

9 Cité dans l’article de Morales Moya, « Los orígenes del hispanismo », *op. cit.*, p. 1134.

10 CIROT, Georges, « Les Études hispaniques à l’Université de Bordeaux », *Bulletin hispanique*, T. 1, n° 4, 1899, p. 258.

11 MORALES MOYA, Antonio, « Los orígenes del hispanismo », *op. cit.*, p. 1155.

12 *Ibid.*, p. 1146, 1164-1165.

13 CIROT, Georges, « Les Études hispaniques à l’Université de Bordeaux », *op. cit.*, p. 258.

14 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, *op. cit.*, p. 70, 411.

15 CIROT, Georges, « Les Études hispaniques à l’Université de Bordeaux », *op. cit.*, p. 258.

16 Voir NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, *op. cit.*, p. 413 et du même auteur, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, 2017, p. 10-11. Le premier compte-rendu concernant la *Revue hispanique*, rédigé par Morel-Fatio, est plus que mitigé. Voir *Romania*, T. 24, n° 96, p. 613-614. Voir également dans ce volume l’article de Jean-Marie Bélorgey.

Meyer, Gaston Paris et Gabriel Monod, dans des institutions conquises par eux, l'École Pratique des Hautes Études, l'École des Chartes et le Collège de France<sup>17</sup>, c'est-à-dire en dehors de l'université. Le mérite de la création de l'infrastructure institutionnelle de l'hispanisme devait revenir à Ernest Mérimée qui bénéficiait dans ces dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle d'un contexte politique favorable avec les réformes éducatives menées par la III<sup>e</sup> République<sup>18</sup>. Avec Alfred Morel-Fatio, le domaine hispanique s'était taillé une nouvelle province dans la philologie romane, son émancipation viendrait avec Ernest Mérimée<sup>19</sup>.

C'est dans le Sud-Ouest que l'hispanisme devait conquérir ses premiers postes universitaires : à Toulouse d'abord, avec la création d'une chaire de professeur en 1886, puis à Bordeaux où la maîtrise de conférences créée en 1898 deviendrait chaire de professeur en 1904, l'université de Montpellier, quant à elle, obtiendrait son premier poste en études hispaniques en 1900, alors que la Sorbonne ne créerait sa première maîtrise de conférences qu'en 1906, transformée en chaire de professeur en 1919 et dont le titulaire serait Ernest Martinenche<sup>20</sup>. La prééminence méridionale dans ce processus était due à Ernest Mérimée qui développa la stratégie d'expansion de l'hispanisme sur deux fronts : la création dans les lycées de postes de professeurs d'espagnol, futurs débouchés pour les jeunes hispanistes universitaires et la reconnaissance des langues dites « méridionales » sur le terrain de l'enseignement secondaire face aux langues dites « du Nord », l'anglais et l'allemand, qui y régnaient, avec les langues classiques, en maîtresses quasi absolues. Pour l'introduction et consolidation de l'espagnol au lycée, Mérimée arguait de l'utilité commerciale, de la facilité de la langue et des bienfaits que son enseignement signifierait pour les régions limitrophes de l'Espagne<sup>21</sup>. Dans cette défense de l'espagnol, Mérimée pouvait compter sur le soutien des regroupements économiques du Midi et sur leurs représentants politiques<sup>22</sup>. Un jalon important dans cette croisade pour la reconnaissance de l'espagnol, et donc de l'hispanisme institutionnel, a été la création de l'agrégation d'espagnol, en même temps que celle d'italien, en 1900.

Sur le front de la recherche hispanique en Espagne, la nécessité de financement ferait des hispanistes français des agents de promotion des sciences, des lettres et des arts français en Espagne. À partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, la projection de l'hispanisme outre-Pyrénées a été l'œuvre des centres universitaires du Sud-Ouest de la France : les cours d'été de Burgos (1906) puis de Madrid (1909) furent créés par Ernest Mérimée ; l'École de Hautes Études Hispaniques fut fondée, sous les auspices de l'Université de Bordeaux, à Madrid en 1909<sup>23</sup>. Celle-ci, dirigée par l'archéologue Pierre Paris, serait intégrée dans l'Institut Français de Madrid en 1913, aux côtés des cours d'été de l'Université de Toulouse, puis à la Casa de Velázquez en 1928. Si l'on doit à l'hispanisme méridional le rapprochement avec l'Espagne, c'est l'Université de Paris, sous l'impulsion d'Ernest Martinenche, qui est à l'origine de l'expansion de l'hispanisme en Amérique latine<sup>24</sup>. Marcel Bataillon rappellerait,

17 *Ibid.*, p. 411.

18 *Ibid.*, p. 412.

19 *Ibid.*, p. 69.

20 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 11.

21 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...*, *op. cit.*, p. 412-413.

22 *Ibid.*, p. 412.

23 Voir le Rapport présenté au Ministre de l'Instruction Publique par le recteur de l'Université de Bordeaux, R. Thamin, *Bulletin hispanique*, T. 11, n<sup>o</sup> 3, 1909, p. 328-332.

24 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 14-24.

quelques décennies plus tard, que « c'est surtout du côté de la vaste Amérique de langue espagnole que M. Martinenche a su étendre les horizons de nos hispanisants<sup>25</sup> ».

Les crises politiques des premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle contribuèrent, quant à elles, au développement des relations entre intellectuels français et espagnols, ainsi qu'à la création de l'Institut d'Études Hispaniques. C'est, en effet, dans un climat de défiance mutuelle entre l'Espagne et la France concernant la question marocaine (qui se solderait par l'accord de novembre 1912) et dans le contexte international tendu de l'avant-guerre que naît le projet de fonder à l'Université de Paris un centre d'études consacré à la culture espagnole. Un jeune Espagnol, ingénieur civil et docteur ès lettres de l'Université de Paris, en était le principal promoteur : Carlos Ibáñez de Ibero Grandchamp<sup>26</sup>. Le Centre d'Études Franco-Hispaniques (CEFH) est inauguré le 14 février 1913, sous la présidence du vice-recteur de l'académie de Paris, Louis Liard. Ce qui n'était pour lors qu'une association de loi 1901, sans statut universitaire, comptant à ses débuts 150 membres, avait pour vocation d'accueillir les boursiers espagnols qui venaient compléter leur formation à Paris et d'offrir un lieu d'étude pour les Français intéressés par la culture hispanique<sup>27</sup>. Le conflit majeur du début du xx<sup>e</sup> siècle, la Première Guerre mondiale, devait paradoxalement donner l'occasion de faire aboutir la création d'un institut universitaire d'études hispaniques. La neutralité déclarée de l'Espagne dans cette guerre ne devait pas empêcher les luttes internes, au sein des élites intellectuelles et politiques, entre aliadophiles et germanophiles, suscitant un regain de francophobie contre laquelle s'insurgerait Morel-Fatio. Dans ce contexte, les hispanistes ne sont pas restés inactifs, bien au contraire. Ceux de l'Institut Français de Madrid créent, à l'initiative d'Ernest Mérimée et de Pierre Paris, un Centre d'Action et de Propagande, auquel collabore Marcel Bataillon, pour contrer la propagande allemande en Espagne. Le *Bulletin hispanique* s'engage également en publiant des articles d'actualité. Pierre Paris, par exemple, examine les effets sur l'Espagne de la propagande mensongère de l'Allemagne, en assimilant la « Kultur » allemande à la barbarie (« la barbarie masquée sous la Kultur »), dans le droit fil des débats suscités par la guerre de 1870 entre la Kultur germanique et la civilisation latine<sup>28</sup>. C'est au printemps 1916, en pleine bataille de Verdun, qu'une mission composée de membres de l'Institut de France se déplace en Espagne pour prouver que le rayonnement traditionnel de la France ne s'était pas interrompu. En retour, une mission d'intellectuels espagnols est reçue en France en octobre 1916, qui visite des usines et parcourt le front de guerre à Reims et à Verdun. Cette visite devait servir au développement des langues française et espagnole en Espagne et en France et influencer dans la création, l'année suivante, de l'Institut d'Études Hispaniques<sup>29</sup> dont on vient de fêter le centenaire.

Les figures majeures de la création du CEFH, Carlos Ibáñez de Ibero (secrétaire général) et Ernest Martinenche, devinrent logiquement les maîtres d'œuvre de l'avènement de l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris, en jouant de leur autorité intellectuelle lors de la visite de l'élite espagnole, et face aux autorités politiques et universitaires pour faire évoluer le statut

25 BATAILLON, Marcel, « Jubilé universitaire de M. Ernest Martinenche », *Annales de l'Université de Paris*, n° 6, 1939, p. 484.

26 *L'archive du lundi*, n° 32, rédigée par Pablo Martín Asuero, directeur de l'Institut Cervantès d'Istanbul, dresse un portrait de cette prestigieuse personnalité : [ieh.hypotheses.org/685](http://ieh.hypotheses.org/685)

27 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 28-30.

28 PARIS, Pierre, « L'Espagne et la guerre. Kultur et civilisation », *Bulletin hispanique*, T. 18, n° 1, 1916, p. 26-47, citation p. 27.

29 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, *op. cit.*, p. 37-45.

de l'institution qu'ils animaient culturellement avec la plus grande conviction. Était indiscutable l'intérêt politique d'une telle initiative saluée par les deux gouvernements, et se trouvait renforcée la légitimité de l'ambition exprimée par ces deux hommes d'obtenir une salle à la Sorbonne qui accueillerait deux fois par semaine les étudiants pour un cours de pratique de la langue et un autre consacré à l'histoire de l'art espagnol.

Le Conseil de l'Université du 17 mars 1917 vota le changement de statut du CEFH qui fut constitué en Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris, reconnu comme tel le 14 janvier 1918<sup>30</sup>. Par son nom même, il avait pour vocation de se consacrer à l'hispanisme intra et extra péninsulaire. Sis au 96 boulevard Raspail, comme tous les autres instituts du même genre, son autonomie était avérée, ses crédits de fonctionnement émanant tant des deux gouvernements que de compagnies privées. À ce titre, institutionnellement, il réunissait les fonctions de département de l'Université et de centre de conférences et abritait d'autres activités liées à l'hispanisme. Quant à sa double origine nationale, espagnole et française, elle pouvait être constatée dans la composition de son comité directeur (l'Ambassadeur d'Espagne et le Vice-Recteur de l'Université de Paris). Les étudiants pouvaient y obtenir les titres universitaires de licence, de diplômes d'Études Supérieures de langue et littérature espagnole, y préparaient le concours de l'Agrégation, et l'Institut prenait en charge la bibliothèque tout en éveillant et en consolidant l'appétit envers le développement artistique, littéraire et scientifique exclusif de l'Espagne, l'Amérique latine demeurant encore en dehors des priorités des responsables. L'attention du secrétaire général Ibáñez de Ibero était tout entière tournée vers la création de nouvelles chaires d'espagnol, l'établissement de relations avec des universités et des institutions espagnoles, la publication d'auteurs classiques espagnols et la construction d'un centre d'accueil pour boursiers espagnols. Un organe d'expression de l'IEH vit le jour, *Hispania*, revue entièrement rédigée en français, animée par Ernest Martinenche et Ibáñez de Ibero. Ce canal de publication de conférences, d'informations sur les nouveautés de la vie en Espagne, sur les thèmes d'actualité, et nettement hostile aux positions des germanophiles, aspirait à offrir une image de l'Espagne de 1918 qui ne fût pas trop déformée, selon Ernest Martinenche<sup>31</sup>.

Les études littéraires introduites dans les programmes de l'IEH par Ernest Martinenche bénéficièrent de la création par le Conseil de l'Université, le 29 mai 1919, d'une chaire magistrale de langue et de littérature, qui revint à ce pionnier de l'hispanisme en Sorbonne.

Sur le terrain cédé par l'université de Paris, et grâce aux divers donateurs dont le principal fut le Marquis de Casa Valdès, auquel se joignirent les sociétés métallurgiques, de capital français, Peñarroya et Asturienne de Mines, l'édifice de la rue Gay-Lussac, dont l'originalité architecturale attirerait l'attention, fut érigé au cours des deux années qui suivirent le 21 juin 1927 où fut posée la première pierre par le Ministre de l'Instruction publique, Edouard Herriot, le représentant de l'Ambassadeur d'Espagne et Sébastien Charléty, recteur de l'université de Paris. Le Président de la République en personne, Gaston Doumergue, les autorités académiques, l'élite scientifique représentée par Ernest Martinenche et l'Espagnol Américo Castro, réaffirmèrent à l'occasion de son inauguration, le 29 mai 1929, la vieille amitié franco-espagnole, en insistant sur la nécessité de

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>31</sup> MARTINENCHE, Ernest, *Hispania*, Paris, vol. 1, n° 1, 1918, p. 1.

faire triompher la connaissance de la langue et de la civilisation espagnoles afin de balayer une fois pour toutes les persistants clichés sur l'Espagne<sup>32</sup>.

Le fonctionnement de l'IEH était régi par un décret du 10 octobre 1928, selon les normes des instituts universitaires du 30 juillet 1920 pour la recherche, l'enseignement et les applications pratiques. Fort de ses missions – la formation scientifique et pédagogique des étudiants qui se préparaient à l'enseignement de la langue et de la culture espagnoles, les enseignements destinés à tous ceux qui manifestaient un intérêt pour l'Espagne, l'accueil de tous les maîtres venus du pays voisin –, l'Institut connut, au cours des années trente, une augmentation significative de sa fréquentation et du nombre de licenciés d'espagnol et d'inscrits dans les cours de perfectionnement de la langue. À cette croissance contribuait également l'offre de cours spéciaux proposés dans les domaines de l'histoire de l'art, de la législation, de la géographie, et dispensés par d'éminents spécialistes du Centro de Estudios Históricos de Madrid tel que Aurelio Viñas.

Les soubresauts de l'histoire vinrent infléchir la dynamique ascendante de ce point d'ancrage et de projection internationale de l'hispanisme qu'était devenu l'IEH de la Sorbonne : la Guerre civile espagnole de 1936-1939, la Seconde Guerre mondiale, quoique l'Institut après la « drôle de guerre » reprît apparemment son activité normale, enfin, la révolte de mai 1968, dont les étudiants furent des artisans majeurs.

En dépit de la lutte menée en faveur de la République espagnole par un front d'intellectuels français et espagnols, l'IEH se maintint dans une neutralité que justifia Ernest Martinenche. La désapprobation du gouvernement légal républicain envers cette attitude entraîna l'arrêt des subventions à l'IEH. La démission du président de la République espagnole, Manuel Azaña, le 27 février 1939, donna l'occasion à la France et à la Grande-Bretagne de reconnaître le gouvernement du général Franco qui dépêcha son nouvel ambassadeur à la cérémonie en l'honneur du jubilé universitaire de Martinenche le premier juillet 1939<sup>33</sup>. C'était une façon pour le nouveau régime de témoigner son intérêt pour l'IEH et pour l'hommage rendu au professeur Martinenche. Dans ce contexte, la solidarité de Marcel Bataillon, élu à une chaire d'études hispaniques en 1937, envers des réfugiés républicains ne s'exprima que dans un cadre non officiel. Entre 1947 et 1961, le recteur de l'académie de Paris, Jean Sarrailh, spécialiste de l'histoire de l'Espagne du XVIII<sup>e</sup> siècle et solidaire des républicains espagnols, apporta un appui sans restrictions aux Espagnols recrutés comme professeurs dans les lycées parisiens. Aux commandes de l'IEH, Gaspard Delpy, élève lui aussi de Martinenche, devenu professeur après que Bataillon fut nommé au Collège de France en 1945, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, reprit les activités d'avant la Guerre civile, en bénéficiant alors des fonds du Service des Œuvres Françaises à l'étranger. Pour les animer, les conférenciers arrivaient alors de l'Amérique latine et des universités des États-Unis. Aurelio Viñas poursuivait ses cours d'Histoire, dans le cadre de réseaux d'hispanistes internationaux, en entretenant des relations avec des scientifiques espagnols du camp républicain et franquiste. L'IEH fut ensuite dirigé de façon collégiale par Charles Vincent Aubrun et Robert Ricard. Ce dernier, auteur d'une des premières thèses américanistes et directeur de la section de portugais, était proche de l'ambassadeur d'Espagne par son adhésion aux positions idéologiques du régime franquiste. Mais,

---

<sup>32</sup> NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, op. cit., p. 70.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 92.

en réalité, le véritable maître à bord était Charles Vincent Aubrun. Ce professeur, spécialiste du *Romancero*, incarna brillamment l'hispanisme français dans de nombreux pays, fort de sa maîtrise de plusieurs langues, en Allemagne, en Grande Bretagne et aux Etats-Unis, ainsi qu'en Amérique latine, donnant cours et conférences.

Les tensions avec le gouvernement franquiste qui n'avait pas renouvelé les subventions versées à l'IEH connurent des moments aigus et le 16 mars 1953, le recteur Jean Sarrailh n'hésita pas à en faire modifier les statuts par le Conseil de l'Université afin d'en supprimer les six membres espagnols prévus dans le Conseil de Direction. Cette décision était purement symbolique car ce Conseil ne s'était jamais réuni. Cette étape de l'histoire de l'Institut fut marquée, au plan institutionnel, par la création de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique latine (IHEAL) qui, de fait, transférait des compétences de l'IEH vers une autre institution, l'empêchant ainsi de développer les études sur l'Amérique latine et entérinant une spécialisation des études par aires géographiques, selon le modèle étasunien. La mésentente entre Charles Vincent Aubrun et le recteur Sarrailh n'était pas étrangère à cette création. Pourtant, les autorités espagnoles, considérant l'IEH comme le plus haut foyer de l'hispanisme européen, lui réattribuèrent la subvention qui lui avait été retirée. Les conférenciers espagnols devaient adapter leurs sujets aux programmes de l'IEH, et l'ambassade d'Espagne veillait jalousement à cette collaboration qui ne prendrait fin qu'avec les soubresauts de l'année 1968.

Charles Vincent Aubrun dut affronter et résoudre les difficultés qui surgirent lorsque s'accéléra l'augmentation du nombre d'étudiants : de 1952 à 1956, de 800, ce nombre s'éleva à 1600. En même temps, l'insuffisance du nombre de professeurs se conjugua à l'exiguïté du bâtiment, raisons pour lesquelles des travaux d'élévation de l'édifice furent entrepris en 1959. La demande d'enseignement allait croissant simultanément au nombre de licenciés et d'agrégés, et Paris était devenu le centre de l'hispanisme français. Néanmoins, sur le plan qualitatif, la surcharge de travail de l'encadrement due à la difficulté de recrutement d'hispanistes suffisamment formés portait préjudice à l'équilibre entre le poids de la fonction culturelle des professeurs hispanistes et leur rôle pédagogique, et le niveau de formation s'en ressentait. En revanche, le bouillonnement culturel à l'IEH, porté par le Groupe d'Études Hispaniques, s'exprimait par le théâtre encadré par Robert Marast et Claude Couffon et par des conférences au sujet de poètes tels que Federico García Lorca ou Miguel Hernández auxquels l'ambassade d'Espagne était farouchement hostile. Les étudiants et les professeurs, qui créèrent une Association pour l'encouragement des Études Hispaniques, animaient aussi culturellement l'IEH. À cela, il convient d'ajouter l'activité éditoriale lancée par Aubrun par le biais des Éditions Hispaniques, la publication de textes pédagogiques, de thèses, et autres travaux scientifiques. Soucieux de mettre en relation l'IEH avec le monde de l'entreprise en s'inspirant du modèle étasunien, le directeur donna une impulsion aux études hispaniques appliquées, en créant en 1966 le Centre d'Études Hispaniques Appliquées aux Réalités Économiques, alimenté par des fonds privés et par la taxe d'apprentissage, dans le but d'ouvrir des perspectives professionnelles aux étudiants qui préparaient la maîtrise avec la mention Études Hispaniques Appliquées. Ce fut l'un des plus proches collaborateurs de Charles Vincent Aubrun, Charles Leselbaum, qui, en 1970, fut chargé du CÉILA (Centre d'Études Ibériques et Latino-Américaines), qui connut un grand succès. C'est le même Aubrun qui, très réservé face à l'intrusion des sciences sociales dans l'approche



de la littérature, s'en tint obstinément, comme il l'affirmait lui-même, à la grammaire comme clé d'accès au texte<sup>34</sup>.

Dans le tourbillon de protestations qui secoua l'université en 1968, les étudiants hispanistes, insatisfaits par les médiocres perspectives que leur réservait l'avenir, n'épargnèrent pas à l'IEH leurs griefs et l'expression de leur déconvenue. Le 12 décembre 1968, la Loi d'Orientation de l'Enseignement Supérieur démantela la Sorbonne en 7 universités, tandis que la Faculté des Lettres fut scindée en Paris 3-Sorbonne Nouvelle et Paris IV-Sorbonne. Même s'ils continuèrent à partager quelque temps l'édifice de la rue Gay-Lussac, les enseignants, professeurs, maîtres de conférences et lecteurs se répartirent entre deux pôles qui auraient désormais chacun leur propre identité.

Le Centenaire de l'IEH, célébré au cours de l'année 2017, ne pouvait manquer de rappeler la matrice commune de ces deux rameaux d'une même communauté, celle de l'hispanisme parisien qui s'était épanoui dans le courant de plusieurs décennies.

Le dossier monographique, « Hispanistes et hispanismes : un institut dans les soubresauts du siècle », reprend une partie des contributions au colloque « Les études hispaniques en Sorbonne. Un institut dans les soubresauts du siècle », organisé les 9 et 10 octobre 2017 en Sorbonne et au Colegio de España par Renée Clémentine Lucien (Sorbonne Université, CRIMIC), David Marcilhacy (Sorbonne Université, CRIMIC), Antonio Niño (Universidad Complutense de Madrid), Marie-Angèle Orobon (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, CREC), et Miguel Rodriguez (Sorbonne Université, CRIMIC) pour célébrer le Centenaire de l'IEH. Un autre ouvrage sera consacré à la construction de nouveaux savoirs universitaires autour des langues, littératures et civilisations étrangères, qui a constitué l'autre volet du colloque d'octobre 2017<sup>35</sup>. Les contributions réunies ici émanent tant de scientifiques espagnols que français, dont certains sont très liés à l'histoire de l'IEH, pour y avoir étudié et/ou enseigné et rendent compte des enjeux multiformes, diplomatiques, culturels et institutionnels qui prévalurent au cours du xx<sup>e</sup> siècle, au gré des circonstances politiques, des aspirations et des susceptibilités nationales. Elles mettent en scène des figures et témoignent de la synergie entre des élites scientifiques engagées, des deux côtés des Pyrénées, au nom d'une cause dans le but de forger une conception de l'enseignement d'une langue comme véhicule d'une histoire et d'une culture.

Aussi, dans la première partie « Regards extérieurs sur l'hispanisme », l'article d'Álvaro Ribagorda « La Gran Guerra y el desarrollo institucional del hispanismo francés : la creación del Institut d'Études Hispaniques de Paris en perspectiva comparada », étudie-t-il comment, pendant la Première Guerre mondiale, s'accrut l'intérêt diplomatique de la Grande Bretagne et de la France envers l'Espagne et les républiques latino-américaines. Octavio Ruiz-Manjón s'intéresse dans « Federico de Onís y el Instituto de las Españas, en la Universidad de Columbia », à la présentation de la figure de ce professeur espagnol à l'Université de Columbia et à son intense activité en faveur de la divulgation de la culture espagnole, et plus largement, hispano-américaine aux États-Unis. Eliseo Trenc, auteur de « Joan Estelrich y el hispanismo francés » présente ce personnage de la période d'entre-deux-guerres, intellectuel, activiste, journaliste, homme politique, diplomate et

34 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo...*, op. cit., p. 124.

35 MARCILHACY, David, RODRIGUEZ, Miguel, *À l'origine des études aréales en Sorbonne*, Paris, Presses Universitaires de Sorbonne Université, sous presse.

humaniste, qui passa, pendant la Guerre civile, du catalanisme de la Lliga au franquisme dont il fut à Paris un propagandiste convaincu.

Dans le deuxième volet, « Quelques figures de l'hispanisme parisien », Jean-Marie Bélorgey, examine, dans « Les débuts de l'hispanisme en France d'après une correspondance inédite », la correspondance échangée entre deux pionniers de l'hispanisme, Gaston Rimey et Henri Peseux-Richard, respectivement disciples de Ernest Mérimée et de Foulché Delbosc, entre les années 1910-1914. Dario R. Varela Fernández s'intéresse à l'une des figures phare de l'hispanisme parisien et à son rayonnement national et international, dans son article intitulé « Ernest Martinenche y su red de intelectuales : construcción del hispanismo francés ». Il met l'accent sur le rôle joué par cette figure au plan institutionnel et sur les liens importants qu'il a su tisser pour la pérennisation de la discipline hispanique en France. María José Solanas Bagüés montre, dans son article « Aurelio Viñas Navarro : apuntes biográficos de un historiador español en el Institut d'Études Hispaniques », comment ce professeur d'histoire devint un intermédiaire culturel entre les communautés universitaires de France et d'Espagne en consacrant trente-cinq années de sa vie professionnelle à l'Institut d'Études Hispaniques. Camille Lacau Saint Guily aborde dans son article une figure peu évoquée par les historiographes, Robert Ricard, en tentant d'expliquer les motifs probables de ce contournement historiographique. Jean Canavaggio, retrace dans « En souvenir de Charles Vincent Aubrun », la vie et la carrière de Charles Vincent Aubrun (1904-1993), tel qu'il l'a connu entre 1957 et 1969, d'abord comme étudiant, puis comme assistant à la Sorbonne. Il évoque en particulier le rôle important qui a été le sien pendant près de 20 ans en tant que directeur de l'Institut d'Études Hispaniques.

Dans le troisième volet, « L'Hispanisme, un champ pluridisciplinaire », l'article de Miguel Rodriguez, « *De un mundo a otro : Hispania*, publicación del Institut d'Études Hispaniques, 1918-1922 », suit les péripéties de la revue *Hispania*, organe de diffusion de la vie intellectuelle de l'Institut d'Études Hispaniques, pendant ses cinq années d'existence, depuis sa fondation sous l'impulsion de Ernest Martinenche et de Carlos Ibáñez de Ibero. Dans sa contribution, « La civilisation dans les études hispaniques (1900-1969) : la construction d'un champ », Marie-Angèle Orobon analyse l'évolution du concept de civilisation à l'époque contemporaine, puis l'apparition et la consolidation de l'étude de cette discipline dans la formation académique des enseignants d'espagnol depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle. Renée Clémentine Lucien, dans « La figure du parfait hispaniste : les nécrologies dans les publications des hispanistes » examine un corpus de nécrologies de quelques fondateurs de l'hispanisme parisien, des bâtisseurs de l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne et artisans de son rayonnement national et international.

Dans une dernière partie, ce volume reprend quelques-unes des interventions de la table ronde animée par Renée Clémentine Lucien, « De la Péninsule ibérique aux Amériques », organisée à l'occasion du colloque. L'intervention de Pierre Civil, « Études hispaniques en Sorbonne, autour de l'image » se consacre à l'apparition et à l'épanouissement des études de l'image dans le domaine de l'hispanisme en Sorbonne. Jacqueline Penjon, dans « L'enseignement du portugais », rappelle les jalons décisifs de cet enseignement en Sorbonne depuis février 1908. Bernard Lavallé s'attache dans son intervention, « Aux origines du latino-américanisme en Sorbonne : Robert Ricard (1900-1984) et André Saint-Lu (1916-2009) », à passer en revue les étapes de l'avènement d'un véritable américanisme, depuis un faible intérêt scientifique envers l'Amérique espagnole jusqu'à la nomination d'André Saint-Lu, qui fut la cheville ouvrière de l'essor de la recherche en ce domaine. François Delprat, lors de son intervention, « Centenaire de l'Institut d'Études Hispaniques de la

Sorbonne, Recherche américaniste après 1945 », examine la création de l’hispano-américanisme puis la progressive spécialisation des champs de recherche ainsi que les évolutions apportées par la réforme ministérielle de 1964.



# 1. Regards extérieurs sur l'hispanisme



# La Gran Guerra y el desarrollo institucional del hispanismo francés: la creación del Institut d'Études Hispaniques de París en perspectiva comparada<sup>1</sup>

**Álvaro Ribagorda**

*Universidad Carlos III de Madrid*

**Resumen:** Las dificultades de la Entente durante la 1ª Guerra Mundial acrecentaron el interés diplomático de Francia y Gran Bretaña por España y las repúblicas latinoamericanas. El

desarrollo de una diplomacia cultural en ese sentido favoreció la proliferación de instituciones académicas vinculadas al hispanismo en la segunda mitad de los años diez. Se estudia

---

<sup>1</sup> Este artículo forma parte de mis investigaciones dentro de los Proyectos de Investigación “La crisis española de 1917: contexto internacional e implicaciones domésticas” (HAR2015-68348-R) y “Desafíos educativos y científicos de la Segunda República Española: internacionalización, popularización e innovación en universidades e institutos” (PGC2018-097391-B-I00), y ha sido posible gracias a varias estancias breves de investigación en la Université Paris-Sorbonne (Paris IV), la Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 y la University of Cambridge realizadas gracias a dichos proyectos y al programa propio de la UC3M durante los años 2014, 2017 y 2018.

aquí la fundación del Institut d'Études Hispaniques de la Sorbona y el avance institucional del hispanismo francés al ritmo de los cambios políticos de los años diez, y desde una perspectiva comparada con el caso británico.

**Palabras clave:** 1ª Guerra Mundial, Hispanismo, Instituto de Estudios Hispánicos, Universidad de París, diplomacia cultural.

**Résumé :** Les difficultés de l'Entente pendant la Première Guerre Mondiale accentuèrent l'intérêt diplomatique de la France et de la Grande Bretagne envers l'Espagne et les républiques latino-américaines. Le développement

d'une diplomatie culturelle en ce sens favorisa la prolifération d'institutions académiques liées à l'hispanisme dans la seconde moitié des années dix. On étudie ici la fondation de l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne et l'essor institutionnel de l'hispanisme français au rythme des changements politiques des années dix et depuis une perspective comparée avec le cas britannique.

**Mots-clés :** Première Guerre Mondiale, Hispanisme, Institut d'Études Hispaniques, Université de Paris, diplomatie culturelle.

---

El desarrollo del hispanismo fue el fruto del auge del positivismo, el resultado del desarrollo y la creciente especialización de las disciplinas vinculadas al mundo de las letras y la filología desde finales del siglo XIX, del expansionismo de algunas grandes universidades y del espíritu de una época de grandes avances e inquietudes científicas. Pero el impulso decisivo al desarrollo del hispanismo en los años diez del siglo XX fue también el resultado de las orientaciones políticas, económicas y comerciales de Francia y Gran Bretaña, en un momento en el que las consecuencias de la segunda revolución industrial, el final del colonialismo y la 1ª Guerra Mundial marcaron la vida de casi todo el planeta.

El gran desarrollo del hispanismo en Francia —así como en Gran Bretaña y Estados Unidos— durante la Gran Guerra y los años siguientes, no fue algo casual. Fue precisamente en 1916 y 1917, cuando las economías estaban agotadas y las sociedades parecían exhaustas, cuando se inició el gran despegue institucional del hispanismo. En 1916 el gobierno británico puso en marcha la Anglo-Spanish Society, y se creó la Cátedra Cervantes del King's College London, a la que siguió en 1917 la fundación del departamento de español en la University of Leeds, iniciativas que retomaron la institucionalización del hispanismo en Gran Bretaña, y a las que inmediatamente seguirían muchas otras.

La fecha coincide además con otros momentos seminales del hispanismo en países como Estados Unidos, donde en 1916 Federico de Onís fue invitado por la Columbia University para ocupar una cátedra de literatura española, a partir de la cual el rector Butler esperaba convertir la universidad neoyorquina en el epicentro de los estudios hispánicos en Estados Unidos, en un momento en el que la guerra ofrecía condiciones privilegiadas a ese país para su expansión económica y política por América Latina. Ese fue el primer paso para la creación en 1920 del influyente Instituto de las Españas de Nueva York, pero hubo también varias iniciativas análogas, como la creación en 1917 de la interesante Spanish School en el Middlebury College. El interés fue compartido por otros países como Alemania, donde en las mismas fechas se crearon centros como el



Ibero-Amerikanisches Institut de Hamburgo (1917), que como el de Aquisgrán estaba orientado hacia América Latina.

Ese es el marco en el que este trabajo se propone estudiar la influencia de la Gran Guerra en el desarrollo institucional del hispanismo francés, dentro del cual la creación del Institut d'Études Hispaniques en 1917 fue la pieza más importante, analizando el contexto político de su fundación y sus orígenes en una perspectiva comparada respecto a la fundación de otros núcleos del hispanismo en Gran Bretaña<sup>2</sup>.

Para explicar la relación de la Gran Guerra con el desarrollo del hispanismo, y entender cómo en un momento crucial se decidió distraer recursos del esfuerzo bélico para encaminarlos a la creación de centros de estudios españoles en varios países, uno de los instrumentos más importantes es el estudio de la diplomacia cultural, y en especial el concepto del *soft power* acuñado por Joseph S. Nye, que alude a la capacidad para atraer y persuadir a sociedades y gobiernos extranjeros para la defensa de una causa propia, una actividad en la que el mundo de la cultura ocupa un papel de primer nivel<sup>3</sup>.

Tras la gran devastación producida por la guerra hasta 1916, los frentes estaban estancados y los Estados Mayores veían con impotencia la imposibilidad de una victoria militar. El hastío y las deserciones habían sucedido a los arrebatos patrióticos de los primeros meses —en los que el mundo académico tuvo un papel destacado—, y en la retaguardia el desgaste de la guerra, las privaciones y la desmoralización marcaban el tono dominante. Esa situación se acrecentó por el nuevo bloqueo comercial derivado de la guerra submarina a ultranza retomada por los alemanes en febrero de 1917, y el estallido revolucionario en Rusia complicó aún más la situación de Francia y Gran Bretaña.

Con la movilización de los habitantes de sus colonias, franceses y británicos habían arrastrado a la guerra a casi todo el planeta. A ellos se sumó en la primavera de 1917 Estados Unidos, lo que redujo el número de países al margen del conflicto, y favoreció que los contendientes aumentasen su interés por los países teóricamente neutrales como España o las repúblicas latinoamericanas, cuya colaboración u hostilidad podría contribuir a desequilibrar un conflicto largamente estancado. La diplomacia era por tanto un factor decisivo, y los universitarios e intelectuales podían jugar allí un papel importante para resaltar afinidades e intereses comunes, y persuadir a los gobernantes y las sociedades de la necesidad de apoyar su causa<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Una placa en el Institut d'Études Hispaniques de la Sorbona señala 1929 como fecha de creación del IEH, cuando en realidad sólo es la fecha de inauguración del edificio. La confusión ha sido bastante común, e incluso los directores del IEH afirmaban en una memoria de octubre de 1964, que "L'Institut d'Études Hispaniques a été fondé en 1928 par le professeur Ernest Martinenche". Véase RICARD, Robert y AUBRUN, Charles V., "L'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris", Archivo de la Biblioteca M. Bataillon, FVU III-18.

<sup>3</sup> NYE, Joseph S., *Soft Power: The Means to Success in World Politics*. New York, Public Affairs, 2004.

<sup>4</sup> A la belicosidad e idealismo de los intelectuales dediqué el trabajo: RIBAGORDA, Álvaro, "Los intelectuales en la crisis. El debate público en torno a la guerra europea y la situación española", in *1917 y los españoles. Anatomía de una crisis*, Eduardo González Calleja (Coord.), Madrid, Alianza, 2017, p. 7-66. Sobre la movilización intelectual española hay que destacar Fuentes Cordera, Maximiliano, *España en la Primera Guerra Mundial. Una movilización cultural*, Madrid, Akal, 2014.

# 1 - El hispanismo antes de la Gran Guerra

En Inglaterra, los estudios sobre la lengua y la literatura españolas se habían comenzado a institucionalizar en la primera mitad del siglo XIX, con la creación de algunas cátedras de español en el University College (1828) y el King's College (1831) en Londres, o la creación de la Taylorian (1844) en Oxford. Su creación estuvo vinculada al mundo de los negocios británicos en las nuevas repúblicas latinoamericanas, pero su actividad fue muy limitada e intermitente hasta la Gran Guerra.

Por su parte, Francia era —según explicaba Ernest Martinenche— el país donde el estudio de la literatura española fue más prolijo y estable desde el siglo XVII, pero su institucionalización académica se inició mucho después, y la introducción del castellano y la enseñanza y la popularización de la literatura española no llegaron, sin embargo, hasta el II Imperio<sup>5</sup>.

Las reformas iniciales de la III República prefirieron orientar el mundo académico hacia la lengua inglesa y la alemana —las grandes potencias del momento—, lo que dejó el español en una posición marginal. Así, en 1886 Merimée criticaba cómo la antigua primacía francesa en los estudios de español se había visto superada por otros países de mentalidad más abierta<sup>6</sup>.

La última década y media del siglo XIX fueron años determinantes en el establecimiento del hispanismo dentro del sistema universitario francés. Es bien conocida la importancia del seminario encabezado por Morel-Fatio en la École des Hautes Études de París, donde se formaron varios de los hispanistas más influyentes de las siguientes décadas como Merimée, Cirot o Martinenche. Sin embargo, el liderazgo en este campo estuvo en manos de las universidades del Midi, vinculado a la fuerte presencia de las empresas e inversores franceses en la tardía industrialización española. Así, la primera cátedra de español se fundó en Toulouse en 1886, bajo el impulso de la Cámara de Comercio, con Ernest Merimée al frente. Tras ella, los estudios de español se fueron asentando en Bordeaux (1898) y Montpellier (1900).

La creciente necesidad de formar profesores de español derivó en la creación de la *Agrégation* y el surgimiento de los cursos de verano en Burgos y Madrid, la dotación de plazas de lector de español, la creación de un diploma de estudios superiores, etc. En esos años se fundaron además las dos revistas más influyentes: la *Revue hispanique* (1894) de París, dirigida por Fouché-Delbosc, y el *Bulletin hispanique* (1899) de Bordeaux, de Morel-Fatio, Merimée, Pierre Paris y Cirot<sup>7</sup>.

A comienzos del siglo XX, volvieron a repuntar en Gran Bretaña los estudios hispánicos, debido a los intereses económicos de sus empresas en España y América Latina, y a la necesidad de formar cuadros destinados a trabajar en la política exterior. Así se fundó en 1908 la Gilmour Chair of Spanish de la University of Liverpool, gracias a un gran donativo de un empresario inglés que, ante la ausencia de un personal cualificado para sus abundantes negocios en Argentina, consideró

---

5 MARTINENCHE, Ernest, *Les Études Hispaniques*, Paris, Librairie Larousse, 1915, p. 5-9.

6 BATAILLON, Marcel, "Les Études Hispaniques en France avant 1940", *Revue de l'Enseignement Supérieur*, 2, 1956, p. 11.

7 Los orígenes de la profesionalización del hispanismo francés, y sus conflictos académicos, fueron estudiados en profundidad por NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España 1875-1931*, Madrid, CSIC, 1988, que constituye la gran obra de referencia sobre el tema.

que la promoción de los estudios de español en Inglaterra sería una gran obra patria, demostrando el inicio de una nueva sensibilidad hacia el tema<sup>8</sup>.

Dos interesantes publicaciones de 1915 nos permiten conocer un poco mejor la situación del hispanismo en Francia cuando estalló la guerra. La primera es una enciclopedia en diez volúmenes titulada *La Science Française*, una gran obra dirigida por Lucien Poincaré por encargo del ministerio y publicada con motivo de la Exposición Universal de San Francisco en 1915, que explicaba la situación general de las ciencias y el mundo académico francés para mostrar sus logros y avances. En el segundo volumen se dedicaba un capítulo a “Les Études Hispaniques” firmado por Martinenche, que trataba de revalorizar los estudios hispánicos franceses del siglo XIX, y se abría con la rotunda afirmación de que “de todas las literaturas extranjeras, la española es la que más influencia ha ejercido en Francia, de manera más profunda y más continua”<sup>9</sup>.

El plan de *La Science Française* y el esbozo de Martinenche parecían situar el hispanismo en una posición similar a los estudios sobre la literatura inglesa o alemana en el mundo académico francés. Sin embargo, en la edición de ese mismo año de la gran colección *Bibliothèque Larousse, encyclopédica e illustrada* dirigida por Georges Moreau, se dedicaba una serie de obras específicas a la literatura alemana, inglesa, italiana o rusa, pero no a la española, situación que venía a mostrar las limitaciones que persistían en el desarrollo de los estudios hispánicos en Francia.

La primacía de las universidades del sur en la enseñanza del español, y la pujanza de los grandes centros de investigación parisinos como la École Pratique des Hautes Études desde 1885 y el Collège de France —donde trabajaba Morel-Fatio— en el estudio de la literatura española, dejaron a la Sorbona un papel secundario en el campo del hispanismo, no contando con un profesor de español hasta 1906. Su titular fue Martinenche, un *normalien* ajeno a los dos grandes núcleos constituidos alrededor de Morel-Fatio y Merimée, al que dicho puesto le proporcionaba una posición modesta, pero en la universidad más importante de Francia. Como ha explicado bien Antonio Niño, a los proyectos y ambiciones de Martinenche se sumaron entonces los intereses de Carlos Ibáñez de Ibero, un noble español asentado en París que buscaba su lugar dentro del mundo académico francés, y cuya labor patriótica en tierras galas le serviría para iniciar una breve carrera política en España<sup>10</sup>.

Martinenche trabajó por la extensión del hispanismo hacia el campo latinoamericano, continente hacia el cual el Quai d’Orsay tenía ya un gran interés, y para el que con una importante subvención estatal se constituyó en 1908 el Groupement des Universités et Grandes Écoles pour les Relations avec l’Amérique Latine, del que pronto Martinenche fue la cabeza visible. El interés francés por América Latina buscó su articulación mediante una vaga identidad latina encabezada por Francia, en la que encajaban muy bien las teorías de Martinenche sobre la influencia de la literatura española en las grandes obras francesas y la gran resonancia mundial que le daban las traducciones francesas a la literatura española. Sin embargo, la acción francesa en América fue más limitada que la británica, y al gobierno francés le preocupó más el contexto geopolítico de la Paz

8 Véase MARTÍNEZ DEL CAMPO, Luis G., “De hispanófilos a hispanistas: la construcción de una comunidad profesional en Gran Bretaña”, *Ayer*, 93, 2014, p. 139-161.

9 POINCARÉ, Lucien (dir.), *La Science Française*, Paris, Librairie Larousse, 1915, 10 vols. Cada capítulo de la obra se vendía también por separado. La cita en Martinenche, Ernest, *Les Études Hispaniques... op. cit.*, p. 5.

10 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, París, Éditions Hispaniques, 2017, p. 29-30, p.50.

Armada en el Mediterráneo a comienzos del siglo xx y la situación del protectorado en Marruecos, cuyas tensiones hicieron que el intento de crear una *entente* franco-española derivase más bien en una “desconfianza cordial” como lo definió en su conocida obra Jean-Marc Delaunay<sup>11</sup>.

En 1911 la crisis de Agadir provocó que Francia y Gran Bretaña reafirmasen su Entente ante el amenazante belicismo alemán, mientras las disputas franco-españolas por la administración de Marruecos se fueron solucionando en los meses siguientes, y en marzo de 1913, España obtuvo su propio espacio de colonización en la costa mediterránea marroquí. La fecha era clave porque, en las mismas semanas en las que eso se iba solucionando, las redes institucionales del hispanismo francés pusieron en marcha dos instituciones para el estudio del español. Por una parte, en marzo de 1913 se inauguró —con presencia del presidente Romanones y el ministro francés— la sede en Madrid del Institut Français, cuyos precedentes habían sido los cursos de verano de la Universidad de Toulouse y l'École des Hautes Études Hispaniques. Y sólo un mes antes también se había inaugurado en París el Centre d'Études Franco-Hispaniques (CEFH) de la Universidad de París en el 96 del Boulevard Raspail.

El nuevo CEFH de la Sorbona —que tendría un papel decisivo en el desarrollo institucional del hispanismo francés— tenía su origen en el impulso de Ibáñez de Ibero, y estaba respaldado por una subvención española, que buscaba utilizarlo como escaparate de su modernización académica. Sus objetivos eran el intercambio cultural, constituirse en lugar de encuentro para los estudiantes españoles y fomentar los estudios hispánicos en Francia. Pero la intención política también era evidente, como explicaba en la prensa francesa su presidente Martinenche, indicando explícitamente su importancia para acercar a ambos países hacia una “entente amistosa” en el campo de la política internacional, similar a la académica<sup>12</sup>.

## 2 - El frente de la cultura y la creación del Institut d'Études Hispaniques

Al estallar la guerra, España declaró “la más estricta neutralidad”, pero la presión de los contendientes fue constante, especialmente en el caso de Francia y Alemania que utilizaron fórmulas de todo tipo. España se convirtió en el principal país neutral de Europa, pero la neutralidad oficial no fue compartida por las élites políticas e intelectuales. La neutralidad española no fue deseada por casi nadie, ni entre los políticos —basta recordar los mítines, o el famoso artículo de Romanones hablando de “neutralidades que matan”—, ni entre los intelectuales como Azaña o Unamuno que hablaron de la neutralidad como fruto de la incapacidad española para ninguna otra opción, realizando durante los años siguientes una gran campaña aliadófila que contó con la mayor parte de los intelectuales españoles. Tampoco la opinión pública se sintió al margen de la

---

11 DELAUNAY, Jean-Marc, *Méfiance cordiale - Les relations franco-espagnoles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la Première Guerre Mondiale*, París, L'Harmattan, 2010, 3 vols.

12 NIÑO, Antonio, *ibid.* p. 28.

conflagración, y vivió el conflicto con una implicación y animosidad inusitadas<sup>13</sup>. Mientras, los principales contendientes se lanzaron sobre España en busca de abastecimientos, puertos de repostaje y colaboraciones diversas, con lo que como han explicado Eduardo González Calleja y Paul Aubert “a España la guerra se le metió en casa<sup>14</sup>”.

La propaganda de Estado y la diplomacia francesa y germana fueron desplegando en España todos sus recursos para tratar de que un país dividido actuase de la forma que más les convenía. Para ello, ambos trataron de contar con el apoyo de la prensa, los intelectuales y los políticos, como instrumento de movilización social, juego al que muchos se prestaron gustosos, proyectando en el desenlace de la guerra el camino para lograr sus sueños de germanizar o democratizar el país —según el caso—, en un contexto que visibilizó como nunca la gran crisis institucional española<sup>15</sup>.

Con el paso del tiempo, la batalla de los neutrales fue llegando al primer plano, y si alemanes y austriacos se conformaban con una neutralidad benévola, la dimensión y dificultad de la guerra mostró a franceses y británicos la necesidad de atraerse a España y también a la gran comunidad de países hispanohablantes del continente americano. De esta forma, los gobiernos francés y británico iniciaron una campaña de propaganda a través de la prensa y los medios culturales, para la que el hispanismo era un instrumento privilegiado<sup>16</sup>.

Francia había sido tradicionalmente el principal referente cultural español, pero ante el gran desarrollo científico alemán la influencia francesa se había reducido, y el gobierno francés trató de contrarrestar la influencia alemana durante la guerra y de estimular los lazos existentes con los intelectuales españoles para multiplicar su papel como mediadores culturales, tratando de posicionar a la opinión pública y las instituciones españolas al lado de la Entente franco-británica.

Ante la pujanza de la propaganda de Estado alemana en España y la francofobia de los sectores más conservadores, muchos hispanistas franceses se brindaron para defender la causa francesa en España, iniciando sus críticas hacia el atraso de la propaganda francesa desde el *Bulletin hispanique* y la *Revue hispanique*. Pronto el Institut Français creó un Centre d'Action et de Propagande en Madrid con 6000 pesetas de subvención anual de la embajada, al que fueron a colaborar hispanistas como Cirot, Pitollet o Bataillon<sup>17</sup>.

Las grandes ciudades y los principales puertos españoles se llenaron de espías, las autoridades portuarias y parte de la administración fueron compradas, y numerosos periodistas y cabeceras acabaron a sueldo de las potencias en conflicto. Franceses e ingleses se encargaron de inyectar el capital suficiente para que diarios como *El Liberal*, *La Época*, *Diario Universal*, y desde 1916 hasta *El Imparcial* o la revista *España*, se convirtiesen en órganos de propaganda activa, para contrarrestar la extensísima nómina de medios a sueldo de Alemania, en la que se contaban

13 RIBAGORDA, Álvaro, “Los intelectuales...” *op. cit.*, p. 7-66.

14 GONZÁLEZ CALLEJA, Eduardo y AUBERT, Paul, *Nidos de espías. España, Francia y la Primera Guerra Mundial, 1914-1919*, Madrid, Alianza, 2014, p. 28.

15 Sobre la crisis de 1917 véase González Calleja, Eduardo (Coord.), *1917 y los españoles...* *op. cit.*

16 Véase NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia...* *op. cit.* También Peiró, Ignacio, “La Gran Guerra de los historiadores: la encuesta francesa de Alfred Morel-Fatio sobre la neutralidad, la beligerancia y el pacifismo de los intelectuales españoles”, in *Los orígenes del derecho internacional contemporáneo*, Yolanda Gamarra y Carlos R. Fernández Liesa (dirs.), Zaragoza, Inst. Fernando el Católico, 2015, p. 71-125, señala la labor patriótica de numerosos hispanistas.

17 NIÑO, Antonio, *Un siglo...* *op. cit.*, p. 39. González Calleja, Eduardo y Aubert, Paul, *Nidos de espías...* *op. cit.*, p. 236-237.

*El Debate*, *El Día*, *La Correspondencia Militar*, *La Nación*, los mauristas *La Tribuna* y *La Acción*, el republicano *España Nueva* o incluso anarquistas como *Solidaridad Obrera*<sup>18</sup>.

Los Estados en liza buscaron todas las fórmulas para ganarse el apoyo de las personalidades que podían influir en el gobierno y la sociedad española, entre las que los intelectuales tenían un papel singular. La germanofilia tuvo de su lado a muy pocos intelectuales de primer nivel: Benavente, Salaverría... la simpatía pasiva de Baroja, o el neutralismo activo de D'Ors, mientras que la mayor parte de los intelectuales españoles simpatizaron con franceses y británicos —Unamuno, Blasco Ibáñez, Pérez de Ayala, Azorín, Azaña y un largo etcétera—, y los viajes organizados a los frentes de Francia e Italia fueron en este sentido un singular instrumento de persuasión. De vuelta a España, casi todos cumplieron con lo previsto, ensalzando en la prensa y la literatura las bondades de la Entente y el horror germánico, incluso hasta grados insospechados, como el caso de Valle-Inclán que terminó escribiendo que el frente occidental era el moderno *limes* romano de la civilización<sup>19</sup>.

En Francia, como ha explicado Antonio Niño, las instituciones del hispanismo formaban parte de un plan oficial de acercamiento diplomático y entendimiento bilateral, cuyo objetivo era “establecer lo que llamaban una ‘entente moral’ que reforzara la entente política en ciernes”, pero se trató de una política que se demostró fallida en 1914 cuando España decidió no secundar a Francia en la guerra<sup>20</sup>.

No obstante, cuando el estancamiento bélico y la desmoralización de la retaguardia amenazaron con un hundimiento interno después de dos años de guerra estéril, se redobló el papel de los hispanistas dentro de las estrategias francesas y británicas para orientar al gobierno y la opinión pública españolas, y todo parece indicar que hubo una ofensiva diplomática desde 1916 a través de distintas iniciativas y actividades, pero también mediante la creación de una serie de instituciones que multiplicasen y canalizasen la utilización de sus vínculos, sus redes y su capacidad de persuasión al servicio de la causa de la Entente.

No parece casualidad, por tanto, que los donativos para la dotación del estudio de la lengua y la cultura españolas en Gran Bretaña se multiplicasen desde 1916. El Foreign Office estuvo detrás de la creación de la Anglo-Spanish Society en el verano de 1916, destinada a fomentar los estudios hispánicos en el Reino Unido, que no colaboró directamente en el esfuerzo bélico mediante la propaganda, sino que de forma más sutil se convirtió en “un componente clave del organigrama diplomático que se diseñó para los países hispanohablantes” según ha estudiado Luis Martínez del Campo<sup>21</sup>. Ese mismo año se creó la Cátedra Cervantes del King's College London, y gracias a algunos generosos donativos surgieron varias becas, cátedras y departamentos de español en muy poco tiempo. Uno de los casos más interesantes fue el del donativo del Vizconde de Cowdray, con el que se creó el departamento de español de la University of Leeds<sup>22</sup>, montado y dirigido por el secretario de la JAE —José Castillejo—, quién se permitía hablar en *The Times* de la necesidad

18 *Ibid.*, p. 247-258.

19 FUENTES CORDERA, Maximiliano, *España en... op. cit.*; Navarra, Andreu, 1914. *Aliadófilos y germanófilos en la cultura española*, Madrid, Cátedra, 2014; y Ribagorda, Álvaro, “Los intelectuales...”, *op. cit.*

20 NIÑO, Antonio, *Un siglo...*, *op. cit.*, p. 37.

21 MARTÍNEZ DEL CAMPO, Luis G., *Cultural diplomacy. A hundred years of history of the British-Spanish Society*, Liverpool, Liverpool Univ. Press, 2015.

22 GARNER, Paul, “Negocios, política y filantropía: el vizconde Cowdray y la Cátedra Cowdray de Español en la Universidad de Leeds (1916)”, *Boletín del Archivo Histórico de Petróleos Mexicanos*, 9, 2006, p. 63-73.

de que Gran Bretaña recuperase el pulso de las relaciones culturales y comerciales con España aprovechando la guerra para crear vínculos e instituciones hispano-británicas sólidas<sup>23</sup>.

En Francia se desarrollaron en ese tiempo varias conferencias, encuentros académicos y exposiciones para la puesta en valor de la cultura española, y otras iniciativas como un gran donativo de obras francesas (2700 volúmenes, mapas, revistas, etc.) al Institut d'Estudis Catalans, mientras se iniciaba también una conveniente reelaboración de la historia de las relaciones hispano-francesas, como ha explicado Ricardo García Cárcel<sup>24</sup>.

Una de las acciones diplomáticas más significativas fue el viaje de una delegación académica francesa a España en la primavera de 1916, por iniciativa del historiador Imbart de la Tour, gran defensor de una “entente intelectual” con España, para atraerse a la opinión pública española persuadiendo a los intelectuales del país vecino<sup>25</sup>. Su idea era que difundir en España el gusto por la cultura francesa equivaldría a “librarla de las sugerencias germánicas y devolverle la visión clara del lugar que la historia y sus propias tradiciones le otorgan, a nuestro lado, en el mundo”<sup>26</sup>.

La llegada de la misión francesa a España en la primavera de 1916 coincidió con la ofensiva alemana sobre Verdun, donde cayeron más de un millón de obuses alemanes, mientras la diplomacia cultural francesa trataba de demostrar su superioridad moral e intelectual, con una gira de conferencias protagonizada por figuras como Henri Bergson, Widor, Legendre o Imbart de la Tour, que exaltaban en la Residencia de Estudiantes, la Universidad Central, el Ateneo o el Palace, su interés por la cultura española, en una serie de actos que llamaron vivamente la atención de la población aliadófila española, pese a que los aliadófilos consideraban que “el Gobierno ha hecho lo posible para que los visitantes pasaran de incógnito”<sup>27</sup>.

La gira fue correspondida por una misión de intelectuales españoles en octubre de 1916, en la que el duque de Alba, Américo Castro, Menéndez Pidal, Altamira, Odón de Buen, Azaña, etc. asistieron a la ofensiva francesa en el Somme y la reconquista de Verdun, y se fotografiaron junto a los oficiales franceses delante de los sacos terreros que protegían la catedral de Reims de los bombardeos alemanes. Todo ello excitó aún más la francofilia de intelectuales como el joven Azaña que relató el viaje para *El Imparcial*, escribió varios textos interesantes en el *Bulletin hispanique* y a su regreso impartió una conferencia en el Ateneo en la que identificó la causa francesa con la justicia universal, la libertad, el progreso y la civilización, frente a una barbarie que no se detenía ante nada<sup>28</sup>.

La comitiva española fue recibida por el presidente Poincaré en París, donde se pronunciaron varias conferencias, visitaron el CEFH de la Sorbona, y se acordaron nuevas gestiones

23 CASTILLEJO, José, “A Spanish Renaissance. Social intercourse with the Allies”, *The Times*, 24 august, 1917, p. 9.

24 GARCÍA CÁRCCEL, Ricardo, “Reflexiones sobre el hispanismo francés”, in *La historia moderna de España y el hispanismo francés*, Francisco García González (Coord.), Madrid, Marcial Pons, 2009, p. 44-48.

25 IMBART DE LA TOUR, “Une entente intellectuelle avec l'Espagne”, *Bulletin hispanique*, vol. I, 1, 1899, p. 105-122. Sobre la misión francesa véase NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia... op. cit.*, p. 313-330.

26 Carta de Imbart de la Tour a Geoffray, 4-III-1916, citada en González Calleja, Eduardo y Aubert, Paul, *Nidos de espías... op. cit.*, p. 237.

27 RIBAGORDA, Álvaro, *El coro de Babel. Las actividades culturales de la Residencia de Estudiantes*, Madrid, Residencia de Estudiantes, 2011, p. 70-72. NIÑO, Antonio: *Cultura y diplomacia... op. cit.*, p. 313-330. La cita en “Puntos de vista. La visita de los académicos franceses”, *España. Semanario de la vida nacional*, 68, 11 de mayo de 1916, p. 4.

28 AZAÑA, Manuel, “El esfuerzo francés”, *España. Semanario de la vida nacional*, 8 de marzo de 1917, p. 7-8.

para el desarrollo de la cooperación académica hispano-francesa, creando una comisión permanente. Menéndez Pidal alabó las actividades del CEFH y terminó exaltando la lucha francesa con “los votos más ardientes por el triunfo final de vuestro pueblo heroico en la lucha”, identificando la causa francesa con “la libertad de los pueblos”, según se narró en la prensa española<sup>29</sup>.

El Ministro de Instrucción Pública francés anunció entonces la creación de una cátedra en la Sorbona y la intención de multiplicar la enseñanza del español en los institutos. La cátedra tardó todavía algún tiempo, pero los responsables del CEFH —Martinenche e Ibáñez de Ibero—, consiguieron que el consejo de la Universidad aceptase en marzo de 1917 transformarlo en uno de los primeros institutos universitarios de la Sorbona, el Institut d'Études Hispaniques (IEH), coincidiendo con la decidida iniciativa diplomática de Romanones esa primavera para intentar que España entrase en guerra junto a franceses y británicos a cambio de Tánger y Gibraltar.

El IEH quedó definitivamente constituido en enero de 1918 como espacio hispano-francés con financiación de ambos gobiernos dentro de la Sorbona, y en el primer número de *Hispania*, la revista del instituto, Ibáñez de Ibero anunció su carácter de “Centro de altos estudios” para “el renacimiento del hispanismo<sup>30</sup>”. Como explicaría en un balance posterior Marcel Bataillon, el nuevo instituto no actuó sólo como departamento de español de la universidad más importante de Francia, sino que organizó además una serie de cursos de arte, historia, literatura, música, etc. a cargo de prestigiosos universitarios españoles, gracias a la estrecha colaboración con el Centro de Estudios Históricos de la JAE<sup>31</sup>. Se verificaba así el doble papel con el que Antonio Niño ha caracterizado la creación del IEH como “instrumento de política cultural exterior para las autoridades españolas”, y medio para favorecer el acercamiento franco-español para las autoridades francesas<sup>32</sup>. Incluso para la prensa española parecía evidente el componente político de dicha institución académica, y era frecuente que las noticias sobre ésta se recogiesen dentro de la sección de informaciones políticas de diversos diarios<sup>33</sup>.

La fuerte influencia de la Gran Guerra y la vinculación a la diplomacia cultural francesa del IEH quedó patente en el carácter, contenidos y escasa duración de su principal órgano de expresión escrita, la revista *Hispania*, que constituye una de las mejores fuentes para el estudio de la fundación del IEH y su naturaleza inicial. La revista estuvo dirigida por Martinenche, con Ibáñez de Ibero como secretario y García Calderón como redactor jefe, pero su equipo técnico no estaba formado por especialistas, sino que se trataba de un comité muy heterodoxo, con el marqués de Casa Valdés —mecenas del IEH—, el director de l'Hôpital espagnol de París, un miembro de la embajada española, y otros representantes de instituciones francesas. Siguiendo el papel que Martinenche atribuía al hispanismo francés de gran divulgador de la literatura española a nivel mundial, *Hispania* no fue una revista científica, sino una revista que trataba de fomentar el conocimiento del medio cultural español a los miembros del IEH y su entorno. Completando la revista, se publicaron

29 CIGES APARICIO, Manuel, “Las personalidades españolas en París”, *El Imparcial*, 22 y 26 de octubre de 1916, p. 1.

30 IBÁÑEZ DE IBERO, Carlos, “Programme de l'Institut d'études hispaniques de l'Université de Paris”, *Hispania*, I, 1, 1918, p. 4-7.

31 BATAILLON, Marcel, “Les Études Hispaniques...”, *op. cit.*, p. 12.

32 NIÑO, Antonio, *Un siglo... op. cit.*, p. 49-50.

33 Véase, a modo de ejemplo: “Instituto Español en París”, *El Imparcial*, 12 de junio de 1917, p. 2, donde se reseñaba la fundación del IEH dentro de la sección de “Informaciones políticas”, y justo después de los partes de guerra.



también media docena de folletos con los textos de algunas de las conferencias pronunciadas en el IEH, y el programa del mismo<sup>34</sup>.

*Hispania* se dedicó a publicar textos de destacados escritores españoles del momento, mostrando el pulso de la cultura española, y fomentando la difusión en Francia de algunas de las personalidades que empezaban a despuntar como Ramón Gómez de la Serna, Gabriel Miró, Manuel Azaña, Rafael Cansinos Assens o un joven Jorge Guillén —lector entonces en el propio Institut—, junto a algunas crónicas de la vida política, social o literaria españolas, que permitían a sus lectores estar al tanto de lo que pasaba en el país vecino.

El primer número mostraba claramente las intenciones del IEH, publicando diversos artículos de intelectuales muy significados en la causa francófila como Unamuno, Azaña o Blasco Ibáñez, con textos muy combativos, en un número con cierto tono propagandístico, después algo matizado. La breve duración de *Hispania* evidencia también su carácter coyuntural, pues tras los tres primeros números trimestrales de 1918, la revista fue suspendida abruptamente con el armisticio, y sólo reapareció fugazmente en 1922. Era una muestra más de cómo la guerra estaba detrás de buena parte del interés francés en el hispanismo y los asuntos españoles, y sus iniciativas corrían el riesgo de diluirse al terminar ésta.

## 3 - El gran desarrollo del hispanismo en la 1ª Guerra Mundial

Uno de los frutos de esa aproximación intelectual y académica a España, fue el gran crecimiento del interés en Francia y Gran Bretaña por la lengua y la cultura españolas, y con ello la consolidación, desarrollo y multiplicación de las cátedras, lectorados, asociaciones e institutos para su estudio.

El apoyo del Quai d'Orsay al hispanismo y las relaciones académicas franco-españolas permitieron que en la última fase de la Gran Guerra y la inmediata postguerra se desarrollase una línea de intercambio cultural e institucionalización académica que obtuvo algunos frutos importantes. En julio de 1917, el historiador Imbart de la Tour promovió desde el Institut de France la creación de un Comité de Rapprochement Franco-Espagnol (CRFE) con académicos franceses y españoles, que sería uno de los principales impulsores de esa “*entente moral*” entre Francia y España. Dicho comité estaba financiado por el Service d'Œuvres Françaises à l'Étranger del propio Quai d'Orsay, así como por algunas compañías francesas con inversiones e intereses en España<sup>35</sup>, y estuvo detrás de muchas de las iniciativas culturales de acercamiento de ambos países, igual que sucedía con la Anglo-Spanish Society británica.

Gracias a este comité y la línea marcada por la diplomacia cultural de ambos países, las actividades de aproximación académico-cultural entre España y Francia se multiplicaron durante

<sup>34</sup> En la Biblioteca M. Bataillon se conserva una colección completa de la revista, y algunos de los libros.

<sup>35</sup> GONZÁLEZ CALLEJA, Eduardo y Aubert Paul, *Nidos de espías... op. cit.*, p. 233-239; NIÑO, Antonio, *Un siglo... op. cit.*, p. 59

el final de la guerra y en la inmediata postguerra. La exposición de pintores franceses en el Museo del Prado que se había organizado en mayo de 1918 —con apoyo del gobierno español— fue correspondida con una serie de actividades españolas en París, que tuvieron lugar ya durante las negociaciones de paz de Versalles. Así, en abril de 1919 se celebró una exposición española en París —aplazada desde septiembre de 1918— en la que se expusieron cuadros de Sorolla, Zuloaga, Fortuny o Rusiñol en el Petit Palais. La exposición estuvo acompañada de la organización de una Semana española en la Sorbona en mayo, que celebró un congreso hispano-francés en el que participaron el duque de Alba, Américo Castro, Torres Quevedo o los hispanistas Merimée y Cirot, así como el futuro presidente francés Paul Deschanel. Allí se decidió favorecer los estudios de español, y crear otras iniciativas, aunque lo más importante probablemente fue la concesión por parte del gobierno español del terreno para la creación de la Casa de Velázquez en Madrid que sería inaugurada en 1928, y el compromiso del gobierno francés para crear una Villa Carpaux española en París<sup>36</sup>.

El avance de las instituciones del hispanismo francés discurrió en paralelo a su desarrollo en el Reino Unido, donde el impulso de la Anglo-Spanish Society y los donativos gestados al calor del conflicto permitieron una floración inmediata aún mayor, con la creación de una serie de profesores de español en la University of Edinburg (1919), la Queen's University Belfast (1920) o la University of Manchester (1921), así como una cátedra en la University of Glasgow (1924), por mencionar sólo los casos más destacados.

La guerra sirvió también para reactivar en Oxford la llama encendida por la Taylorian, donde se crearon varias becas durante la guerra en un proceso que concluyó en 1927 con la fundación de la cátedra Alfonso XIII, cuyo primer catedrático fue uno de los propagandistas contratado por *The Times* para defender la causa inglesa en España durante la guerra: Salvador de Madariaga<sup>37</sup>.

También en Cambridge la creación del departamento de español en 1919 siguió los mismos patrones, gracias a los donativos de la Anglo-Spanish Society y otros mecenas, que convirtieron las clases de español previas en el inicio de uno de los más importantes núcleos del hispanismo inglés<sup>38</sup>.

Mientras eso sucedía, la labor académica en la formación de los profesores de español, y el papel central que estaba llamado a ocupar el Institut d'Études Hispaniques, hizo que, en 1919, el centro fuese dotado al fin con la prometida cátedra, que fue ocupada por su director: Ernest Martinenche. Pero además, el gobierno francés supo apreciar la labor que el IEH desempeñó para los intereses de Estado durante la Gran Guerra y la tarea de su director en relación a América Latina, y este fue nombrado en 1921 Caballero de la Legión de Honor<sup>39</sup>.

Finalmente, tras el enfriamiento de las relaciones franco-españolas en la postguerra, la construcción de la sede definitiva del IEH coincidió con la colaboración franco-española al final de la guerra del Rif, y el edificio de la rue Gay-Lussac se construyó sobre terrenos de la Sorbona, pero

36 *Ibid.*; DELAUNAY, Jean-Marc, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX<sup>e</sup> siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, 1994, p. 143-174.

37 "University financial correspondence. Spanish Professor", Oxford University Archives, Old Bodleian Library, UC/FF/278/1. MADARIAGA, Salvador de, *Memorias (1921-1936). Amanecer sin mediodía*, Madrid, Espasa-Calpe, 1971, p. 186-187.

38 BARKER, J. W., "Spanish Studies at Cambridge since the War", *Bulletin of Spanish Studies*, 40, October 1933, p. 197-202.

39 NIÑO, Antonio, *Un siglo... op. cit.*, p. 24.

con capitales de mecenas españoles asentados en Francia y empresarios franceses con negocios en España, quedando sostenido en parte con subvenciones de ambos estados.

De esta forma, las labores de la diplomacia cultural desarrolladas en torno a España y América Latina durante la Gran Guerra extendieron el interés en Francia y Gran Bretaña por la enseñanza de la lengua y el estudio de las culturas española y latinoamericanas, promovieron y facilitaron la creación y transformación de varias instituciones y asociaciones, e hicieron posible el gran desarrollo institucional del hispanismo, consolidado en las décadas siguientes como una de las disciplinas académicas más fecundas.



# Federico de Onís y el Instituto de las Españas, en la Universidad de Columbia<sup>1</sup>

**Octavio Ruiz-Manjón**

*Miembro de número de la Real Academia de la Historia*

**Resumen:** Este artículo se dedica a la presentación de la figura del español Federico de Onís, profesor en la Universidad de Columbia y a su intensa actividad a favor de la difusión de la cultura española y más ampliamente hispanoamericana en Estados Unidos. Se enfoca en su protagonismo en la fundación del Instituto de las Españas en 1920, centro neurálgico de su compromiso. También se interesa el artículo por el papel que desempeñaron las revistas creadas por Onís entre las cuales destacan la *Revista de Estudios Hispánicos* y el *Boletín del Instituto de España en los Estados Unidos* y las actividades de la elite cultural española y latinoamericana invitada por el profesor. Por último, estudia cómo,

mientras acogió a algunos republicanos después de estallar la Guerra civil, se empeñó en evitar que el Instituto tomara partido ideológica y públicamente.

**Palabras clave:** Instituto de las Españas, Hispanoamericanismo, cultura, compromiso, intercambios.

---

<sup>1</sup> Este texto recoge y amplía algunos pasajes de mi libro *Entre España y América. Federico de Onís (1885-1966)*, Ediciones de la Universidad de Salamanca, 2019.

**Résumé :** Cet article est consacré à la présentation de la figure de l'Espagnol Federico de Onís, professeur à l'Université de Columbia, et à son intense activité en faveur de la divulgation de la culture espagnole, et plus largement, hispano-américaine, aux États-Unis. On examine son rôle de premier plan dans la fondation de l'Instituto de las Españas en 1920, centre névralgique de son engagement. L'article s'intéresse également au rôle joué par les revues créées par Onís, dont la *Revista de Estudios Hispánicos* et

le *Boletín del Instituto de España en los Estados Unidos*, et aux activités de l'élite intellectuelle espagnole et latino-américaine invitée par le professeur. Enfin, on étudie comment, tout en accueillant quelques républicains après le déclenchement de la Guerre civile, il s'employa à préserver l'Instituto d'une prise de position idéologique publique.

**Mots-clés :** Instituto de las Españas, Hispano-américanisme, culture, engagement, échanges.

---

Federico de Onís debió alumbrar la idea del Instituto de las Españas en la primavera de 1920, como un instrumento para la divulgación de la cultura española en los Estados Unidos. El proyecto respondía a una necesidad compartida por muchas de las personas que, en los Estados Unidos, estaban comprometidas con la divulgación de la cultura en lengua española.

Para entonces, el profesor español llevaba casi cuatro años en el país americano, en los que había dado un gran impulso a los estudios de lengua y de literatura española en la Universidad de Columbia de Nueva York. Con anterioridad había sido catedrático de Literatura española en las universidades de Oviedo y de Salamanca y, cuando se le ofreció la oportunidad de incorporarse a la universidad norteamericana, no lo dudó y aceptó inmediatamente.

La cátedra que se le ofreció en Columbia contaba con el apoyo de Archer Milton Huntington, el creador de la Hispanic Society of America, con sede en Nueva York<sup>2</sup>. Huntington se había dirigido a Guillermo de Osma, conde de Valencia de don Juan, para recabar información sobre quién podría hacerse cargo de la cátedra de lengua y literatura española que ofrecía la Universidad de Columbia. Osma le trasladó la cuestión al arabista Julián Ribera que, a su vez, se la trasladó a Ramón Menéndez Pidal que dirigía el Centro de Estudios Históricos de Madrid. Éste sugirió el nombre de Federico de Onís.

La más temprana referencia explícita al Instituto de las Españas, en la Universidad de Columbia, puede encontrarse en una carta de Federico de Onís a Juan Riaño, embajador de España en Washington, de 18 de noviembre de 1920. En esa carta le ponía al corriente de las iniciativas que había tomado en orden a la difusión de la cultura española en los Estados Unidos. También le informaba de la creación del Instituto de las Españas que se convertiría, con el tiempo, en una de las realizaciones más señaladas de Onís.

El proyecto de creación del Instituto de las Españas, tan ligado a la trayectoria profesional de Onís parece que había empezado a fraguarse en la primavera de 1920 en el ámbito de personas próximas a Onís, interesadas en la difusión de la cultura española. Fue Lawrence A.

---

<sup>2</sup> FERNÁNDEZ LORENZO, Patricia, *Archer M. Huntington. El fundador de la Hispanic Society of America en España*, Madrid, Marcial Pons, 2018.

Wilkins, un profesor neoyorkino dedicado a la enseñanza del español, quien se puso en contacto con el embajador español en Washington, Juan Riaño y Gayangos, para exponerle esas iniciativas<sup>3</sup>.

El proyecto maduraría a lo largo de los meses siguientes hasta la constitución del Instituto de las Españas a finales de octubre de aquel mismo año. El nuevo organismo fue creado por el Institute of International Education, The American Association of Teachers of Spanish, la Junta para Ampliación de Estudios y algunas universidades americanas y españolas, con el objeto de ser un centro para el estudio de la cultura hispánica, promover el interés en las civilizaciones española y portuguesa, y favorecer las relaciones entre los Estados Unidos y todas las naciones hispánicas<sup>4</sup>.

Parece que la inauguración de las actividades del Instituto consistió en una conferencia que pronunció el 30 de noviembre, de ese mismo año 1920, el peruano Víctor Andrés Belaúnde sobre “El valor espiritual del Hispanismo”, en la que fue presentado por el profesor William R. Shepherd<sup>5</sup>.

El hecho resultaba indicativo de la voluntad de Onís, y de sus colaboradores, para dar un carácter muy amplio a la forma de entender la cultura española, que no sólo se circunscribía a España, sino que debía englobar a todos aquellos países que participaban de una misma herencia lingüística y cultural.

Las relaciones con otros países de la América de lengua española, sin embargo, estaban lejos de resultar fáciles por más que Onís hubiese brindado la cátedra inaugural del Instituto de las Españas a un peruano, o que pronunciase, en el mes de febrero, una conferencia sobre la poeta chilena *Gabriela Mistral* que fue algo así como la presentación de la poesía de *Mistral* ante el público norteamericano<sup>6</sup>.

Para entonces, Onís aparecía ya como un profesor consagrado en los Estados Unidos, del que no resultaba extraño encontrar repetidas referencias elogiosas en la prensa española<sup>7</sup>. Seguía con la tarea de editar textos literarios españoles contemporáneos para los estudiantes americanos de español y, en esa misma línea, había publicado una introducción crítica al *Platero y yo*<sup>8</sup>, de Juan Ramón Jiménez. También seguía ejerciendo de cónsul cultural oficioso en los Estados Unidos, lo que le llevaría, entre otras cosas, a participar en la contratación de Antonio García de Solalinde, otro de los miembros del Centro de Estudios Históricos, como profesor visitante de la Universidad de Columbia, desde la que pasaría después a la de Michigan<sup>9</sup>.

La tarea de difundir la cultura española, entendida ésta en un sentido muy amplio, suscitaría también la idea de publicar una revista que aglutinara todas las actividades literarias relacionadas con el mundo hispánico.

3 Carta de Lawrence A. Wilkins, en Nueva York (USA), a Juan Riaño, embajador de España en Washington, Fondos de la Embajada de España en Washington, AGA 54/8225. En el origen del proyecto también estuvo el profesor Gerig.

4 *Boletín del Instituto de las Españas*, Nueva York, 1, 01/1931, p. 2.

5 “El Instituto de las Españas en Nueva York”, en *El Sol*, Madrid, 20/01/1921.

6 ONÍS, Federico de, “La España de todos. A Gabriela Mistral”, *La Torre*, Universidad de Puerto Rico, 59, 01/1968.

7 Declaraciones de Joaquín Ortega sobre el papel del Instituto de las Españas en “El profesor Ortega nos habla de la verdadera significación que tiene el interés de los norteamericanos por el estudio del castellano”, *Heraldo de Madrid*, 8/08/1922.

8 D. C. Heath & Co., Boston, en, Federico de, *España en América; estudios, ensayos y discursos sobre temas españoles e hispanoamericanos*, San Juan, Universidad de Puerto Rico, 1955, p. 476-479.

9 Carta de Federico de Onís a Américo Castro, de 2/03/1922 (ARE, FFO, MS/C, 44.077).

# 1 - La *Revista de Estudios Hispánicos*

En la primavera de 1927 comenzó a tomar forma el proyecto de una *Revista de Estudios Hispánicos*<sup>10</sup> que recogería el trabajo que se impulsaba desde el Departamento del mismo nombre de la Universidad de Puerto Rico. Se trataba de una iniciativa que podía suscitar alguna suspicacia en relación con la presencia de un nutrido grupo de profesores universitarios españoles en aquella Universidad, y el rector Benner tuvo buen cuidado de subrayar que la colaboración de Onís, al igual que la que prestaban desde España Ramón Menéndez Pidal y Américo Castro, se hacía sin recompensa económica alguna<sup>11</sup>.

A comienzos de octubre, Onís escribió a Américo Castro<sup>12</sup> para contarle que la nueva revista trataría “de literatura hispanoamericana y de la española moderna”, y sería algo así como un complemento de la *Revista de Filología Española*, que se publicaba en Madrid. Onís quería que la nueva revista la escribiesen principalmente españoles e hispanoamericanos y, para ello, pretendía la colaboración de Américo Castro, Homero Serís, Tomás Navarro Tomás, Enrique Díez Canedo y Fernando de los Ríos.

En plena dictadura política de Primo de Rivera, 1927 resultó ser un año crucial para la vida literaria española. En enero había aparecido *La Gaceta literaria* que dirigió Ernesto Giménez Caballero y, a finales de año, se celebró en el Ateneo de Sevilla la lectura de poemas de Góngora que pasa por ser el acto fundacional de la generación del 27. Desde su exilio francés, Unamuno hacía llegar a España sus *Hojas libres*, mientras que Valle-Inclán ofrecía una visión esperpéntica del sistema monárquico isabelino en *La Corte de los milagros*. Fuera de España, Freud publicaba *El malestar de la cultura*, mientras que la conocida aspiración de los escritores a influir en la vida pública se veía denunciada por *La trahison des clercs*, de Julien Benda y, en México, por donde empezaban a pulular también profesores españoles como Fernando de los Ríos, o el propio Onís, comenzaba una guerra religiosa que ofreció muchos elementos de inspiración a los españoles que visitaban entonces aquellas tierras.

La proyectada revista apareció, por fin, en los primeros meses de 1928 y en ella figuraba Federico de Onís como editor literario. En la cabecera de la revista aparecía, como instituciones responsables de la edición, el Departamento de Estudios Hispánicos de la Universidad de Puerto Rico y el Instituto de las Españas en los Estados Unidos, “con la colaboración del Centro de Estudios Históricos de Madrid, la Columbia University de Nueva York y la Institución Cultural Española de Puerto Rico”. La periodicidad de la nueva publicación habría de ser trimestral<sup>13</sup>.

La nueva revista de Onís tuvo muy buena acogida entre sus colegas de Madrid, como hacía ver la carta que recibió de Américo Castro: “Causa impresión excelente, y lo único que siento

10 “Revista de Estudios Hispánicos”, *El Tiempo*, San Juan de Puerto Rico, 18/04/1927 (ARE, FFO, O-NA/C-9A.007).

11 “Don Federico de Onís nos presta sus servicios sin sueldo ni otra recompensa: Benner”, *La Democracia*, San Juan de Puerto Rico, 10/05/1927 (ARE, FFO, O-NA/C-9A.008).

12 Carta de 8/10/1927 (ARE, FFO, MS/C, 44.026).

13 ALBERT ROBATTO, Matilde, *Federico de Onís: cartas con el exilio*, Sada (A Coruña), Edicions do Castro, 2003, p. 219.



es no poder incluir en esta carta un artículo. Pero ese artículo se hará y, sobre todo, haré reseñas de libros americanos<sup>14</sup>”.

Castro, sin embargo, lamentaba que, con ocasión de un artículo publicado por William R. Shepherd en relación con la amistad triangular España-USA-Hispanoamérica, Luis de Olariaga había publicado, “con poca oportunidad”, un artículo en *El Sol*, de Madrid<sup>15</sup>, en el que criticaba las opiniones del profesor norteamericano. Federico de Onís se quejaría también a Américo Castro de lo perjudicial que era ese tipo de comentarios:

Somos como niños maleducados y obramos con una ligereza inconcebible ante la gravedad de este problema de América, que habría que tratar con tanto cuidado. Tenemos muy poca fuerza y nos la restamos con nuestros personalismos, divisiones y prejuicios cuando debíamos estar unidos para apoyarnos mutuamente y dar la batalla en todos los terrenos<sup>16</sup>.

La revista, sin embargo, tuvo una corta duración, debido a problemas internos de la Universidad de Puerto Rico que se suscitaron durante el verano de 1929, tras la destitución como rector del Dr. Benner, que había sido el gran protector de Onís y de sus iniciativas.

Onís interrumpió, por algunos años, su relación con la universidad puertorriqueña y se centró en las muchas actividades que desarrollaba en la Universidad de Columbia. Ese verano de 1929 fue el del comienzo de la larga estancia de Federico García Lorca en Nueva York, que contó siempre con la tutela, distante y amistosa, del profesor salmantino, que fue testigo privilegiado del encuentro del poeta granadino con la bailarina Encarnación López, “la Argentinita”, a comienzos de 1930.

En el otoño de ese año, cuando comenzó el nuevo curso académico en la universidad neoyorquina, Onís contó con la inestimable colaboración de *Gabriela Mistral* y de Salvador de Madariaga, como profesores invitados en su departamento de estudios hispánicos.

También de aquellas fechas finales de 1930 fue la aceptación, por parte de Onís, del ofrecimiento que le había hecho la Universidad de Columbia para albergar el Instituto de las Españas en la “Casa de las Españas”, en el número 435 de la calle W 117. Era una dirección que quedaba dentro del recinto universitario y que resulta difícil de localizar en la actualidad.

A primeros de enero de 1931, el Instituto de las Españas tomó posesión del edificio, asignado por la Universidad para que lo utilizase con el nombre de “Casa de las Españas” y, tal vez por los mismos días, Federico de Onís sacó a la luz un boletín que llevaba el título de *Boletín del Instituto de las Españas en los Estados Unidos*, que aparecía con la intención de mantener el contacto, de vez en cuando, con los amigos del Instituto e informarles de las actividades que éste realizaba.

El boletín se abría con dos textos de alabanza: uno de Nicholas Murray Butler, presidente de la Universidad de Columbia; y otro de Ramón Menéndez Pidal, presidente de la Real Academia Española de la Lengua. No deja de resultar paradójico que, pese a la deliberada voluntad integradora hispánica que implicaba el uso de la palabra “Españas”, el mensaje de Butler se refería exclusivamente a la dimensión peninsular de la cultura y la lengua española, mientras que el de Menéndez Pidal hablaba de la aproximación “de los pueblos de habla española, portuguesa e inglesa”.

14 Carta de 26/04/1928 (ARE, FFO, MS/C, 44.031). Reproducida en *ibid.*, p. 129-131.

15 “La propaganda española en América”, *El Sol*, Madrid, 12/04/1928.

16 17/05/1928. Carta de Federico de Onís a Américo Castro (ARE, FFO, MS/C, 44.032).

El boletín, por su parte, completaba la primera página de ese número con una alabanza de Simón Bolívar —del que se acababa de conmemorar el primer centenario de su muerte— en el que Onís veía “un magnífico ejemplo de la raza española” y una de las “más gloriosas y más nobles figuras de la Humanidad”. La intención integradora no podía resultar más clara.

A comienzos de 1931, Onís interrumpió durante algunos meses su actividad académica en Columbia, mientras realizaba una breve estancia académica en la universidad inglesa de Oxford. Esa estancia le permitió vivir muy de cerca la caída de la Monarquía en España y la proclamación de la República. Pocos días después de aquellos hechos, Onís viajó a España y pudo obtener información de primera mano de lo sucedido.

En principio, la proclamación del régimen republicano parecía responder a los anhelos de muchos de sus amigos más próximos. El propio Onís había sido un ferviente republicano en sus años juveniles de Salamanca.

De vuelta a las actividades académicas en la Universidad de Columbia, Onís centró buena parte de sus actividades en el Instituto de las Españas o Casa de las Españas, como también la llamaba<sup>17</sup>. Allí participó en una reunión en honor del cónsul de España en Nueva York, Ernesto Freyre, que habló del hispanoamericanismo, y en un acto en homenaje de Unamuno, que se realizó en el mes de noviembre<sup>18</sup>. También fue la Casa de las Españas el escenario de una conferencia del propio Onís sobre la experiencia de su reciente estancia en Europa, con especial referencia a los cambios que se habían producido en España, y unas proyecciones sobre Salamanca.

Onís estaba fuertemente identificado con los ideales reformistas del nuevo régimen republicano que lo recompensó nombrándole Agregado cultural a la Embajada en Washington, sin retribución.

A comienzos de 1933 Onís recibió de Ortega y Gasset la primera edición de las *Obras* del filósofo madrileño, que habían aparecido durante el año anterior<sup>19</sup>. Onís, que se había gozado con el éxito de su amigo por la edición americana de *La rebelión de las masas* y trabajaba para conseguir la edición de otras obras de Ortega en los Estados Unidos<sup>20</sup>, recibió el voluminoso libro con intensa satisfacción: “me ha hecho revivir las horas, tan preciosas para mí, de nuestra amistad intelectual, tan vieja como nosotros<sup>21</sup>”.

Tampoco era tan viejo. Aún no había cumplido los cuarenta y ocho años y tenía energías sobradas para llevar adelante la tarea que se había propuesto en el Instituto de las Españas. “Ya sabe usted —le escribía a Enrique Díez Canedo<sup>22</sup>, que acababa de ser nombrado embajador en Montevideo— que el Instituto trabaja con el mayor interés por dar a conocer aquí la cultura hispanoamericana”, a la vez que se manifestaba decidido a darle más entidad al *Boletín* que había publicado hasta entonces: “Éste va a crecer y a convertirse en una verdadera revista cuyo objetivo principal será reseñar la producción literaria de Hispanoamérica”.

17 “La Casa de las Españas”, *La Prensa*, Nueva York, 12/10/1931. En ONÍS, Federico de, *op. cit.*, p. 737-738.

18 Cónsul y conferencia de Onís en *Boletín del Instituto de las Españas*, Nueva York, 3, 02/1932; Unamuno en “Elogio de la labor de Unamuno”, *La Libertad*, Madrid, 12/11/1931.

19 Espasa-Calpe, Madrid, 1932, 1.409 págs.

20 LÓPEZ COBO, Azucena, “Warder Norton y José Ortega y Gasset. La historia de una relación editorial en los Estados Unidos”, *Reshaping Hispanic Cultures*, 2017, Instituto Cervantes, p. 125.

21 24/02/1933. Carta de Federico de Onís a José Ortega y Gasset (AFOM, C-38/16).

22 30/03/1933. Carta de Federico de Onís a Enrique Díez Canedo (ARE, FFO, MS/C, 52.11).

La actividad de Onís, en todo caso, estuvo siempre muy ligada a la vida cultural española y el 23 de abril, con ocasión del aniversario de la muerte de Cervantes, asistió a la Fiesta de la Lengua española, que se celebró en la Embajada de Washington<sup>23</sup>. También estuvo en la misma línea una alocución radiofónica que dio en la NBC, a comienzos de junio, sobre la música popular española. El 12 de julio inauguró el Curso de Verano que organizaba su Departamento<sup>24</sup>. Todas estas actividades merecieron un artículo del *New York Herald Tribune* en el que se elogiaba la labor de Onís<sup>25</sup>.

Un capítulo decisivo de esa labor era la publicación de una revista de carácter académico, que fuera más allá de la simple ordenación o de los informes bibliográficos que constituían los apartados principales del *Boletín del Instituto de las Españas* y que recuperara la trayectoria emprendida por la *Revista de Estudios Hispánicos*, publicada en 1928 y 1929.

A mediados de octubre le comunicaba a Juan Guerrero Ruiz, el fiel confidente de Juan Ramón Jiménez, su deseo de transformar el *Boletín* en “una revista hispano-americana de tipo literario” y le pedía que se encargara de su redacción en España<sup>26</sup>.

El proyecto de la nueva revista culminaría con la aparición, en noviembre de 1934, de la *Revista Hispánica Moderna*, que llevaba también, como subtítulo, el de *Boletín del Instituto de las Españas*. Juan Guerrero Ruiz le trasladó la opinión de Juan Ramón Jiménez sobre el primer número:

Me habla de la *Revista Hispánica Moderna*, cuyo primer número recibió hace unos días y me dice que la ha encontrado francamente bien, elogiando el trabajo personal que yo he puesto en ella para vencer las dificultades de hacer una revista así en una imprenta de provincia, donde no tienen costumbre de imprimir esta clase de publicaciones. No le gusta el color verde en la cubierta, porque todas las revistas actuales lo emplean y no hay por qué imitarlas; además, es poco español; lo sería mucho más en rojo y negro, que son los tonos clásicos de nuestra imprenta<sup>27</sup>.

Junto a ese proyecto editorial, y como parte de su empeño en difundir la cultura española en los Estados Unidos, Onís se empeñó por entonces en la tarea de llevar a América a José Ortega y Gasset. El 26 de noviembre de aquel 1933 escribió a James Bryant Conant, presidente de la Universidad de Harvard, para sugerirle que el filósofo español diera alguna conferencia en aquel centro con el patrocinio del Instituto de las Españas y de la embajada española en Washington. En la carta le advertía que Ortega no hablaba inglés, pero podría leer su conferencia en francés o en alemán<sup>28</sup>.

La aceptación del Presidente de Harvard fue rápida y propuso que Ortega se hiciese cargo de las conferencias Godkin, que organizaba la Universidad cada año, a la vez que sugería que el profesor madrileño usara el idioma francés cuando pronunciara esas conferencias en el otoño siguiente. El proyecto, sin embargo, se frustró a mediados del siguiente año porque Ortega entendía

23 ONÍS, Federico de, “La fiesta de la lengua”, *La Prensa*, New York, 24/04/1933, en ONÍS, Federico de, *España en América*, op. cit., p. 39.

24 *Boletín del Instituto de las Españas*, New York, III, 9, 10/1933.

25 “Spain’s Envoy of Good Will”, *New York Herald Tribune*, 20/08/1933.

26 GUERRERO RUIZ, Juan, *Juan Ramón de viva voz* (texto completo), Valencia, Pre-Textos / Museo Ramón Gaya, 1999, T. II, p. 127.

27 GUERRERO RUIZ, Juan, op. cit., p. 265.

28 LÓPEZ COBO, Azucena, “José Ortega y Gasset - James Bryant Conant con la mediación de Federico de Onís. Epistolario (1933-1934)”, *Revista de Estudios Orteguianos*, Madrid, 35 (11/2017), 2007, p. 43.

que la situación no estaba suficiente madura para afrontar ese ciclo, y porque la preparación de sus intervenciones le distraería demasiado en un momento de gran creatividad.

Por otra parte, Onís estaba recibiendo desde Madrid presiones para acabar la antología poética que se había comprometido a realizar desde muchos años antes:

[...] su prometida monumental antología seguía siendo solo un monumental atasco: faltaban mil detalles, crecía sin parar, el presupuesto inicial se había disparado y la imprenta tenía paralizados otros trabajos del CEH [Centro de Estudios Históricos]. Menéndez Pidal en persona tuvo que escribirle una carta ultimátum a finales de 1933 pidiéndole que terminase como fuera y, para ello, eliminase, si era necesario, las dos últimas secciones, las referidas al pos y al ultramodernismo<sup>29</sup>.

Ramón Menéndez Pidal le apremiaba para que concluyese el libro<sup>30</sup>, pero Onís se negaría en redondo a realizar cualquier recorte a su proyecto, aunque comprendió que debía apresurarse a terminar el trabajo. La Antología, finalmente, apareció a comienzos de 1935 y tuvo una excelente acogida.

Para entonces, la vida pública había comenzado a ensombrecerse en España y, desde finales de 1935, se hacían generales los más tristes augurios. El 20 de enero de 1936 había participado, junto con Ángel del Río y Jorge Mañach, en una velada que se celebró en honor de Ramón María del Valle-Inclán, muerto unos días antes en Santiago de Compostela. Poco después, en febrero de ese mismo año, recibió en Nueva York la visita de Alberto Jiménez Fraud, el presidente de la Residencia de Estudiantes, que habló en el Instituto de la Españas del pasado de la Universidad española. El contenido de su intervención aparecería, meses después, en la *Revista Hispánica Moderna*.

## 2 - Guerra en España

El desencadenamiento de la guerra civil en España trastornó todo aquel mundo y nada volvió a ser como antes. Onís, que había participado de las ilusiones republicanas de abril de 1931, se vio entonces en la necesidad de atender a sus amigos de tantos años.

El día primero de octubre Onís escribía a Salinas<sup>31</sup> para informarle de que el poeta había sido nombrado conferenciante del Institute of International Education, y de que el Instituto de las Españas quería ofrecer una recepción con motivo de la llegada de los Salinas a los Estados Unidos. Llama la atención que en la carta no hubiese la más mínima mención a lo que estaba sucediendo en España, tan lejana de aquella Arcadia feliz que parecía la vida académica americana.

Especial significación debió tener también, para Onís, el nombramiento de su viejo amigo Fernando de los Ríos, como embajador en Washington. La designación de De los Ríos se

<sup>29</sup> GARCÍA MORALES, Alfonso, "Federico de Onís y la Antología de la Edad de Plata", Prólogo a ONÍS, Federico de, *Antología de la poesía española e hispanoamericana (1882-1932)*, Sevilla, Renacimiento, 2012, p. 37.

<sup>30</sup> Carta de 12/12/1933 (ARE, FFO, MS/C, 103.006).

<sup>31</sup> Houghton Library, Harvard University.

había gestado durante el mes de septiembre de 1936 y la familia De los Ríos desembarcó en Nueva York en los primeros días de octubre<sup>32</sup>.

Las relaciones entre el Instituto de las Españas y la Embajada española en Washington se hicieron, a partir de entonces, especialmente intensas y, por parte de ambas instituciones, operó el convencimiento de que la posición de Onís en Nueva York podía servir a la tarea de apoyar al Gobierno republicano. Durante el curso 1937-1938, la hija de Fernando de los Ríos, realizó estudios en la Universidad de Columbia, bajo la tutela de Onís, que la integró en el mundo de sus relaciones con la colonia española de la ciudad<sup>33</sup>.

Desde su puesto de embajador en Washington, Fernando de los Ríos pidió a Onís ayuda para intentar evitar el fusilamiento de Leopoldo García-Alas y García-Argüelles, Rector de la Universidad de Oviedo y ex-diputado, que había sido condenado a muerte en un consejo de guerra celebrado en Oviedo<sup>34</sup>. La gestión resultó inútil porque el hijo de Clarín sería fusilado en Oviedo pocos días después de que Onís recibiera la carta del embajador español.

Onís, por su parte, procuraba salvaguardar al Instituto de las Españas de una posición ajustadamente beligerante en relación con el conflicto bélico.

Por otra parte, obraban motivos de prudencia institucional que llevaron a Onís, y a los representantes de la República en los Estados Unidos, a no instrumentalizar al Instituto de las Españas al servicio de una causa política. Así se lo explicaba Onís a Moreno Villa, que estaba en Nueva York desde mediados de febrero de 1937:

Como le habrá explicado Fernando de los Ríos, el Instituto debe evitar la menor alusión a la situación actual de España. Por eso, lo que me sugiere usted acerca de sus dibujos y poemas de actualidad, habrá que hacerlo en otro sitio y no en el Instituto<sup>35</sup>.

La distancia emocional, y un tanto apolínea, de Onís con respecto a la tragedia española no habría resultado, sin embargo, una excepción en aquel momento. Josep Pijoan, otro español emigrado a tierras norteamericanas por cuestiones laborales y afectivas, ni siquiera se declaraba especialmente conmovido por los acontecimientos en aquellos mismos días finales de 1936:

Ya habrá visto Vd. por los periódicos que va a comenzar la campaña de la costa. Por lo visto, estos señores negros y rojos se han propuesto crucificar España con otra guerra carlista disfrazados de comunistas y fascistas. ¡Pobre país!<sup>36</sup>

Federico de Onís, en cualquier caso, no mantendría una actitud tan distanciada con respecto a la guerra y empleó los recursos que le brindaba su trabajo para tratar de aliviar la situación por la que pasaban muchos de sus antiguos compañeros.

Su anterior viaje a España —que terminaría siendo el último— se había producido en el verano de 1935 y no tuvo experiencia directa del aumento de crispación que se produjo en los meses

32 RUIZ-MANJÓN, Octavio, *Fernando de los Ríos. Un intelectual en el PSOE*, Madrid, Síntesis, 2007, p. 421.

33 Carta de J. B. Trend a Natalia Cossío, de 11.12.1937. En *Alberto Jiménez...*, (2018): II, 213.

34 9/02/1937 Carta de Fernando de los Ríos a Federico de Onís (ARE, FFO, MS/C 132, 29).

35 Carta de Federico de Onís a José Moreno Villa, de 18/03/1937. Fondo Moreno Villa (JMV-1-70, ARE).

36 8/11/1936. Carta de Josep Pijoan a Archer Milton Huntington. Archivo de la Hispanic Society of America (HSA), Nueva York.

inmediatamente anteriores al desencadenamiento de la guerra civil, que provocaría el inmediato exilio de muchos de sus colegas más cercanos.

En octubre de 1940, ya de vuelta a sus normales actividades académicas, escribió a F. D. Fackenthal, *Provost* de la Universidad de Columbia, para plantearle la conveniencia de cambiar la denominación “Casa de las Españas”, que era la que se había utilizado desde 1920 para las actividades del Departamento de Estudios Hispánicos, porque el nombre le parecía un eco de la retórica falangista que se había impuesto en España tras el final de la guerra civil. Fackenthal se mostró de acuerdo con la propuesta y sugirió la denominación “Casa Hispánica”, que fue la que se adoptó finalmente<sup>37</sup>.

Fuera cual fuera la denominación de la empresa dirigida por Onís, los resultados eran ya muy granados y, hasta la jubilación de Onís, a comienzos de 1954, la Casa Hispánica de la Universidad de Columbia, continuó siendo un centro de referencia del hispanismo norteamericano.

## Archivos

AFOM, Archivo de la Fundación Ortega / Marañón.

AGA, Archivo General de la Administración, Alcalá de Henares, Madrid.

ARE, FFO, Archivo de la Residencia de Estudiantes, Fondo Federico de Onís.

CF, Archivo de la Universidad de Columbia, Nueva York.

HSA, Archivo de la Hispanic Society of America, Nueva York.

---

<sup>37</sup> 23/10/1940 y 11/01/1941. Cartas de Federico de Onís a F. D. Fackenthal. CF, B 346, F 18.

# Joan Estelrich y el hispanismo francés

**Eliseo Trenc**

*Université de Reims Champagne-Ardenne*

**Résumé :** Joan Estelrich, personnage fascinant de la période d'entre-deux-guerres, intellectuel, activiste, journaliste, homme politique, diplomate et humaniste, passa, pendant la Guerre civile, du catalanisme de la Lliga au franquisme, assurant une activité très importante de propagande franquiste à Paris. La guerre finie, le nouveau régime ne reconnut pas son travail. Néanmoins, au début de son mandat de conseiller culturel de l'ambassade espagnole à Paris, il envoya un mémoire sur les relations franco-espagnoles à ses supérieurs à Madrid, où il rappelait la position des intellectuels français, particulièrement des hispanistes universitaires, pendant la Guerre civile et où il faisait des propositions afin que le régime franquiste profitât de la nouvelle situation et favorisât les liens entre la France et l'Espagne.

**Mots-clés :** Estelrich, Joan, La Lliga, propagande franquiste, les hispanistes français et la Guerre Civile.

**Resumen:** Joan Estelrich, personaje fascinante del período de entreguerras, intelectual, activista, periodista, político, diplomático y humanista, pasó, durante la Guerra civil, del catalanismo de la Lliga al franquismo, con un trabajo muy importante de propaganda franquista en París. Acabada la guerra, Estelrich no consiguió que el nuevo régimen reconociera su labor. Sin embargo, al principio de su mandato de agregado cultural de la embajada española en París, envió una memoria sobre las relaciones culturales hispano-francesas a sus superiores de Madrid, donde recordaba la posición de los intelectuales franceses, particularmente los hispanistas universitarios, durante la Guerra civil y hacía diversas sugerencias para que el régimen franquista se aprovechara de la nueva situación y favoreciera los lazos entre Francia y España.

**Palabras clave:** Estelrich, Joan, La Lliga, propaganda franquista, los hispanistas franceses y la Guerra civil.

# Introducción

El interés por Joan Estelrich, personaje fascinante del período de entreguerras, intelectual, activista, periodista, político, diplomático y humanista, no ha cesado de crecer desde finales del siglo xx. Antes de entrar en materia y hablar de la memoria que escribió para el Gobierno franquista<sup>1</sup>, me parece necesario presentar un esbozo biográfico del personaje hasta 1939.

## 1 - Primeros años

Joan Estelrich y Artigues, hijo de un guardia, civil, nació en Mallorca, en 1896. De 1907 a 1914 vivió en Menorca, en Mahón, donde cursó los estudios de bachillerato. Ya desde su juventud puso de manifiesto una gran inquietud intelectual y de 1911 a 1917, colaboró en unos veinte periódicos menorquines y mallorquines y a los diecisiete años, fundó *La Gaceta de Menorca*. De 1914 a 1917, residió en Palma de Mallorca donde siguió colaborando en la prensa balear y en diversas revistas catalanas. Fue en Mallorca donde empezó su iniciación al catalanismo que se plasmó en la creación del Centre Regionalista y del periódico *La Veu de Mallorca*, influidos por La Lliga. En octubre de 1917, Estelrich se fue a Barcelona para incorporarse a *La Veu* y a su primer trabajo editorial en la casa Gustau Gili. Conoció pronto a Cambó, a Eugeni d'Ors, etc.

## 2 - Primeras colaboraciones con Cambó, Expansió Catalana

En 1919, Estelrich empezó a colaborar en *La Publicidad* y creó una de sus obras más desconocidas y más ambiciosas, las oficinas de Expansió Catalana, que tenían como objetivo fundamental dar a conocer la cuestión catalana en el extranjero. Cambó eligió a Estelrich para centralizar la propaganda catalanista en el extranjero que empezó por París, plataforma ideal para la internacionalización del problema catalán. La amistad de Estelrich con Charles Maurras, estimulada por la vía del patriotismo felibre, facilitó su incorporación a uno de los diarios más influyentes de la inmediata posguerra, *L'Action Française*. En 1924 se acabó la actividad de la oficina de París ya que iba a empezar otra política catalana, la de la resistencia a la Dictadura de Primo de Rivera. Pero antes, es imprescindible hablar de la Fundació Bernat Metge y decir que Estelrich fue simultáneamente de 1919 a 1923, director literario de Editorial Catalana, otra de las empresas culturales de Francesc Cambó.

---

<sup>1</sup> ESTELRICH, Joan, *Notas sobre las relaciones culturales hispano-francesas*, 11-IV-1939, memoria mecanografiada con correcciones manuscritas, Fons Joan Estelrich de la Biblioteca de Catalunya, Barcelona.



### 3 - La Fundació Bernat Metge

En sus memorias, Cambó explica por qué creó la fundación para la que llamó a Estelrich. Traduzco<sup>2</sup>: “Desde el año 1921, cuando llegué a tener una fortuna independiente, tuve la idea de crear una cultura humanística en Cataluña. Las publicaciones de la sociedad Guillaume Budé me estimularon a hacer una cosa semejante en Cataluña. Buscando al hombre que pudiese emprender esta obra llamé a Joan Estelrich...”. Lo curioso del caso es que no se le conocía a Estelrich ninguna inclinación ni tampoco ninguna capacidad para leer, valorar y traducir a los autores clásicos. Lo que sí sabemos es que, unos años después, Estelrich se matriculó en las facultades de Derecho y Filosofía y Letras de la Universidad de Granada en 1928, que aprobó los exámenes de lengua latina, de lengua griega, de lengua árabe y lengua hebrea, entre 1928 y 1930, y que obtuvo el grado de licenciado el 2 de octubre de 1930. Estelrich, personalidad brillante, gran orador, con una gran energía y capacidad de trabajo, fue un gran director de la Fundació Bernat Metge. Allí realizó lo que pudiera muy bien calificarse como la obra más fecunda de su vida, orientando las tareas de escritores y eruditos en la difícil empresa de traducir al catalán las obras fundamentales de los clásicos griegos y latinos. De 1923 a 1936, salieron 82 volúmenes de la Fundación. A partir de 1924, las relaciones de Estelrich con París se intensifican cada vez más con la creación en 1924 por parte de La Lliga de La Société pour l’Encouragement de la Culture Catalane y la edición en París de su portavoz, *Le Courier Catalan*.

### 4 - La Société pour l’Encouragement de la Culture Catalane y *Le Courier Catalan*

La Société pour l’Encouragement de la Culture Catalane concentraba la actividad de los catalanistas de la Lliga y de Acció Catalana que hicieron frente común contra la Dictadura de Primo de Rivera, dando a conocer en Francia la represión de la Dictadura contra Cataluña, mostrando las señas de identidad catalana y buscando el apoyo de intelectuales, instituciones y hombres políticos franceses y de otros países. Cambó encargó a Estelrich el montaje y organización del proyecto y éste eligió al escritor Alfons Maseras, periodista de *La Veu de Catalunya*, como responsable de La Société y director de *Le Courier Catalan*. La revista denunció los casos más representativos de represión ideológica y política de la Dictadura. Otra gran iniciativa de Cambó, siempre con la voluntad de favorecer el estudio, la promoción y la divulgación de la cultura catalana en París, fue la Fundació Cambó en la Sorbona, creada en 1928, dedicada fundamentalmente al estudio del arte medieval catalán y a la creación de una biblioteca especializada. Quedó integrada dentro del Institut d’Art

---

<sup>2</sup> CAMBÓ, Francesc, *Memòries (1876-1936)*, Barcelona, 1981, p. 360.

et d'Archéologie de la Sorbona y hoy en día, la biblioteca de la Fundación Cambó ha integrado la biblioteca del Centre d'Études Catalanes de Sorbonne Université.

## 5 - Protagonista de la proyección internacional de la "cuestión catalana" y delegado de la Unión Interparlamentaria

Estelrich fue el principal activista de la política de internacionalización de la "cuestión catalana", sobre todo en los organismos relacionados con la Sociedad de Naciones de Ginebra. Estelrich y Maseras participaron en la creación de la Associació Catalana Pro-Societat de Nacions, que a mediados de 1925, dio su apoyo a los Congresos de Nacionalidades europeas, organismos impulsados por las minorías nacionales alemanas. Muy pronto, Estelrich se convirtió en el hombre clave de las relaciones entre la Asociación catalana y los congresos proyectados. Durante la Segunda República, Estelrich fue diputado a Cortes por Gerona y actuó de mediador entre los órganos directivos de la Unión Interparlamentaria y los diversos gobiernos españoles. Conjuntamente con los embajadores oficiales Pablo de Azcárate y Salvador de Madariaga, Estelrich fue el representante español que más protagonismo tuvo en los organismos internacionales durante la Segunda República.

## 6 - La oficina de propaganda y prensa de París

A Estelrich le sorprende en Italia la noticia del sublevamiento militar del 18 de julio de 1936. Después de un viaje por América del Sur motivado por un Congreso del Pen Club en Buenos Aires en septiembre y la representación de la Unión Interparlamentaria, regresó a Europa y en noviembre de 1936, ya estaba en París donde se incorporó a la Oficina de propaganda y prensa nacionalista que había montado Cambó.

Las principales actividades organizadas por Francesc Cambó y la gente de la Lliga catalana, como soporte al bando franquista durante la guerra, se hicieron sobre todo en Francia y en Italia. En el otoño de 1936, la propaganda se volvió una necesidad ineludible para la causa de los militares sublevados, ya que los ambientes católicos europeos, y particularmente los franceses, estaban divididos. Lógicamente, a Cambó y a la gente de la Lliga, como católicos, les preocupaba la actitud de los intelectuales católicos franceses entre quienes parecían predominar los que estaban en contra de Franco, como Emmanuel Mounier, Jacques Maritain, François Mauriac, Georges Bernanos, etc. Fue por esto por lo que la gente de la Lliga consideró que sería importante emprender una acción de contrapropaganda en los medios conservadores y católicos, atacando el pacifismo de los católicos liberales. Se tenía que presentar el conflicto hispánico como el enfrentamiento entre

el orden social y la revolución bolchevique, entre unos militares nacionalistas y no fascistas y la anarquía anticristiana.

Joan Estelrich fue el personaje central de esta propaganda. Se puso al frente del servicio de propaganda, donde se redactaban informes sobre hechos, personas y circunstancias relacionados con la Guerra civil española, que eran enviados a Cambó y al representante oficioso de la Junta militar, José Quiñones de León, quien era el hombre clave de los nacionales en Francia, gracias a las numerosas relaciones sociales, políticas y económicas que tenía en un país donde había sido embajador desde 1916 hasta 1931, y que actuaba desde el Hotel Meurice. Estelrich fue nombrado director de publicaciones. Las actividades más destacadas de la Oficina fueron la publicación del *Boletín* informativo diario, de la revista bimensual *Occident*, que fue la revista profranquista más importante de Europa, y la edición de libros y folletos que comentaban y explicaban a la opinión pública la seudorealidad de los acontecimientos de España, contrarrestando, en lo posible, la propaganda y las publicaciones de los republicanos. Los libros más importantes que surgieron de la Oficina fueron *La persécution religieuse en Espagne* (Librairie Plon, 1937), anónimo pero escrito por Estelrich y traducido por el novelista Francis de Miomandre con el célebre poema-prefacio de Paul Claudel “*Aux martyrs espagnols*”, los opúsculos *La cuestión vasca y la guerra de España* (1937), con una edición francesa *Le Drame du Pays basque* y *La justice du “Frente popular”*.

La obra de propaganda de cara al extranjero realizada por la Oficina de París, bajo la dirección de Estelrich y el patrocinio de Cambó fue mucho más importante que la obra realizada por la gente de la Delegación de Prensa y Propaganda de Salamanca, por el mismo Gobierno de Burgos, y sin comparación alguna con la que realizó Falange exterior. Sin embargo, la Junta militar de Burgos siempre tuvo reticencias respecto a todo lo que hicieron los catalanistas en París. La trayectoria catalanista de Estelrich y el hecho de que se le considerase como “el hombre de Cambó”, hizo que algunos falangistas no creyeran en su sinceridad a la hora de apoyar a los militares sublevados.

Acabada la Guerra civil, Estelrich no consiguió que el nuevo régimen reconociera su labor. Si, en principio, en marzo de 1939, fue nombrado agregado cultural del primer embajador franquista en Francia, José Félix de Lequerica, esto sólo duró un año, hasta el derrumbamiento militar de Francia. Por presiones del omnipotente Ramón Serrano Suñer, Estelrich perdió su cargo de agregado cultural, sin embargo, al principio de su mandato, envió una memoria sobre las relaciones culturales hispano-francesas a sus superiores de Madrid, donde recordaba la posición de los intelectuales franceses durante la Guerra civil y hacía diversas sugerencias para que el régimen franquista se aprovechara de la nueva situación y favoreciera los lazos entre Francia y España.

## 7 - La memoria de Estelrich

Redactada en abril 1939, fue corregida y enviada por Estelrich en noviembre 1939. Empezaba hablando de l'Institut d'Études Hispaniques, después se ocupaba del Colegio de España de la Ciudad Universitaria de París, del Institut International de Coopération Intellectuelle, de las bibliotecas populares españolas en Francia y finalmente de un tema que le interesaba mucho a su autor, el de la figura del Agregado cultural de la Embajada de España, cargo que ocupaba, y de lo que debiera ser su misión. Como hemos podido comprobar esbozando su biografía, Estelrich conocía de cerca el sistema universitario francés y podía valorar con conocimiento de causa a los universitarios hispanistas franceses, pero nos damos cuenta enseguida, al leer la memoria, de que valora a los hispanistas únicamente en función de su postura respecto al *Movimiento nacional*. Vamos a centrarnos en el Institut d'Études Hispaniques y los hispanistas. Estelrich recuerda que el Institut tendría que ser, por su objeto, el centro de la colaboración entre Francia y el Estado español. Pero, según él, diversas circunstancias se han opuesto a que se realice tal fin, particularmente el hecho de que en los dos años y medio de guerra, se ha puesto de manifiesto la hostilidad contra la España tradicional de todos, o casi todos los universitarios franceses que estaban en contacto de colaboración y amistad con los directores del Instituto, particularmente con Marcel Bataillon, el director efectivo del Instituto, que había sido un decidido partidario de los rojos. Estelrich anotaba que el subdirector del Instituto, Aurelio Viñas, no había “sentido ninguna simpatía por los rojos”, pero no ocultaba que se “había esfumado durante este período, sosteniendo la teoría, contraria al espíritu de la fundación del Instituto, de que este organismo depende exclusivamente de Francia y no puede ser influenciado por España, debiendo, por tanto, renunciarse a toda intervención en él.” Estelrich recordaba que el director teórico del Institut, el profesor Martinenche, por incapacidad física no intervenía prácticamente en la vida del Instituto, y que el director real era Bataillon. Según Estelrich, éste era la personalidad más destacada de los hispanistas franceses. Escribía: “Nadie le niega su capacidad y su preparación científica y no habrá más remedio que entenderse con él en las futuras relaciones culturales hispano-francesas, sobre todo en las que tengan una relación directa con la Universidad de París”. En todo caso Estelrich advertía que, según él, el Estado español no debía contribuir con ayudas económicas a los gastos del Instituto más que en el caso de que pudiese asegurarse la influencia efectiva en dicho organismo y el control por lo menos de las conferencias que en él dieran intelectuales españoles a fin de impedir que la Universidad de París compusiera sus programas con personalidades marcadamente opuestas al Nuevo Estado Español. Al hablar de la misión del Agregado Cultural de la Embajada de España, Estelrich se aprovechaba de ello para criticar al que había ocupado el cargo hasta la Guerra civil, Aurelio Viñas, también subdirector del Institut d'Études hispaniques, que había mantenido una actitud neutral durante la guerra. Estelrich explica que, antes de 1936, el Instituto recibía una consignación importante de la Junta de relaciones culturales. Una parte de dicha consignación estaba destinada a complementar el sueldo del Sr. Viñas, y el resto estaba destinado al pago de los conferenciantes. Volviendo a la figura del agregado cultural, Estelrich escribía que no podía ser nunca un funcionario de la Universidad francesa, sino una persona independiente de ella, como lo era él mismo y así defendía su nombramiento. Para justificar su opinión negativa sobre los medios universitarios franceses durante la Guerra civil, que habían

callado o habían estado ostensiblemente al lado de los rojos, combatiendo contra la España nacional, Estelrich repasaba a continuación, persona por persona, la actitud del hispanismo universitario oficial. Primero constataba que dos de los principales hispanistas universitarios se encontraban al final de su carrera académica, Ernest Martinenche y Georges Cirot. El primero era profesor de la Sorbona, el segundo en la Universidad de Burdeos. Según Estelrich, con el pretexto de rejuvenecer los cuadros universitarios, el Frente Popular francés los había jubilado anticipadamente, a fin de reemplazar a maestros independientes o sospechosos de reaccionarismo por profesores adscritos a su clientela política o incapaces de oponerse a las tendencias izquierdistas. Martinenche era todavía nominalmente director del Institut d'Études Hispaniques e Inspector general de la Enseñanza del Español. Como hemos visto, en la primera función lo reemplazaba burocráticamente Aurelio Viñas y académicamente Marcel Bataillon. En la segunda función, lo asesoraba Gaspard Delpy, sucesor por otra parte de Cirot en Burdeos. Era evidente, para Estelrich, que pronto las cosas cambiarían y que Delpy sucedería a Martinenche como Inspector general, lo que era positivo para Estelrich, ya que era una persona de confianza, es decir que no se le podía imputar tendencias contra la España nacional. Además había obtenido la cátedra de Cirot de Burdeos por la gran superioridad de sus méritos sobre los demás candidatos, entre los cuales figuraba Paul Mérimée, hijo de Henri, nieto de Ernest, “firme mantenedor del renombre de la familia en mediocridad intelectual”, escribe con mordacidad Estelrich. Si para éste, Delpy sucedería a Martinenche como Inspector general, también estaba seguro de que Bataillon seguiría en su cargo de director efectivo del Institut. Estelrich añadía más datos negativos sobre Bataillon. Después de haber escrito antes en la memoria que el caso de Bataillon era penoso, ya que éste no había ocultado durante la Guerra civil sus simpatías por los rojos y había sido uno de los promotores del Ateneo Cervantes que se proponía reunir a los intelectuales españoles rojos emigrados, y que políticamente Bataillon había sido presentado como candidato socialista para diputado por Argel, ahora escribía que era anticatólico, con algo de ascendencia judía, y que se había emparentado (gracias a Mérimée), con una de las grandes familias masónicas de Francia, la de M. Hovelaque. Sostiene la teoría de las dos Españas, en la que la que ha triunfado resultaría ser la mala. Su sectarismo se filtra en su erudición. Por otra parte, a partir de la dirección de Martinenche, ponía de relieve que el Institut se había interesado especialmente por los países hispanoamericanos, y esto tenía el inconveniente y la peligrosidad de que, en lugar de reconocer a España su papel tradicional, civilizador del Nuevo Mundo y fuente original de la mejor tradición americana, las relaciones intelectuales de Francia con las repúblicas latinoamericanas fuesen comprendidas en el sentido de las pretendidas “idées françaises” del siglo de las Luces, como fuente de progreso y de civilización. Estelrich concluía este apartado con estas palabras: “No hay que decir cuán conveniente es restaurar o reforzar el primer concepto y combatir el segundo, tanto en la misma Francia como en América”.

Estelrich continúa el repaso implacablemente crítico de los hispanistas, valorados únicamente a partir de su actitud frente al *Movimiento nacional*. Escribe por ejemplo: “No es posible tener confianza en Georges Gaillard, que por largo tiempo profesó en el Instituto francés de Barcelona, que sostenía sobre España las tesis de los separatistas vascos y catalanes. Sólo excluía de la quema general a dos eminentes hispanistas, que, ante el conflicto, habían sido prudentemente mudos: Boussagol, rector de la Universidad de Burdeos y Sarrailh, rector de la de Grenoble. Otro buen hispanista sobre el cual, por desgracia, había que llamar la atención era Jean Camp, autor

de una tesis sobre Pereda y traductor de Quevedo, Lope de Vega y otros clásicos. Al principio de la Guerra civil escribió contra las atrocidades de los rojos, estuvo en contacto con intelectuales nacionales refugiados en París y les hizo dar conferencias en la Escuela de Altos Estudios Políticos en donde era profesor de español. Sin embargo, en los dos últimos años, Estelrich escribe que se le había visto evolucionar a favor de los rojos, con vistas a los intereses de su carrera académica y en provecho de sus colaboraciones literarias. Había traducido y publicado recientemente un libro de Azaña. De acuerdo con Jean Cassou, uno de los jefes intelectuales de la propaganda roja, adaptó *Fuenteovejuna* al francés, convirtiendo la obra de Lope en instrumento de propaganda. Y, como lamenta Estelrich, sigue en el campo adverso. Se interesa después por Mathilde Pomés, profesora de español en un Lycée de París y traductora de nuestros mejores poetas y prosistas contemporáneos. Según Estelrich, quien la conoció personalmente, no ha recatado, en la esfera privada, sus sentimientos favorables a la España nacional. Sin embargo, no se ha atrevido a ningún acto de adhesión pública por temor a las represalias del Ministerio. Tanto ella como Jean Camp se negaron a firmar el manifiesto de adhesión a la España nacional publicado a finales de 1937, del cual Estelrich fue el principal instigador y el probable redactor y que fue firmado por más de 400 personas, entre ellas Paul Claudel, Charles Maurras, Francis Jammes, el general Weygand, Abel Hermant, Philippe Henriot, Pierre Taittinger, Drieu la Rochelle, Igor Stravinsky, etc. Finalmente Estelrich aludía a un joven universitario que era el mejor, el más elegante y fiel traductor del castellano al francés, Marcel Carayon. Por no haber militado en ningún campo político, no se había significado con motivo de la Guerra civil, pero según Estelrich poseía una cordial y generosa comprensión de la España de siempre, amén de un saber hondo y positivo, lo que le movía a confiar en él sin reserva.

Al final de estas consideraciones, Estelrich llegaba a la conclusión de que, estando en el ocaso de su vida los Martinenche y Cirot, reservados los Sarrailh y Boussagol, adverso Marcel Bataillon, la suerte del hispanismo universitario oficial en Francia debía confiarse a hombres como Maurice Legendre, Paul Guinard, ambos entonces en Madrid, Marcel Carayon y Gaspard Delpy. La memoria no ocultaba que el cuadro de las disponibilidades del régimen franquista en el círculo del hispanismo universitario oficial era pobre, por no decir mísero. Sin embargo, fuera del círculo estrecho de los hispanistas profesionales, Estelrich contaba con toda una serie de personas y grupos de la derecha o de la extrema derecha, con quienes había colaborado durante los años de la guerra, dispuestos a estudiar, valorar y exaltar la España nacional, católica y tradicional. Citaba a los núcleos intelectuales en torno a Maurras, Massis y su *Revue universelle*, Gaxotte y su grupo "Je suis partout", Bernard Fay, el círculo Fustel de Coulanges y las Conférences de la Cité del Cercle Jacques Bainville, a los católicos formados bajo la dirección de Mgr. Baudrillart y Claudel.

No hay que olvidar que esta memoria fue redactada en 1939, antes de la Segunda Guerra mundial y que muchos de las personas y grupos con los que contaba Estelrich para mejorar las relaciones culturales hispano-francesas acabaron colaborando con el régimen nazi durante la ocupación de Francia y desaparecieron del mapa político francés cuando la Liberación. Sin embargo, en los años 1950, 1960, como he podido comprobarlo estudiando la revista *Amitié franco-espagnole*, fue mediante los grupos católicos tradicionales franceses como se reanudó en gran parte el diálogo entre Francia y España, y en ese diálogo, Joan Estelrich, entonces delegado de España en la UNESCO hasta su muerte en 1958, jugó un papel importante, pero esto es otra historia.

## **2. Quelques figures de l'hispanisme parisien**





# Les débuts de l’hispanisme en France d’après une correspondance inédite<sup>1</sup>

**Jean-Marie Bêlorgey**

*Université de Cergy-Pontoise*

**Résumé :** À partir de l’examen de la correspondance échangée entre deux pionniers de l’hispanisme, Gaston Rimey, disciple de Ernest Mérimée, et Peseux-Richard, disciple de Foulché Delbosc, entre les années 1910-1914, l’article évoque les débuts de l’hispanisme français sous différents aspects : les rivalités internes (notamment entre Paris et Toulouse), la lutte pour la défense de l’enseignement de l’espagnol contre la suprématie des langues « septentrionales » (anglais et allemand), ainsi que la pédagogie novatrice fondée sur une approche expérimentale de la langue.

**Mots-clés :** Gaston Rimey, Henri Peseux-Richard, Hispanisme, *Revue hispanique*, *Bulletin hispanique*, Pédagogie.

**Resumen:** Partiendo del análisis de la correspondencia mantenida entre dos pioneros del hispanismo, Gaston Rimey, discípulo de Ernest Mérimée, y Peseux-Richard, discípulo de Foulché Delbosc, en los años 1910-1914, el artículo evoca los primeros tiempos del hispanismo francés bajo diferentes aspectos: las rivalidades internas (principalmente entre París y Toulouse), la lucha por la defensa de la enseñanza del español contra la supremacía de las lenguas “septentrionales” (el inglés y el alemán), así como la pedagogía novadora basada en un acercamiento experimental a la lengua.

**Palabras clave:** Gaston Rimey, Henri Peseux-Richard, Hispanismo, *Revue hispanique*, *Bulletin hispanique*, Pedagogía.

<sup>1</sup> Cette étude est rattachée à l’ouvrage *Les débuts de l’hispanisme en France d’après une correspondance inédite*, que l’auteur a publié en octobre 2017 en version numérique et imprimée (Publishroom).

Ce projet de publication n'est pas né spontanément mais il est le résultat d'une série d'opportunités qui se sont offertes et m'ont conduit à le réaliser.

Je voudrais, en premier lieu, rendre hommage à mon maître Gaston Rimey qui, dans les années 60, et alors que j'étais Maître de Conférences à l'Université de Paris-X Nanterre, m'a fait don d'une somme de documents qu'il avait précieusement conservés, sous forme d'archives, retraçant une partie de son parcours en lien avec les Maîtres de l'époque, Raymond Foulché Delbosc, Ernest Mérimée, Camille Pitollet ainsi que son ami et compatriote, moins connu certes mais toujours infatigable s'agissant de défendre les intérêts de l'hispanisme, Henri Peseux-Richard.

C'est avec beaucoup de surprise et d'émotion qu'il me fut alors donné de découvrir, parmi ces documents, des lettres autographes, fort intéressantes, de grands auteurs espagnols, tels que Benito Pérez Galdós, Felipe Trigo, les frères Quintero, Américo Castro, adressées, en grande partie, à Gaston Rimey, en remerciement de l'envoi par celui-ci de son ouvrage, destiné à l'enseignement de l'espagnol, intitulé *La Patria Española*.

Ce sont donc des signatures célèbres qui attiraient aussitôt mon attention et suscitaient mon intérêt. Cela me rappelait des conversations et des têtes à têtes avec Gaston Rimey, alors qu'il me faisait part de ses souvenirs madrilènes à la « Cacharrería » de l'Ateneo de Madrid et de ses rencontres avec Menéndez Pidal, les frères Quintero et bien d'autres représentants de l'élite intellectuelle espagnole. Destiné à enseigner l'histoire, c'est à l'occasion d'un séjour à Burgos, en tant que boursier d'Agrégation, qu'il changea d'orientation et s'engagea dans l'étude de la langue de Cervantès pour en faire sa profession, commencer une carrière dans le sud de la France, à Foix, et faire partie de l'équipe d'Ernest Mérimée, qui l'appelait familièrement « su diminutivo ».

Pour des raisons liées à ses origines franc-comtoises, il fit alors amitié avec un compatriote qui allait chercher à l'attirer dans l'équipe, rivale de celle de Toulouse, dirigée par Raymond Foulché Delbosc, créateur de *La Revue hispanique*.

Allait s'ensuivre une collaboration étroite entre Peseux-Richard et Gaston Rimey, amitié qui se traduisit par une correspondance assidue entre les deux hommes, sous la forme d'un ensemble de 41 lettres, écrites entre le 5 octobre 1911 et le 25 janvier 1914. L'une de ces lettres, datée du 7 octobre 1911, a pour destinataire Melle Victoria Parayre, elle aussi professeure agrégée d'espagnol à Sète et coauteure avec Gaston Rimey de la *Patria española*.

Confronté à cette série de documents inédits, j'en reconnus aussitôt l'intérêt et l'idée s'imposa à moi d'en faire une étude approfondie et d'en éclairer tous les aspects. La tâche, inutile de le préciser, fut semée d'embûches car il fallait identifier, décrypter, expliciter toutes les allusions aux problèmes posés.

Il nous a fallu tout d'abord dater de nombreuses lettres qui ne comportaient que l'indication du jour et du mois, sans autre précision. A deux ou trois exceptions près, il nous a été possible de pallier l'absence d'indication, ce qui nous a permis de réunir un corpus cohérent où apparaissent les préoccupations, pour ne pas dire les marottes, de Peseux-Richard concernant les problèmes qui agitent le milieu hispanique dans l'immédiat avant-guerre.

Notre recherche s'est largement inspirée de la *Revue des langues modernes*, de la *Revue pédagogique* et, surtout, du *Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, lesquels nous ont permis de faire l'historique du milieu hispanique de l'époque.

Débordant de toutes sortes de considérations, Peseux-Richard exprime aussi son point de vue sur certains « faits de société » et sur : « sa philosophie de l'existence ». Dans une lettre datée du 5 octobre 1911, il stigmatise « l'esprit de complaisance et de déliquescence » dont meurt notre pays, et, un peu plus tard, le 12 juillet 1912, il s'en prend aux principaux acteurs du monde politique et applaudit à la Loi de Séparation des Églises et de l'État, tout en considérant qu'il s'agit là d'une : « opération louche et tortueuse menée et appuyée par des gens dont l'arrière-pensée est de substituer une foi à une autre ».

Si notre recherche a permis d'aboutir aux résultats escomptés, nous n'avons, en revanche, pas réussi à démêler le vrai du faux concernant l'attribution de l'agrégation à Gaston Rimey. Arrivé second au concours en 1911, il semble que son succès ait été contesté, si l'on en croit l'affirmation selon laquelle Peseux-Richard confie qu'Henri Collet, dont nous reparlerons plus tard, lui a raconté que Rimey n'avait remporté l'agrégation que : « grâce à des intrigues et à des manœuvres inavouables ». Ceci nous est confirmé par ces quelques lignes d'une lettre d'Américo Castro à Gaston Rimey où il fait part à son égard de sa sympathie :

Lamento mucho tu percance con el Prior; es una mala cosa pues eso te va a quitar de ser agreg. Es un mareo que en último término las cosas queden al albedrío de una sola persona. Desde luego en Foix no necesitas nada pues estás como un agreg... Con todo eso, te deseo un buen éxito en las oposiciones próximas.

Cette réticence vis-à-vis de l'Agrégation est, d'ailleurs, partagée par Foulché Delbosc lui-même qui, dans une missive adressée de Madrid le 16 septembre à Gaston Rimey, affirme que : « L'Agrégation n'a que des rapports incertains avec les études hispaniques et je ne m'inquiète guère de diplômes que possèdent ou ne possèdent pas les érudits, critiques ou chercheurs qui veulent bien réserver à la *Revue hispanique* le résultat de leurs travaux ! »

Tous ces témoignages nous permettent de comprendre le mépris condescendant vis-à-vis de l'Agrégation d'un Peseux-Richard qui souffre, malgré tout, de n'être que professeur de collège et de ne pas appartenir au club des agrégés qui voit sans cesse grossir ses rangs. Il faut dire qu'il partage là l'opinion de son vénéré maître Foulché Delbosc et qu'il a collaboré très étroitement à cette *Revue hispanique*, qui lui tient à cœur, par des articles, fort documentés, sur Felipe Trigo et Pío Baroja.

Créée en 1894, la *Revue* regroupe, autour de Foulché Delbosc, le clan des « nordistes », opposé à celui des « sudistes », qui se réclame de Mérimée et de Cirot, lequel forme ce que Peseux-Richard appelle avec mépris la « Pandilla » !

Cette lutte d'influence, ce clivage au sein de la profession, sont nuisibles à son action et, lors de l'Assemblée générale de l'Association des professeurs de langues vivantes du 27 mai 1912, Koessler, qui en est le Secrétaire général, exprime le vœu que soit renversée la barrière qui se dresse entre eux.

Hélas Peseux-Richard ne l'entend pas de cette oreille et il va s'ensuivre un véritable schisme hispano-hispanique dont le point d'orgue sera le véritable coup d'éclat, intelligemment monté pour jeter le discrédit sur le *Bulletin hispanique*. Il s'agit d'un canular imaginé en 1900 et qui continue à défrayer la chronique 11 ans après, au point que Peseux-Richard s'empresse de le rappeler en parlant du *Fuero de Piedrafitá*. Qu'en est-il vraiment ?

Les faits se déroulent en plusieurs épisodes et ils remontent à 1900, date à laquelle un certain Albert Dastugue, belge d'origine, adresse un document, trouvé à Anvers en 1898, au *Bulletin hispanique*, pour qu'il y soit publié. Il s'agit d'un Fuero, concédé à la Villa de Piedrafita, par Alphonse 1<sup>er</sup> d'Aragon, en date du 20 septembre 1132, et la Rédaction du *Bulletin*, très sensible au caractère inédit de cette charte, décide de la publier. Le pot aux roses est découvert lorsqu'on s'aperçoit que le rapprochement des lettres finales de chaque phrase du Fuero laisse apparaître le superlatif ultra louangeur « eminentissimus » (et non « illustrissimus » comme le suggère Peseux-Richard), accolé au nom de Cirot, l'un des fondateurs du *Bulletin* ! De là à supposer que la supercherie est l'œuvre de Foulcher Delbosc, il n'y a qu'un pas, mais il n'y a aucune preuve en dehors du fait que c'est lui qui l'a découverte ; aussi les rédacteurs du *Bulletin* se contentent-ils de le suggérer dans un article paru en 1901 dans le *Bulletin* et intitulé « Quelques mots à la *Revue hispanique* » où nous lisons :

Cette clef, Mr Foulché Delbosc qui, bien entendu, ne connaît pas Mr Dastugue et n'est pas curieux de le connaître, la trouva sur le champ et il n'eut rien de plus pressé que de frustrer ledit Dastugue, qui depuis n'a soufflé mot et s'est évanoui dans la nature, du plaisir exquis de révéler la bonne farce dont il est l'auteur putatif. Sans avoir les mêmes motifs de partager la gaieté de Mr Foulché Delbosc, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître avec lui que le tour est des plus amusants !

Cette guerre fratricide va connaître encore de nombreux rebondissements et c'est le malheureux Henri Collet qui va en faire les frais. Ce dernier est un transfuge de Bordeaux et Peseux souhaite vivement qu'il : « regagne les bords de la Gironde qu'il n'aurait jamais dû abandonner ». Or, Henri Collet n'est pas n'importe qui. C'est un éminent spécialiste de musique espagnole, agrégé de surcroît en 1913, et auteur d'une Thèse sur le *Mysticisme musical espagnol au XVII<sup>e</sup> siècle*, titres qui ne peuvent que susciter la méchanceté de Peseux lorsqu'il dit à propos de sa soutenance : « De ma vie je n'ai vu un candidat aussi malmené par un jury. On lui a lavé la tête comme à un moutard, il est vrai qu'il y avait de quoi. Quand je pense que des amateurs comme lui sont agrégés ! Bref, il a failli échouer au port. »

Le véritable piège dans lequel va tomber Henri Collet est lié à la désignation de l'auteur de *L'espagnol au Brevet Supérieur*, destiné à la préparation de cet examen. Les prétendants à cette publication sont nombreux et c'est curieusement Collet qui l'emporte. Or, le responsable de ce choix n'est autre que celui qui va s'employer le mieux à le faire chuter, Peseux-Richard en personne, qui n'aura de cesse de le démolir et de se répandre en critiques malveillantes et mordantes dès la parution de son édition de *L'espagnol au Brevet Supérieur*. « Nos craintes, dit-il, se sont réalisées au-delà. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi insignifiant, d'aussi maladroit et d'aussi prétentieux ».

Le compte de Collet étant ainsi réglé, Peseux-Richard va apparaître comme le paladin de la défense de l'espagnol, vis-à-vis de ce qu'il appelle : « les langues septentrionales », c'est-à-dire l'anglais et l'allemand, qui pèsent d'un poids très lourd dans l'enseignement de l'époque.

Dans une série d'articles échangés avec un certain Saillens, professeur d'anglais à Toulouse, parus tout au long de 1912 dans la *Revue des langues modernes*, il déplore d'une façon « paranoïaque et obsessionnelle » les méfaits des anglo-saxons et des « langues septentrionales ».

Le chapitre qui y est consacré mérite qu'on s'y attarde tant les arguments échangés et les traits décochés par les deux « champions » sont percutants et hauts en couleur. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple : traités de « Barbares tudesques et hyperboréens » les anglo-saxons sont cloués au pilori et nous sommes colonisés par l'Angleterre et l'Amérique qui nous imposent leurs modes, leurs boissons, leurs jeux, leurs spectacles, au point d'étouffer toute initiative et toute créativité locale. Ce n'est pas sans sourire que nous lisons les lignes suivantes, sous la plume de Peseux-Richard, lignes qui n'ont rien perdu de leur actualité : « Les termes anglais, dit-il, envahissent notre vocabulaire, notre syntaxe même est menacée. L'humour anglais détrône de plus en plus l'esprit français, la correction britannique a tué la politesse de nos pièces, le “ flirt ” règne en souverain dans le pays de Marivaux ».

Cette polémique va trouver sa conclusion, dans un souci d'apaisement, par la Rédaction du *Bulletin des langues méridionales*, qui clôt le différend par ces mots :

Bornons-nous à déplorer, pour l'instant, qu'à une heure où notre ciel à tous se couvre de nuages et où nos deux sociétés cherchent, avec un zèle identique et une égale bonne volonté, un terrain d'union, une pareille note discordante vienne brusquement troubler un accord presque parfait, mais, de cela, ni la Société des professeurs de langues vivantes ni la nôtre ne sont responsables.

La modération de cette position et le silence observé par les éminents représentants du monde universitaire laissent un goût amer à Peseux qui constate son isolement et l'indifférence manifestée pour sa « croisade » par ses collègues.

Il est enfin une part importante de la correspondance qui est consacrée à la pédagogie, aux examens et au recrutement des enseignants. Peseux-Richard est en fin de carrière et il jette un regard désabusé sur le sort réservé à l'espagnol, qu'il voudrait voir reconnaître comme première langue dès la sixième, car, dit-il, « lui dénier cette qualité revient à la condamner purement et simplement à mort ».

Enseignant à Colbert et à Fontenay, Peseux-Richard est, avant tout, un pédagogue dont la méthode est fondée sur l'empirisme. Il regrette de n'être pas professeur à Turgot ou à Jean-Baptiste Say où il y a, dit-il, « bon an mal an, 18 à 20 candidats au Bac. À Colbert c'est tout le bout du monde s'il y en a 4 à 5, et tous en deuxième langue ». Le seul principe qui le guide est de : « plier son enseignement à ses élèves et non pas l'inverse » et c'est la raison pour laquelle il n'a pas cru bon de condenser des règles dans un volume. Sa méthode empirique, comme nous l'avons dit, doit être inductive, c'est-à-dire partir de la pratique et de l'exemple concret pour s'élever jusqu'à la règle abstraite. C'est la fameuse méthode directe qui sera « réinventée » 50 ans plus tard. Pour ce faire, il a enseigné « ophtalmiquement », comme il le dit lui-même et a fait représenter des pièces en espagnol à ses élèves. A ce propos, il affectionne les pièces du « género chico », où il trouve une transcription fidèle de la langue parlée, de même que les « coplas » et les « chistes », destinés à apprendre en divertissant. Il demande à Rimey de lui indiquer des titres d'œuvres brèves et recherche surtout des « morceaux finis », que ce soit, dit-il, « un sonnet, un conte de deux pages ou un roman de quatre cents ». Il regrette de ne rien posséder de court sur Galdós, qu'il admire beaucoup, et sur Pereda, concluant par ces mots : « Quoi qu'il en soit, ces deux grands écrivains n'ont pas prévu qu'un jour, un “ franchute ” négligeable mais scrupuleux, aurait besoin d'un petit conte ou d'une courte nouvelle portant leur signature ».

Peseux-Richard est avant-gardiste et soucieux d'efficacité quand il affirme encore : « Nous introduisons dans l'instruction un élément qui doit distraire et délasser. Notre enseignement n'a rien de solennel, de dogmatique, de rechigné. Instruire en amusant est un précepte plein de sagesse, maintes fois proclamé mais rarement suivi ».

Ce type d'enseignement, fondé sur une approche expérimentale de la langue, explique en grande partie les réticences de Peseux vis-à-vis des manuels, qui ne présentent que des morceaux choisis, fragmentant ainsi l'attention et l'intérêt. Auteur lui-même d'un ouvrage intitulé *Histoires sans paroles*, dont il déplore la mévente et l'insuccès, il va encourager, tout en le mettant en garde, Gaston Rimey, lorsqu'en collaboration avec Victoria Parayre, professeur à Sète, il va décider de publier un ouvrage destiné à l'enseignement de l'espagnol intitulé *La Patria española*.

La parution de cet ouvrage est en effet saluée par un compte-rendu très élogieux de Boussagol dans le *Bulletin*, lequel s'en félicite en ces termes : « L'enseignement de l'espagnol " está de enhorabuena " et le voici, en trois mois, doté de trois nouveaux instruments de travail excellents ».

Il faut dire que cet enseignement connaît une période particulièrement faste puisqu'apparaissent presque simultanément le livre de Rimey et Parayre, *Primeros pinitos* en 1911 de Dibie et Fouret, suivi de *Andando*, des mêmes auteurs et enfin *España y españoles pintados por sí mismos* d'Edouard Barry.

Peseux-Richard suit de très près le projet de son ami Rimey et il lui livre même quelques « ocurrencias » dans une lettre datée du 18 novembre 1911. Plus que d'« ocurrencias » il s'agit d'un véritable plan intéressant la composition même de l'ouvrage et son contenu. Il ne déplairait pas en effet à Peseux d'être l'inspirateur de Rimey et de lui voler son produit, transformant de ce fait l'auteur en simple exécutant. Cette volonté « d'ingérence » suscite-t-elle quelque réaction de Rimey ? Toujours est-il que Peseux se défend, dans une lettre du 15 janvier 1912, d'avoir voulu influencer son ami, se limitant à lui faire, dit-il : « les amicales observations que le désir sincère de sa réussite lui dictera ». A propos des autorisations de publications que Rimey a demandées aux auteurs pour ses morceaux choisis, Peseux s'élève contre une pratique qu'il n'a pas observée lui-même lorsqu'il a fait paraître, 20 ans auparavant, un recueil anonyme de textes intitulé *Las tierras españolas modernas*, et il s'en prend à ceux qui ont inauguré cette détestable habitude.

Il est d'usage de faire précéder la méthode d'une Préface ou d'un Avertissement, dans lesquels les auteurs exposent leurs principes pédagogiques et leurs objectifs. C'est ainsi que, dans *Andando*, Dibie et Fouret consacrent 6 longues pages à leur programme et la lecture de ce document permet ainsi de mieux comprendre la part réservée à la révision, aux leçons, aux *Misceláneas* et à l'*Apéndice*. Des notes en bas de page rappellent les instructions ministérielles concernant l'enseignement des langues et les conseils dispensés par les autorités en la matière. Pour ne pas déroger à cette règle, Rimey demande donc à Peseux-Richard de lui écrire une Préface. Après s'être un peu fait tirer l'oreille et avoir exprimé les difficultés inhérentes à ce type d'exercice, Peseux-Richard finit par envoyer ladite Préface, laquelle va lui être refusée par Armand Colin, qui veut qu'il supprime certains passages. Il est vraisemblable de penser que la Préface en question a dû servir d'exutoire à Peseux-Richard, trop heureux de profiter de l'occasion pour enfourcher son cheval de bataille et défendre, comme il le dit lui-même : « quelques idées qui nous sont chères et d'attaquer quelques préjugés qui nous sont odieux ». L'exigence imposée par l'Editeur fait se rebiffer Peseux qui propose que sa Préface soit finalement remplacée par un *Avertissement* où Melle Parayre pourra dire

beaucoup mieux qu'il n'aurait su le faire lui-même ce que Colin avait voulu qu'on dise. Ce contre-temps de dernière heure entraîne donc la suppression pure et simple de toute préface et de tout avertissement.

Dès la réception de l'ouvrage, Peseux-Richard répond en termes assez secs que « sa première impression est excellente et qu'il espère que la seconde sera meilleure encore ». Ce n'est que le 14 novembre 1912, c'est-à-dire presque un mois après, qu'il parle d'un « bouquin parfait...pour les Espagnols » et redoute l'accueil qui peut lui être fait dans la profession, semblable à celui qui lui a été réservé pour ses *Histoires sans paroles*.

Rimey a sans doute été quelque peu échaudé par cette appréciation qui dissimule mal les restrictions et les réserves, aussi Peseux-Richard cherche-t-il à se rattraper dans une lettre du 16 décembre 1912 en disant qu'à ses yeux c'est : « l'ouvrage le plus consciencieux et le plus espagnol qui ait été jusqu'ici composé " ad usum scholasticum " ». Quoi qu'il en soit *La Patria española* figure en bonne place parmi les ouvrages destinés à l'apprentissage de l'espagnol et l'on peut affirmer qu'il appartient à notre patrimoine commun. Sans obtenir le succès de *Andando*, il sera néanmoins tiré à 11 700 exemplaires et connaîtra 5 rééditions successives, la dernière d'entre elles datant de 1929. Il y aurait encore beaucoup à dire concernant les concours de recrutement, les examens et les diplômes, mais il est temps de conclure.

Cette enquête « à chaud » d'un grand intérêt, nous semble-t-il, nous a permis de revivre les réalités de cette période d'avant-guerre 14-18 dans le milieu universitaire. Nous sommes surpris cependant de constater à ce sujet qu'aucune allusion, si brève soit-elle, ne laisse présager le déclenchement d'une guerre qui va faire six millions de victimes. Seul se manifeste le zèle éprouvé par Peseux-Richard pour défendre les intérêts d'une langue, l'espagnol, menacée à la fois par les langues dites « septentrionales » et les divisions internes qu'il attise à qui mieux mieux. Néanmoins ce zèle ne sera pas récompensé et Peseux-Richard ne va pas entraîner à sa suite les grands représentants de la profession. L'originalité de ces lettres réside, en dehors de leur contenu, dans le style à la fois naturel, élégant, très « enlevé », non dépourvu d'un certain humour, parfois grinçant, qui explique le rôle joué durant cette période par un homme de conviction, isolé certes par son côté égocentrique et condescendant, qui se fait le porte-étendard de la profession au service de son maître vénéré, le grand hispaniste Raymond Foulché Delbosc.

Attirant Gaston Rimey, il s'efforce de le persuader en jetant le discrédit sur les « Toulousains » et ses têtes de turc Henri Collet, Ernest Mérimée soi-même et le pauvre Cirot, injustement traité dans le *Fuero de Piedrafitá*.

Au-delà de ces querelles, Peseux-Richard apparaît en pédagogue soucieux d'améliorer la qualité de l'enseignement de la langue et il multiplie les innovations dans ce sens. Enfin, il fait défiler un grand nombre de protagonistes qui donnent à ces lettres un caractère d'actualité dans un contexte vivant.

La pédagogie active qui préfigure la méthode directe, remise en honneur bien des années plus tard, est illustrée au début des *Annexes* par trois documents utilisés comme supports pour éveiller l'intérêt des élèves et leur permettre de participer directement à l'apprentissage de la langue : il s'agit des Rébus, « historietas » et « apuntes cómicos », extraits des revues de l'époque, tableaux muraux et autres affiches, destinés à « Deleitar aprovechando ».

Quant aux lettres autographes, totalement inédites, de grands noms de la littérature espagnole, tels que Benito Pérez Galdós, Felipe Trigo, les frères Quintero, Américo Castro et Carlos

Miranda, elles témoignent de l'intérêt suscité par les auteurs de *La Patria española*, Melle Parayre et Gaston Rimey.

Ce sont là autant de « pièces à conviction » dignes de retenir notre attention et de susciter notre curiosité et notre intérêt. C'est la raison pour laquelle nous avons voulu leur donner la visibilité et la publicité souhaitables pour mettre un point final à notre projet et l'illustrer de façon convaincante.



# Ernest Martinenche y su red de intelectuales: construcción del hispanismo francés

**Darío R. Varela Fernández**

*Université du Mans – Laboratoire TEMOS*

**Resumen:** Hispanista de renombre en su campo de estudios, la figura de Ernest Martinenche en sí, su red de colaboradores, así como sus ambiciones de acercamiento intelectual entre Francia y las Américas, son menos conocidas por el público. En el presente estudio nos proponemos la tarea de desvelar un Martinenche institucional y poseedor de contactos importantes para la perennización de la disciplina hispánica en Francia. Veremos cómo gestionó su patrimonio intelectual a través de las diferentes revistas y empresas creadas por él mismo con la ayuda de numerosos eruditos tanto europeos como americanos, y analizaremos la presentación de la estructuración y funcionamiento en sí de la red de informadores del

profesor parisino, quien, con estos últimos, definirá una nueva proposición conceptual de hacer hispanismo en Francia que creará escuela hasta nuestros días.

**Palabras clave:** hispanismo, instituciones, redes intelectuales, historia de la prensa, análisis de redes, América Latina.

**Résumé :** Hispaniste de renom dans son champ d'études, la figure d'Ernest Martinenche en soi, son réseau de collaborateurs, de même que ses ambitions de rapprochement intellectuel entre la France et les Amériques, sont moins connus du grand public. Dans cette étude, nous nous proposons de dévoiler un Martinenche institutionnel et fort de liens importants pour la pérennisation de la discipline hispanique en

France. Nous verrons comment il organise son patrimoine intellectuel à travers les différentes revues et entreprises créées par lui-même avec l'aide de nombreux savants aussi bien européens qu'américains et nous analyserons la présentation de la structuration et le fonctionnement du réseau d'informateurs du professeur

parisien, qui avec ces derniers, définira une nouvelle façon de concevoir l'hispanisme en France qui fera école jusqu'à aujourd'hui.

**Mots-clés :** hispanisme, institutions, réseaux intellectuels, histoire de la presse, Amérique latine.

---

## Introducción

Célebre profesor de la Facultad de Letras de París, personaje activo en el acercamiento intelectual franco-americano, fundador y alma del Institut d'Études Hispaniques, director de la publicación hispanista la *Revue de l'Amérique latine...* múltiples y variadas fórmulas son empleadas para evocar el rol desempeñado por este hispanista francés de fines del siglo XIX, principios del XX, en función de la temática estudiada. A pesar de ser conocida la existencia así como la importancia de esta figura en el campo del hispanismo francés, y más precisamente en el parisino, numerosos aspectos de su vida quedan todavía por elucidar.

Por dichas razones, proponemos este acercamiento al fundador del hispanismo desde la Sorbona en tres fases, de manera que podamos hablar de Martinenche no solamente como miembro fundador y figura intelectual decisiva en la proyección del hispanismo parisino sino también de cuáles fueron sus relaciones con el mundo institucional al cual pertenecía, la importancia de las revistas que dirigirá y su difusión a lo largo de su carrera, y el estudio del círculo más próximo de intelectuales en Francia y al internacional, que configurarán la red principal de sus informadores.

## 1 - Un hombre "institucional"

Nos parece esencial comenzar por poner de relieve el hecho de que el profesor Martinenche estuvo siempre ligado a (e implicado en) la evolución constante de los estudios de la Sorbona desde los albores del siglo XX. Su tesis, titulada *La Comédie Espagnole en France, de Hardy à Racine*, fue defendida en esa misma universidad en el año 1900<sup>1</sup>. El arraigo institucional comienza pues en esta época, y la calidad de sus investigaciones y trabajos varios le valdrán seguidamente ser nombrado *maître de conférences* de lengua y literaturas españolas, así como una plaza importante en el seno del Groupement des Universités et Grandes Écoles de France pour les Relations avec

---

<sup>1</sup> Archives Nationales (Paris): 61/AJ/160.

l'Amérique Latine. Este último órgano, fundado en 1908, que tiene como vocación favorecer el intercambio tanto de profesores como de conocimientos entre Europa y América Latina, cuenta con la presencia desde sus orígenes de Ernest Martinenche.

Su campo de estudios e intereses científicos explican que podamos observar en las reseñas conservadas de las reuniones de la agrupación citada (por ejemplo, la realizada el 11 de marzo de 1909) que el hispanista ocupa ya el puesto de secretario general de la organización, permitiéndole ello pues dirigir y coordinar las acciones de este colectivo. En la continuación de este rol institucional que juega Martinenche en el Groupement, sea por su influencia sea por sus contactos, debemos indicar la decisión tomada por este último de dotarse de un órgano de difusión de sus actividades: el *Bulletin de la Bibliothèque Américaine*. Bajo la dirección de Martinenche, el primer número de este boletín mensual de 32 páginas aparece el 5 de junio de 1910.

Al mismo tiempo y por el cargo que ejerce, el hispanista, acompañado del periodista y editor franco-argentino de extrema derecha Charles Lesca, recorrerá a partir del mes de julio de 1910 diferentes países de América Latina con la finalidad de estrechar y reforzar lazos con diversas instituciones universitarias y eruditas; entre sus visitas podemos citar: Brasil (Río de Janeiro y São Paulo), Uruguay (Montevideo), Argentina (Buenos Aires), Chile, Perú, Panamá, México y Cuba (La Habana)<sup>2</sup>. Viajes realizados aprovechando la invitación que Martinenche había recibido para participar, junto a Georges Dumas, en las fiestas del Centenario de la Independencia de la Argentina. Una misión que marca las primeras relaciones culturales de largo recorrido llevadas a cabo por el profesor parisino<sup>3</sup>.

Los lazos personales e institucionales de Martinenche con la nación argentina serán de gran importancia. Prueba de esta afirmación, es el fragmento de un artículo del periódico *Paris-Sud-Amérique* del 10 de febrero de 1927 que dice lo siguiente refiriéndose al hispanista:

Il ouvrit la Sorbonne aux savants étrangers, organisant les cours et les conférences de MM. Dellepiane, Gallardo, Groussac (...) Ugarte (...). M. Martinenche est invité [en 1910] par la Faculté de Philosophie et Lettres, à y faire un cours de littérature française l'année suivante. Le succès de ses conférences est tel que l'on jette les bases d'une organisation d'échange entre les professeurs de l'Université de Paris et de l'Université de Buenos Aires<sup>4</sup>.

Gracias a fuentes como la que acabamos de citar, nos enteramos de los vínculos institucionales de Martinenche con las universidades argentinas y también, hecho destacado más raramente, sus lazos con intelectuales argentinos de la talla de Manuel Ugarte, como analizaremos en la última parte de nuestro artículo. Podemos indicar, pues, en la continuación de nuestro estudio, que la misión científica de Martinenche de 1910 abre una vía de comunicación y de intercambios con universitarios y eruditos argentinos que cristalizará a través de los intercambios, no meramente de informaciones a través de cartas o conferencias, sino también de profesores de una y otra parte del Atlántico. Un proceso de acercamiento cuyo símbolo mayor de realización y logro, será la inauguración en 1922 del Instituto de la Universidad de París en Buenos Aires por el propio

<sup>2</sup> *Hommage à Ernest Martinenche. Études hispaniques et américaines*, Paris, Éditions d'Artrey, 1939.

<sup>3</sup> Archives Nationales (Paris): 61/AJ/160.

<sup>4</sup> Archives Nationales (Paris): AJ/16/6961.

Martinenche<sup>5</sup>, promotor desde el primer minuto de diferentes tipos de acercamientos citados, así como de la creación de la última institución mencionada.

Los esfuerzos llevados a cabo en Argentina u otros países de la esfera hispanohablante con el fin de estrechar lazos entre instituciones creadoras de saber, no harán olvidar a Martinenche el país vecino, el mismo cuya cultura inspirará su tesis doctoral, para acercarse también a los intelectuales españoles. Su presencia y su discurso durante la inauguración de las conferencias del Centre d'Études Franco-Hispaniques en 1913, centro del que es presidente, así lo prueban:

Notre Centre (...) S'il s'efforce aussi d'étendre les rapports et de resserrer les liens d'amitié entre les milieux intellectuels de l'Espagne et de la France, c'est avant tout aux Espagnols résidant à Paris qu'ils s'adresse, comme aussi aux Français qui, à Paris, souhaitent de mieux connaître la vie espagnole<sup>6</sup>.

He aquí una prueba más de la voluntad y de la vocación de Ernest Martinenche, de su convencimiento e ímpetu en acercar lo más posible a los intelectuales y eruditos franceses y sus pares en los países hispanohablantes, y cuya herencia física será el Institut d'Études Hispaniques. Desde esta institución, Martinenche dirigirá la orientación del hispanismo parisino, asegurará la formación de las siguientes generaciones en la materia, y continuará trabajando para forjar vínculos más fuertes con otras naciones hasta los últimos días de su vida; hecho constatable a la luz del análisis de las numerosas cartas enviadas por Martinenche en el que éste confirma su presencia y participación en diferentes reuniones sobre dichas temáticas (por ejemplo, la carta enviada el 17 de enero de 1938 al rector de la Universidad de París<sup>7</sup>). A pesar de la inexistencia de un corpus epistolar reunido o publicado de Martinenche, es posible descubrir las iniciativas o decisiones tomadas por este último al mando del Institut, sobre todo gracias a archivos como los de Marcel Bataillon y otros hispanistas. A modo de ilustración, la carta del 30 de mayo de 1928 de Martinenche a Valery Larbaud nos muestra la propuesta del primero para convencer al poeta y escritor oriundo de Vichy de convertirse en un benefactor del Institut<sup>8</sup>, o la carta de Isabel Foulché-Delbosc (mujer del célebre hispanista Raymond Foulché-Delbosc) tras la muerte de su marido a Marcel Bataillon el 2 de junio de 1934 en la que ésta afirma haber hablado con Martinenche, quien le habría informado de la falta de espacio en el Institut d'Études Hispaniques para albergar la biblioteca del sabio tolosano<sup>9</sup>.

Una enumeración considerable de cargos y funciones diversas ejercidas a lo largo de la vida del profesor Martinenche que nos permite presentarlo como un especialista de las instituciones de saber de su época (como nos los hace comprender la carta que éste último recibe el 4 de diciembre

5 Archives Nationales (Paris): AJ/16/6961.

6 MARTINENCHE, Ernest, *Inauguration des conférences du Centre d'études Franco-Hispaniques de l'Université de Paris, sous la présidence de MM. Louis Liard (vice-recteur de l'Université de Paris) et Francisco de Reynoso (Chargé d'affaires de Sa Majesté le roi d'Espagne): Conférence de M. Rafael Altamira (Directeur général de l'enseignement primaire d'Espagne et membre de l'Académie Royale des Sciences morales et politiques)*, Paris, Librairie de la Sté du Recueil Sirey, 1913, pág. 4 : " Nuestro Centro (...) aunque se esfuerza también en extender los contactos y estrechar los lazos de amistad entre los círculos intelectuales españoles y franceses, es ante todo a los Españoles residentes en París que se dirige, así como a los Franceses que en París, desean conocer mejor la vida española".

7 Archives Nationales (Paris): AJ/16/6960.

8 Médiathèque Municipale Valery Larbaud (Vichy): Fond Valery Larbaud – SP M 211.

9 Collège de France (Paris): Fond Marcel Bataillon – BTL 39.

de 1923 de Georges Le Gentil en la cual se le pide como “experto”, consejo para crear un instituto de estudios portugueses en París<sup>10</sup>), un verdadero “hombre institucional” u “hombre-institución”.

## 2 - Artículos, reseñas y editoriales: las revistas y la circulación de saberes

En pleno apogeo de la aparición de las primeras revistas hispanistas tales como *La Revue hispanique* (1894) o *Le Bulletin hispanique* (1899), Ernest Martinenche considerará este tipo de instrumento de transmisión de información y conocimiento como un elemento fundamental para el acercamiento intelectual. Por ello, desde la creación del Groupement des Universités et Grandes Écoles, hará campaña a favor de la creación de una revista de formato similar a las precedentes con el fin de exponer al público francés los movimientos culturales y literarios americanos, así como los intercambios incesantes entre estas naciones.

La idea de Martinenche se concretiza en 1922 tras un largo proceso de maduración con la aparición del primer número de la *Revue de l'Amérique latine*. Una revista que se adapta al formato y contenidos que el hispanista parisino siempre había deseado y que no es ni más ni menos, como lo mostraremos a continuación, que una evolución del *Bulletin de la Bibliothèque Amérique Latine*, fundado en en marzo de 1910.

Este boletín de 32 páginas cesa su actividad en julio de 1914 tras el estallido de la Primera Guerra Mundial, en un contexto desfavorable para los intercambios intelectuales entre científicos europeos, y que además, movilizará al redactor en jefe y al secretario de la redacción. Sin embargo, Ernest Martinenche, convencido de la necesidad de dicha publicación, y de la oportunidad que este evento bélico representa en el plano cultural, da la orden de reimprimir el boletín, que reaparece en octubre de 1915 con la ayuda de amigos del hispanista entre los cuales podemos destacar a los hermanos peruanos Francisco y Ventura García Calderón.

Exactamente un año más tarde, el título de la publicación evoluciona en *Bulletin de l'Amérique Latine*, elección justificada por su director, Martinenche, quien presentará esta decisión como prueba de amistad de los pueblos americanos con Francia y sus valores fundamentales. En el contexto de guerra en el que se inscriben estas publicaciones, los artículos escritos en éstas por diferentes intelectuales franceses y americanos serían vistos pues como un apoyo o respaldo de la “Civilización latina” versus la noción de “Kultur” alemana.

Una vez terminada la guerra de 1914-1918 y hallándose más estable el panorama intelectual mundial, el proyecto original de Martinenche sobre la concepción de publicación ideal ve la luz; el primero de enero de 1922, aparece el primer número de la *Revue de l'Amérique latine*. Su director justifica la elección del francés como lengua de la publicación puesto que según su parecer, Francia y Europa tendrían mayor necesidad de aumentar sus conocimientos sobre los países latinoamericanos que en el sentido contrario... Justificación que cobra todo su sentido si evocamos

---

<sup>10</sup> Collège de France (Paris): Fond Marcel Bataillon – BTL 42.

ciertos momentos en los que podemos observar los conocimientos que la propia élite republicana francesa de principios del siglo xx tiene sobre los países de América Latina, así a modo de ejemplo: la anécdota que nos cuenta el diplomático argentino Jorge Max Rohde a través de su cuaderno de notas, en el que apuntó cómo durante una comida oficial el 30 de mayo de 1938, el presidente de la República Francesa, Albert Lebrun, habría ofendido a un gran número de personas, habiendo creído que en Argentina se tenía por lengua oficial el portugués<sup>11</sup>.

Según las palabras de aquel que fue redactor en jefe de la *Revue de l'Amérique latine*, Charles Lesca, la revista:

eut (...) la collaboration d'écrivains français qui, sans elle, n'auraient probablement pas écrit les pages qu'ils lui donnèrent, les uns américanistes, parce qu'ils n'auraient pas trouvé de tribune pour les accueillir, les autres parce que la revue fut l'excitant qui les poussa à se pencher sur l'Amérique Latine<sup>12</sup>.

Si tomamos por ciertas las palabras de Lesca, la publicación dirigida por Martinenche habría dado voz a intelectuales franceses especialistas en los estudios sobre los países hispanoamericanos e interesado, al mismo tiempo, a un gran número de intelectuales franceses de la época. Aunque dichas afirmaciones son difíciles de defender la mayoría de las veces (habida cuenta de la falta de fuentes sobre el número de ejemplares impresos o las listas de abonados), es cierto que tras un estudio exhaustivo de los artículos escritos y de los colaboradores presentes en la *Revue de l'Amérique latine*, podemos destacar las características mayores de esta publicación, a saber: que los colaboradores principales, y los más numerosos (66), poseen la nacionalidad francesa; que existe una verdadera presencia de colaboradores de las principales repúblicas hispanohablantes así como de España (18 países) y de habla portuguesa (Portugal y Brasil); que encontramos una tasa de colaboración baja de intelectuales europeos no franceses en comparación con otras publicaciones hispanistas (11), y que los 1746 artículos redactados por un total de 287 colaboradores en el período 1923-1932, demuestran que la *Revue de l'Amérique latine* es una publicación muy dinámica y constantemente enriquecida. Esta última afirmación se ve corroborada por la simple comparación con otras revistas temáticas del hispanismo: *La Revue hispanique* con 1081 artículos y 220 colaboradores o *Le Bulletin hispanique* con 1977 artículos y 217 colaboradores, ambas con un período de publicación tres veces mayor.

Más allá de estos hechos, nos parece importante resaltar el rol de intermediario cultural ejercido por esta revista. Más allá de los numerosos artículos consagrados a la literatura y a la cultura hispanoamericana o a la vida intelectual y artística franco-americana que permiten intercambiar los conocimientos entre las dos orillas del Atlántico, la *Revue de l'Amérique latine*, a través de actuaciones concretas, desempeñará un rol fundamental como tribuna de la intelectualidad de su época.

Un ejemplo de esta vocación fue el banquete ofrecido por la revista y organizado en 1925 en honor al escritor mexicano Alfonso Reyes. Un banquete que contará con la presencia de más de doscientos comensales entre los cuales estaban presentes diplomáticos, escritores, artistas... Una reunión, en resumidas cuentas, de la élite intelectual francesa e hispanoamericana a principios

11 ROHDE, Jorge Max, *Cinco Años de París (1935-1939)*, Buenos Aires, Emecé, 1948.

12 *Hommage à Ernest Martinenche. Études hispaniques et américaines*, op. cit.

del siglo xx que permite no solamente honrar a la persona citada sino también, y quizás lo más importante, dar una oportunidad a estas élites letradas de relacionarse, crear o ver de nuevo sus “redes” de amistades, conocerse en persona, charlar o intercambiar puntos de vista. Este evento nos permite ilustrar cómo la *Revue de l'Amérique latine* d'Ernest Martinenche fue una herramienta de creación de vínculos o relaciones internacionales a diferentes niveles, tanto a nivel relacional como literario<sup>13</sup>.

### 3 - Una red internacional de intelectuales al servicio del hispanismo francés

Un hispanista de fama internacional a principios del siglo xx presente en las instituciones creadoras de saber, amante de los viajes y conocedor de primera mano de los países del área iberoamericana, deseoso de crear vínculos permanentes, verdaderos “puentes” de conocimiento entre Francia y las repúblicas americanas así como director de una revista de vocación latinoamericanista, no podía hallarse sino rodeado de una gran red de intelectuales y personalidades con las cuales estaba en contacto permanente. Tras largas investigaciones que reúnen fuentes tanto europeas como americanas, nos es posible presentar como núcleo central y principal de científicos en la red de Ernest Martinenche, un total de 27 intelectuales de diversas nacionalidades, más concretamente: 12 franceses, 3 peruanos, 3 argentinos, 3 españoles, 1 chileno, 1 canadiense, 1 venezolano, 1 brasileño, 1 mexicano y 1 ecuatoriano.

Esta información es de gran importancia porque nos permite constatar la existencia de una rica y amplia red de informadores vasta y rica en comparación con otros hispanistas contemporáneos además de confirmarnos que el profesor parisino, lejos de limitarse a relaciones más intensas con intelectuales de un país americano en concreto, opta por disponer entre sus contactos de un amplio abanico de intelectuales representativos de diversas culturas y tradiciones iberoamericanas.

Podemos decir que los trabajos realizados por Martinenche a lo largo de su carrera con el fin de tejer lazos estrechos con todas las repúblicas iberoamericanas, no es únicamente una intención u objetivo, sino algo real y factual que se ve reflejado a través de la lectura y el análisis de su red. Relaciones intensas y constantes que permitieron a Martinenche, a través de diferentes intercambios, contrastar fuentes, hacer circular y recibir informaciones, estar al corriente en todo momento de la evolución de los conocimientos en su campo de especialización... En resumen, intercambios que le permitieron en Francia la creación de su propio saber, el cual, expuesto con el de sus colegas, contribuirá de manera todavía más importante al desarrollo del hispanismo francés.

Una vez aclarados estos elementos y antes de citar los nombres y apellidos de aquellos que conformarán el círculo más próximo, aquellos que formarán parte de la “red Martinenche”, hemos de indicar que esas informaciones son susceptibles de evolucionar ligeramente puesto que

---

13 VALDÉS TREVIÑO, Francisco, *Alfonso Reyes diplomático*, Monterrey, Universidad Autónoma de Nuevo León, 1997, pág. 12.

éstas se inscriben en el marco de las investigaciones realizadas para mi tesis doctoral en curso: *Les réseaux hispanistes français au début du xx<sup>e</sup> siècle — coopérations savantes et relations culturelles, France-Espagne-Amériques 1890-1930* —.

Tras esta matización, he aquí los personajes más cercanos a Ernest Martinenche, a los que evocaré en el mismo orden que las nacionalidades citadas más arriba: en Francia (Max Daireaux, Valery Larbaud, Jean Sarrailh, Paul Mérimée, Georges Pillement, Paul Groussac, Raymond Ronze, Francis de Miomandre, Marius André, Louis Barrau-Dihigo, Georges Le Gentil y Marcel Bataillon), en Perú (José de la Riva Agüero y Osma y los hermanos Francisco y Ventura García Calderón), en Argentina (Juan Pablo Echagüe, Manuel Ugarte y Charles Lesca<sup>14</sup>) en España (Rafael Altamira y Crevea, Miguel de Unamuno y Homero Serís), en Chile (Gabriela Mistral), en Canadá (Isabel Foulché-Delbosc a pesar de que sus intercambios epistolares fueron muy breves en el tiempo), en Venezuela (Teresa de la Parra), en Brasil (Manoel Gahisto), en México (Alfonso Reyes) y en Ecuador (Gonzalo Zaldumbide). Son intelectuales de peso y muy representativos de las élites culturales de los países a los que pertenecen respectivamente, hecho que refuerza la fiabilidad y la influencia de la red de contactos de Martinenche, sabios y amigos con los que el hispanista francés entablará relaciones a lo largo de su vida gracias a los viajes anteriormente aludidos, a su presencia en instituciones de diferentes ámbitos como el Groupement des Universités et Grandes Écoles, los artículos publicados y las revistas dirigidas, etc.

Ciertos testimonios de miembros de su red de contactos, como el de Alfonso Reyes, nos permiten reconstituir no solamente los intercambios científicos o eruditos sino también la vida, los objetivos e incluso la manera en la que Martinenche era percibido por una gran parte de sus contemporáneos. Por ejemplo, durante el año 1913-1914, el escritor mexicano dice sentirse decepcionado por la enseñanza impartida en la Sorbona, que éste considera como demasiado académica (lo que explicaría por cierto el profundo vínculo de amistad que tiene con Raymond Foulché-Delbosc). Sin embargo, le interesaban mucho la organización de los estudios universitarios franceses y, sobre todo, las iniciativas “entusiasmantes” de Ernest Martinenche, quien organizaba regularmente reuniones entre hispanoamericanos en las cuales participaba el mexicano<sup>15</sup>, reuniones que permitirán a los intelectuales de este período conocerse unos a otros. Este fue el caso de Reyes y Ventura García Calderón, quienes se conocerán gracias a su proximidad con el profesor de la Sorbona<sup>16</sup>. La personalidad del hispanista francés será evocada por miembros de su red tales como Unamuno o Reyes en los mismos términos:

Que Ernest Martinenche ni que ocho cuartos! Usted es don Ernesto Martínez<sup>17</sup> u Hombre vivaz y encantador cuya ciencia no tenía nada de pesada, dotado de un humor chispeante, mano y espíritu siempre abiertos<sup>18</sup>.

Retratos amables e incluso halagadores de Martinenche, sobre todo de parte de Reyes, habida cuenta de la franqueza que lo caracteriza, como lo prueba una carta enviada por éste a

<sup>14</sup> Ernest Martinenche, no obstante, conoce a este intelectual franco-argentino en París.

<sup>15</sup> PATOUT, Paulette, *Francia en Alfonso Reyes*, Monterrey, Capilla Alfonsina Biblioteca Universitaria, México, 1985, pág. 27.

<sup>16</sup> PATOUT, Paulette, *Alfonso Reyes y Francia*, México D.F., El Colegio de México, 1990, pág. 92.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*



Amado Alonso (el 6 de marzo de 1932) en la cual, charlando sobre los hispanistas franceses, habla del “tonto de Cirot” al que había conocido en 1918 en Burdeos<sup>19</sup>.

En otros intercambios que dan fe de los vínculos del francés con intelectuales de su red, y a modo de ejemplos sin profundizar en su correspondencia, podemos señalar la carta enviada el 20 de junio de 1939 por Martinenche a Gabriela Mistral en la que se muestra muy agradecido del envío de su obra *Talía*<sup>20</sup>; de la dirigida por Altamira a Bataillon el 21 de marzo de 1939 en la que le pide noticias de su amigo Martinenche<sup>21</sup>, o la misiva de Homero Serís a Bataillon el 28 de abril de 1939 en la que el científico español indica haber tenido ecos del homenaje que se le prepara a Martinenche, su antiguo maestro en los años 1908-1909<sup>22</sup>.

Los vínculos institucionales y personales bastante conocidos que relacionan a Martinenche y Marcel Bataillon explican que en los fondos de archivos de este último encontremos un epistolario bastante nutrido entre ambos hispanistas con intercambios variados sobre diferentes temáticas relativas, por ejemplo, a la República Argentina (carta del 21 de junio de 1923), el miedo de Martinenche tras su viaje a Argel y a Marruecos que el inglés se imponga sobre el español si este último idioma no se asocia a la enseñanza del “árabe litoral” (*sic*) (carta del 14 de agosto de 1934), o incluso indicaciones y correspondencias de trabajo para ser miembros del tribunal de la *agrégation* o preparar juntos programas de enseñanza, como el de 1937 (carta del 15 de marzo de 1936)<sup>23</sup>.

Por otra parte, eventos como la celebración del jubileo universitario de Ernest Martinenche, nos permiten observar directamente la adhesión o compromiso de ciertos miembros de su grupo principal de correspondientes, y de cómo éstos se lo agradecen. Más allá de la presencia de numerosos suscriptores europeos y americanos de la publicación impresa en homenaje al profesor parisino, es importante interesarse por aquellos que aparecen al principio del volumen como “donateurs”. Encontramos los nombres siguientes acompañados de sus residencias: Marcel Bataillon (París), Juan Pablo Echagüe (Buenos Aires), Francisco García Calderón (—Ministro del Perú— París), Charles Lesca (París), José de la Riva Agüero y Osma (Lima), Gonzalo Zaldumbide (—Ministro de Ecuador— París) y Alberto Zérega Fombona (Caracas)<sup>24</sup>. Su mera presencia nos demuestra las conexiones y amistades de Martinenche con figuras de intelectuales representativas de los principales países de América Latina, con los que siempre trabajó con el fin de estrechar cada vez más los lazos entre Francia y estas repúblicas.

19 VENIER, Martha Elena, *Crónica parcial: cartas de Alfonso Reyes y Amado Alonso*, México D.F., El Colegio de México, 2008.

20 Biblioteca Nacional de Chile (Santiago de Chile). Archivo del escritor. 942. Gabriela Mistral.

21 Collège de France (Paris). Archives Marcel Bataillon. BTL 33 Correspondance Professionnelle A - Chemise Alo-Ar - Rafael Altamira.

22 *Ibid.*, BTL 46 S - Chemise Sou-Sie - Homero Serís

23 Collège de France (Paris). Archives Marcel Bataillon. BTL 43 M - Chemise Mar-Mat - Ernest Martinenche

24 *Hommage à Ernest Martinenche. Études hispaniques et américaines*, Paris, Éditions d'Artrey, 1939.

## Conclusión

Tras efectuar este breve estudio sobre la figura del hispanista Ernest Martinenche como constructor del hispanismo francés con la ayuda de su red de contactos, nos parece necesario destacar algunos puntos cardinales de nuestro análisis.

En primer lugar, que el hispanista parisino desempeñará un rol fundamental en la creación y la perennización de los vínculos culturales entre la República Francesa y los países iberoamericanos gracias a su saber hacer institucional, sus conocimientos intelectuales del terreno, y la voluntad de desarrollar actividades realizadas en común con científicos europeos y americanos. Sus acciones y creaciones, entre las cuales el Institut d'Études Hispaniques, permitirán una estructuración universitaria de la disciplina y contribuirán al anclaje y asentamiento de los estudios hispánicos en Francia hasta nuestros días.

En segundo lugar, que el profesor Martinenche tendrá la audacia de comprender los nuevos cánones y desafíos que acompañan el principio del siglo xx en lo concerniente a la circulación de informaciones y saberes; esto le permitirá a través de diversas publicaciones que dirigirá, especialmente la *Revue de l'Amérique latine*, crear un órgano de difusión sobre temáticas desconocidas del público y de gran interés para el mundo del hispanismo. La profusión y la circulación de artículos de estas publicaciones permitirán a los especialistas, pero sobre todo a los actores sociales e institucionales, tomar consciencia de la importancia y del interés de una realidad generalmente marginada en los currículos universitarios fundamentalmente centrados en la Península Ibérica.

En tercer y último lugar, ha de ponerse de relieve que sus viajes, sus creaciones institucionales, sus revistas... no fueron más que herramientas creadas con la ayuda, el apoyo y la colaboración de una gran red de *alter ego*, informadores y amigos hispanoamericanos y europeos que le permitirán asentar y dar prestigio, tanto en el plano nacional como internacional, al hispanismo parisino y francés del siglo xx del que somos todavía herederos.

# Aurelio Viñas Navarro: apuntes biográficos de un historiador español en el Institut d'Études Hispaniques

**María José Solanas Bagüés**

*Universidad de Zaragoza*

**Resumen:** El catedrático de Historia, Aurelio Viñas Navarro, se convirtió en un intermediario cultural entre las comunidades académicas de Francia y España dedicando treinta y cinco años de su vida profesional al Institut d'Études Hispaniques. En este artículo abordamos una primera aproximación biográfica a su figura, contextualizando su formación en España, su papel en la Universidad francesa durante las décadas veinte y treinta del siglo xx, y la ruptura que supuso la guerra civil española y posterior dictadura.

**Palabras clave:** Aurelio Viñas Navarro, biografía, intermediario cultural, hispanismo, Francia, catedrático, Guerra Civil.

**Résumé :** Le professeur d'histoire, Aurelio Viñas Navarro, devint un intermédiaire culturel entre les communautés universitaires de France et d'Espagne en consacrant trente-cinq années de sa vie professionnelle à l'Institut d'Études Hispaniques. Dans cet article nous abordons une première approche biographique à cette figure, en contextualisant sa formation en Espagne, son rôle dans l'université française pendant les années 20 et 30 du xx<sup>e</sup> siècle, puis

la ruptura qu'entraînèrent la guerre civile española et la dictature qui s'ensuivit.

**Mots-clés :** Aurelio Viñas Navarro, biographie, intermédiaire culturel, hispanisme, France, professeur, guerre civile.

---

¿No le impulsaría a huir siempre y a hablar de todo y jamás de sí mismo algún secreto sobrellevado cual equipaje gravísimo, incorpóreo, adherido, sin conseguir dejarlo en algún sitio cuando parte huyendo de lo que le persigue, buscando lo que no encontrará, siempre entre la soledad, eterna compañera de camino y estancias? A Aurelio ¿le atenaza su absoluta independencia?

Ramón CARANDE,  
Aurelio, fugitivo, 1959<sup>1</sup>.

Aurelio Viñas Navarro (San Ramón de Hornija, Valladolid, 1892 – Madrid, 1958) dedicó treinta y cinco años de su vida profesional al Institut d'Études Hispaniques (IEH). De la mano de Ernest Martinenche, el español se introdujo en el pétreo mundo académico parisino: en 1923 solicitó la excedencia de su cátedra en la universidad española e inició su carrera como Lector de español en La Sorbonne y profesor de Historia de España en el IEH, convirtiéndose en una referencia imprescindible para alumnos franceses e investigadores españoles que llegaban a París, un verdadero intermediario cultural a los dos lados de la frontera. Fue nombrado director adjunto en 1929, cargo que conservó hasta sus últimos días, permaneciendo en el centro al lado de los directores que sucedieron a Martinenche: Marcel Bataillon, Gaspard Delpy, Charles V. Aubrun y Robert Ricard. Apenas un mes antes de morir, el 18 de enero de 1958, el Consejo de la Facultad de Letras de la Universidad de París —previo informe de Ch. V. Aubrun en nombre del IEH— había decidido concederle el “titre de professeur de la Faculté des Lettres à titre étranger”, culminación de una vida entera dedicada a esta institución.

Nuestra intención es establecer una primera aproximación a la biografía académica, intelectual y personal de Aurelio Viñas Navarro. La sala que lleva su nombre en el propio IEH habría indicado a las sucesivas generaciones de alumnos la relevancia de “don Aurelio”, completada desde la celebración de los actos del Centenario con una placa dedicada a su figura. Pero lo cierto es que el paso del tiempo y los historiógrafos no han sido muy generosos con él. La mayor fuente de información sigue siendo las necrológicas escritas por Charles V. Aubrun —quien le acompañó a la estación de tren de París en el que sería su último viaje, nueve días antes de su fallecimiento—,

---

<sup>1</sup> CARANDE, Ramón, «Aurelio, fugitivo», *Capela* (Almendral, Badajoz), VI (1959), reproducido en *Galería de amigos* (edición, introducción y notas de Bernardo Víctor Carande), Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 235-236.

en las que traza una sentida y documentada semblanza de su colega, el “très fidèle et très efficace serviteur de l’Université de Paris, pendant trente-cinq années”<sup>2</sup>. Junto a los recuerdos de Ramón Carande y de Claudio Sánchez Albornoz, son prácticamente los únicos datos sobre el modernista castellano. Se sumarían las palabras que el propio Aubrun y Robert Ricard pronunciaron en dos homenajes celebrados en el IEH y la biblioteca española de la embajada en París<sup>3</sup>, recogidas con una introducción de Manuel García Blanco en una de las pocas revistas académicas españolas que dedicó su espacio a la noticia de su muerte, los *Cuadernos de la Cátedra Miguel de Unamuno*, que el propio Viñas contribuyó a fundar<sup>4</sup>. También el *ABC* publicó tres artículos y una nota de condolencias de la Facultad de Letras de la Universidad de Valladolid, donde se había reincorporado como catedrático en 1949<sup>5</sup>. Después, el silencio casi total sobre su figura. Habría que esperar a 2002 para consultar la “voz” correspondiente en el *Diccionario Akal de Historiadores españoles contemporáneos*, ampliada en el *Diccionario de Catedráticos de Historia de España (1833-1986)*<sup>6</sup>.

## 1 - Apuntes para una biografía.

“[Como] historiador [...] no cumplió cabalmente su obra por dedicar demasiado tiempo a su obra de pedagogo y devoción por los amigos (...)”, recordaba su compañera Mathilde Pomes<sup>7</sup>. Sin una obra histórica trascendental, la publicación de varios artículos sobre Felipe II reforzó la convicción generalizada de que era uno de los mayores especialistas sobre esta época, de la que se esperó en vano que apareciese la gran obra fruto de sus investigaciones. Sánchez-Albornoz lo confirmaría años después: “Escribió mucho, publicó poco. Se lleva consigo en el telar, mentalmente

- 
- 2 AUBRUN, Charles V., “Nécrologie. Aurelio Viñas”, *Bulletin Hispanique* (Bordeaux), LX, n° 1, 1958, p. 137-138; *Id.*, “Aurelio Viñas”, *Les langues néo-latines. Bulletin trimestriel de la Société des langues néo-latines*, 145, Avril 1958, p. 1-3; *Id.* “In memoriam: Aurelio Viñas”, *Les langues néo-latines*, 158, fasc. 3 – Juin 1961, p. 81-83. A esta última sociedad pertenecía Aurelio Viñas.
  - 3 El 13 de marzo de 1958 tuvo lugar un acto de homenaje en el IEH, presidido por el rector de la Universidad, el decano de la Faculté des Lettres y el director, Ch. V. Aubrun. El 17 de abril se celebró otro en la Biblioteca Española de París en el que tomaron parte M. Jean Babelon, Joaquín Pérez Villanueva, (director del Colegio de España), José Luis Messía (consejero cultural de la Embajada española) y Robert Ricard.
  - 4 GARCÍA BLANCO, Manuel, “En memoria de Aurelio Viñas (1889-1958)”, *Cuadernos de la Cátedra Miguel de Unamuno* (Salamanca), IX, 1959, p. 135-136; AUBRUN, Charles V., “A la mémoire du professeur Viñas”, p. 140-142; RICARD, Robert, “Hommage a Aurelio Viñas”, p. 143-146. *Arbor* le dedicó nueve líneas en el n° 147, 1958, p. 432-433. Otra revista que publicó una necrológica fue la de la Academia de San Quirce, a la que Viñas pertenecía, GRAU, Mariano, “Don Aurelio Viñas Navarro”, *Estudios Segovianos*, tomo X, 28-29, 1958.
  - 5 “Don Aurelio Viñas ha muerto en Madrid”, *ABC*, 11/02/1958, p. 33; “Fallecimiento del ilustre catedrático don Aurelio Viñas”, *ABC Sevilla*, 12/02/1958, p. 18; COSSÍO, Francisco de, “Un refugio intelectual”, *ABC Sevilla*, 19/02/1958, p. 22.
  - 6 PEIRÓ Ignacio, PASAMAR, Gonzalo, *Diccionario Akal de Historiadores españoles contemporáneos*, Madrid, Akal, 2002, p. 674; 15 de octubre de 2018, [dicionariodehistoriadores.unizar.es/v/vinas-navarro-aurelio/](http://dicionariodehistoriadores.unizar.es/v/vinas-navarro-aurelio/). Hemos intentado reunir la información dispersa en diversos archivos: AGA (Alcalá de Henares), *Archivo Histórico Nacional* (Madrid), *Centro Documental de la Memoria Histórica* (Salamanca), *Archivo Personal de Ramón Lapesa*, el *Archivo de la JAE*, el del *Ministerio de Asuntos Exteriores* (Madrid), el del Colegio de España en París, o el fondo sobre el Institut d’Études Hispaniques en Fontainebleau.
  - 7 POMES, Mathilde, “Aurelio Viñas y «El Señor»” (Serie *Españoles en París*), *ABC*, 13/08/1967, p. 25.

muy elaborada, una interpretación original y verosímil de la vida de Felipe II, del hombre y del monarca<sup>8</sup>”.

Fruto de la sintonía de ambos historiadores —y de su concepción didáctica de la Historia— fue la publicación en 1929 del libro que más fama proporcionaría a Aurelio Viñas, *Lecturas de Historia de España*, trascendiendo con los años las fronteras nacionales para servir como modelo en México<sup>9</sup>. Referencia obligada para varias generaciones de estudiantes y lectores interesados en la historia patria (reeditado como *Lecturas históricas españolas* en 1960 y 1981), dicho volumen fue ampliamente reseñado y publicitado, fijando en el recuerdo la doble autoría de una pionera selección de fuentes históricas para el estudio y la comprensión de una historia de España establecida de manera unívoca. En un ejercicio de educación política, entretejido y justificado a través de los 146 textos reproducidos, ambos catedráticos determinaron los momentos más relevantes de la historia patria en este novedoso manual<sup>10</sup>. Su intención de reeditarlos de manera conjunta, así como el proyecto de escribir una *Historia de España*, no pudo materializarse debido a la separación forzosa de ambos tras la Guerra Civil, que obligó a Sánchez Albornoz a permanecer exiliado en Buenos Aires:

Amábamos perdidamente a España, Aurelio y yo. Fue ese amor el que guió (*sic*) la selección de nuestros textos. [...] su contenido responde, claro está, a las ideas que sobre la historiografía dominaban en los años inmediatos a la terminación de la primera guerra mundial<sup>11</sup>.

Un año antes, en 1928, Aurelio Viñas había firmado su única incursión sólida en el terreno de la historia contemporánea: “Del Tratado de París (1898) a la guerra europea”, un apéndice a la reedición de la *Historia de la civilización española* publicada originalmente en 1902 por uno de sus maestros, Rafael Altamira<sup>12</sup>.

Sin discípulos directos ni escuela, obtuvo el reconocimiento expreso de decenas de alumnos que lo consideraron su maestro. Aparentemente inmune a las trascendentales transformaciones historiográficas operadas en la historia moderna francesa durante el siglo xx, y alejado voluntariamente de las luchas internas universitarias en España por los centros de poder académico

8 Su amigo se preguntaba dónde estaba todo el material, ya que él “careció del tiempo preciso para escribir la historia de Felipe II”, en *Lecturas históricas españolas*, Madrid, Rialp, 1981, p. 11. Ciriaco Pérez Bustamante lo consideraba, a la altura de 1928, “uno de los más capacitados para hacer un estudio integral de este período”, en “Las instrucciones de Felipe II a Juan Bautista de Tassis”, *Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo*, Madrid, XIX, julio 1928, p. 241-258, en p. 242.

9 DE LA TORRE VILLAR, Ernesto, *Lecturas históricas mexicanas*, México, Empresas Editoriales, 1965, 5 vols. (con sucesivas reediciones realizadas por la UNAM). El historiador afirmó en una entrevista que lo tomó como modelo tras conocer a Viñas en el Colegio de España de París, ciudad en la que residió el investigador mexicano de 1948 a 1952. En MÁRQUEZ PEMARTÍN, Claudia, “Conversación en México con Ernesto de la Torre Villar”, *AHlg* 7, 1998, p. 321-345, en p. 334-335.

10 SÁNCHEZ ALBORNOZ, Claudio y VIÑAS NAVARRO, Aurelio, *Lecturas de Historia de España*, Madrid, Plutarco, 1929. Reeditado como *Lecturas históricas españolas*, Madrid, Taurus, 1960, y con el mismo título en Madrid, Rialp, 1981. GARCÍA DE VALDEAVELLANO, Luis, “Lecturas de Historia de España”, *La Época*, 26/10/1929, o las aparecidas en *La Voz* (15/10/1929), así como la más crítica, resaltando las ausencias no justificadas en la selección de textos, firmada por CASTROVIDO, Roberto, “Cartas y trozos. Afición a la Historia”, *La Voz*, 22/10/1929.

11 “Advertencia a la tercera edición”, *Lecturas históricas españolas*, *op. cit.*, 1981, p. 8.

12 La primera edición fue publicada en Barcelona. Sucesores de Manuel Soler editores, 1902. Hubo numerosas reimpressiones, y la de 1928 incorporó el apéndice de A. VIÑAS, Madrid, Espasa Calpe, 1928.

y los procesos de reconfiguración del modernismo, los ámbitos de su actuación se situaron en otros planos historiográficos, menos visibles pero fundamentales: el primero, el de profesor de Historia, una vocación pedagógica que en sus años parisinos, junto a las labores de Director Adjunto del IEH, consumió la mayor parte de su tiempo. Alternó sus investigaciones en los archivos franceses con la preparación de los cursos y lecciones, o la publicación junto a Gaspard Delpy de los célebres manuales para aprender español<sup>13</sup>.

En este sentido, utilizó su cada vez más nutrida red de contactos para gestionar publicaciones, intercambios de estudiantes u organizar congresos y cursos de verano. Su temprano interés por esta modalidad de encuentros ya estaba presente en 1922, cuando le sugirió a su amigo Miguel Artigas la idea de organizar un curso de verano internacional en Santander, que se materializará en el primero de los célebres Cursos de la Sociedad Menéndez Pelayo<sup>14</sup>.

Asumió de igual manera la disponibilidad de sus relaciones para conseguir colaboraciones en revistas o para programar y ofrecer trabajadas conferencias. Aurelio Viñas se convirtió, además de en un profesor y conferenciante respetado, en la persona a la que recurrir para organizar todo tipo de encuentros entre los hispanistas franceses y los historiadores y literatos españoles.

Finalmente, no podemos dejar de comentar una faceta que tanto Ch. V. Aubrun como Ramón Carande resaltaron con admiración, la de viajero empedernido: “Et il nous revenait de Porto-Rico ou de Stockholm, de Stamboul ou de Vienne, de Glasgow ou de Bormujos (...)”<sup>15</sup>.

Escribo desde Copenhague, pasa por Amsterdam, por Estocolmo, Viena, Sicilia; llega a Tafilete, se detiene en Norteamérica... O, cuando acorta la onda de sus correrías estivales y pasa por casi todas nuestras Universidades en busca de estudiantes extranjeros. Las últimas postales consecutivas, de Aurelio, están timbradas en Fez, en Albarracín, en Logroño, en Vera de Bidasoa, en Valladolid; en París la más reciente<sup>16</sup>.

El catedrático sevillano, más allá de indicar esta reconocida inquietud que habría plasmado en numerosos cuadernos de viaje, “¿cuántos?”, parece interpretarla como la huida constante de un Aurelio Viñas atormentado por un secreto indeleble acentuado en los últimos años que lo convirtió en fugitivo de la realidad<sup>17</sup>.

13 *L'espagnol par les textes. 1re et 2e années*, Paris, Hachette, 1927; *L'Espagne par les textes*, Paris, Hachette, 1929; *L'espagnol parlé. Guide de conversation et de vocabulaire*, Paris, Hachette, 1933. Con sucesivas reimpresiones.

14 Carta de Aurelio Viñas a Miguel Artigas, director de la Biblioteca Menéndez Pelayo, el 15 de diciembre de 1922, reproducida en MADARIAGA DE LA CAMPA, Benito, *Santander y la Universidad Internacional de Verano*, Santander, Excmo. Ayuntamiento de Santander y Universidad Internacional Menéndez Pelayo, 1983, en p. 35-36. También en 1933 organizó con Mathilde Pomes y José Tudela de la Orden los de Soria y, en la década de los cuarenta, los de Segovia. Participó en los de La Rábida, Jaca, Cádiz o Burgos.

15 AUBRUN, Charles V., “Aurelio Viñas”, *Les langues néo-latines*, op. cit., 1958, p. 3.

16 CARANDE, Ramón, *Galería de amigos*, op. cit., p. 235.

17 Charles V. Aubrun habla de una enfermedad que le hizo regresar a España una semana antes de su muerte. Ramón Carande, de “final tristísimo”. La alusión a un posible suicidio la comenta Claudio Sánchez Albornoz en la carta enviada a su discípulo Emilio Sáez: “Me resulta increíble que una persona tan calmada y serena como él haya tenido un fin tan trágico”. Carta desde Buenos Aires con fecha 13 de marzo de 1958, reproducida en SÁEZ, Carlos, “Epistolario de Claudio Sánchez Albornoz y Emilio Sáez – IV (1955-1958)”, *SIGNO. Revista de Historia de la Cultura Escrita*, 7, 2000, p. 159-180, en p. 177. En la

## 2 - Formación y acceso a la Cátedra de Historia en la Universidad española.

Podemos situar a Aurelio Viñas Navarro como uno de los representantes de la comunidad de historiadores gestada en España desde principios del siglo xx, la denominada “historiografía liberal”. Sus maestros y compañeros durante esta etapa fueron las figuras emergentes de la profesión hasta 1936: Rafael Altamira, Ramón Menéndez Pidal, Américo Castro, Claudio Sánchez Albornoz, José María Ots Capdequí o Ramón Carande Thovar<sup>18</sup>. A su lado, transitó el *cursus honorum* ortodoxo establecido en ese primer tercio del siglo xx en España para los aspirantes a historiadores en los nuevos centros pautadores de la profesión.

Entrando en detalle, sabemos que cursó sus estudios de Bachiller en el Instituto de Valladolid, finalizando en junio de 1910. Comenzó la licenciatura de Filosofía y Letras en la Universidad de la misma durante el primer año (1910-11) y se trasladó a la Central de Madrid, donde se licenció en 1914 con Premio Extraordinario. En 1918 se doctoró con la tesis *Un historiador español del siglo XVI: Juan Páez de Castro*, con la que obtuvo de nuevo el Premio Extraordinario.

Desde el último año de licenciatura, durante su paso por el Centro de Estudios Históricos, Viñas Navarro había mostrado interés por estudiar en el extranjero. Los historiadores y licenciados en las universidades españolas contaron con el apoyo de la Junta de Ampliación de Estudios (JAE), un organismo fundamental al que Viñas dirigió continuas solicitudes a lo largo de su vida para desarrollar su labor investigadora en los archivos europeos, y de quien posteriormente recibió en sus cursos de París a otros pensionados<sup>19</sup>. Terminada la Primera Guerra Mundial (que impidió que disfrutase de sendas pensiones concedidas a Francia e Italia), ya doctorado —y casado, según consta en la solicitud a la JAE, única referencia de su estado civil encontrada—, disfrutó en 1918-19 de la que sería su primera estancia en el extranjero: mediante la figura “equiparación de pensionado” viajó a Portugal con el objetivo de estudiar las “Causas de la independencia de Portugal en tiempos de Felipe IV<sup>20</sup>”.

De manera complementaria a su formación, Viñas se interesó prontamente por las prácticas no escritas, voluntarias, pero a la vez imprescindibles para encajar en el ámbito intelectual de la época: participó en los cursos de la Residencia de Estudiantes, perteneció al Ateneo de Madrid, y asistió a varias de las tertulias vespertinas donde literatos, historiadores y todo tipo de intelectuales se reunían de manera informal: la del “Gato Negro”, la “peña” literaria en torno a Vegue Goldoni o

---

nota 25 que apostilla esta frase, escribe Carlos Sáez: “Me cuenta mi madre que Aurelio Viñas vivió su vida académica en París y que volvió a Madrid ya jubilado y enfermo. Aquí se suicidó arrojándose por el balcón de su casa en la calle Ríos Rosas.” En la tercera edición, el catedrático exiliado hace de nuevo referencia a este hecho: “Una crisis nerviosa llevó al suicidio a Aurelio”, *op. cit.*, 1981, p. 12.

18 PEIRÓ MARTÍN, Ignacio, *Historiadores en España. Historia de la Historia y memoria de la profesión*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2013.

19 Todas las referencias relativas a la JAE en su Archivo Virtual. 15 de septiembre de 2018 [archivo-jae.edaddeplata.org/jae\\_app](http://archivo-jae.edaddeplata.org/jae_app).

20 Producto de sus investigaciones publicó “El motín de Évora y su significación en la restauración portuguesa de 1640”, y la “Conclusión” en el *Boletín de la Biblioteca Menéndez y Pelayo*, Santander, VI-1, 1924, p. 321-339, y VII-1, 1925, p. 29-49. Asimismo, la única traducción conocida de Viñas, las *Cartas de Inglaterra* de Eça de Queiroz, Madrid, Editorial América, 1920.



más adelante la organizada en París por su admirado Ramón Gómez de la Serna en el café La Consigne<sup>21</sup>. Cultivó una serie de amistades que alimentaban el juego de las relaciones imprescindibles a la hora de labrarse un nombre en la capital, posicionarse ante nombramientos de diversa índole, participar en variados actos culturales o acceder con más garantías a las ansiadas oposiciones.

Sea como fuere, la pertenencia a esta tradición académica, complementada con las amistades labradas en Madrid entre los círculos de sociabilidad literaria que le permitieron acercarse a Pío Baroja, Azorín o Unamuno, lo situarán en una posición inmejorable para ejercer desde la década de los años veinte como un mediador entre ambas comunidades: la del hispanismo francés, en torno al IEH —con sus particulares objetivos, anclajes, referentes y *tempos* de configuración institucional—, y la de los catedráticos españoles inmersos en su propio proceso de desarrollo e internacionalización de la disciplina. Fue de esta manera como pudo gestionar la construcción de su identidad profesional atendiendo a criterios de ambas culturas universitarias.

Lo cierto es que, a partir de la obtención del doctorado y la estancia en Portugal, su objetivo profesional parece claro, y similar al establecido para los historiadores de carrera de principios del siglo xx: el acceso a una cátedra de historia en la universidad española. Obtuvo la de Historia de España de la Universidad de Oviedo en 1920<sup>22</sup> y apenas transcurridos dos meses accedió, por concurso de traslado, a la de Historia de España, antigua y media en Sevilla<sup>23</sup>. Pese al breve periodo que pasó al frente de esta, mantendrá a lo largo de su vida una duradera relación con aquellos compañeros universitarios (Ramón Carande —quien atribuye a Viñas el papel de renovador de los estudios históricos en esta institución<sup>24</sup>—, Ots Capdequí o Pedro Salinas), con la Facultad de Filosofía y Letras (gracias a su papel en la creación, y participación continuada, de los “Cursos de Otoño para extranjeros” iniciados en 1950), e incluso de manera personal hasta el punto de fijar su residencia de verano en la localidad sevillana de Bormujos.

Volviendo al año 1923, es indiscutible el giro excepcional que Aurelio Viñas imprimió a su carrera. Desde 1920 había realizado visitas a los archivos parisinos durante los períodos no lectivos y parecía haber tomado la determinación de completar sus investigaciones en Europa. El 6 de julio de 1923 la JAE le concede de nuevo una “equiparación de pensionado”, esta vez para estudiar durante un año “La política exterior de España durante la dinastía austriaca” en archivos de Francia, Italia, Bélgica y Portugal. Sin embargo, la incompatibilidad que presentaba con sus deberes universitarios obligó a la JAE a revocarla poco después<sup>25</sup>. Pero la decisión de Aurelio Viñas ya estaba tomada y solicitó de inmediato la excedencia de la cátedra de Sevilla<sup>26</sup>. Comenzaba un excepcional viaje personal y profesional que le vincularía definitivamente con el IEH de París.

21 BONET, Juan Manuel, “Sobre escritores y vanguardistas españoles en París (1906-1936)”, *Cuadernos hispanoamericanos*, 795, 2016, p. 22-45.

22 Real Orden de 12-2-1920, en *Gaceta de Madrid*, 53 (22-2-1920), p. 663.

23 Real Orden de 19-4-1920, en *Gaceta de Madrid*, 118 (27-4-1920), p. 304.

24 PERDICES DE BLAS, Luis, BAUMERT, Thomas (coords.), *La hora de los economistas: Entrevistas a cuarenta economistas que han contribuido a la modernización de la economía española*, Madrid, Ecobook — Editorial del Economista, 2010, p. 43, que a su vez reproduce una entrevista inédita a R. Carande realizada en 1974 para *La Ilustración Regional*.

25 Concedida el 6 de julio de 1923 y anulada en noviembre: *Gaceta de Madrid*, 313 (9-11-1923), p. 597.

26 Aprobada el 12 de noviembre de 1923, *Gaceta de Madrid* (19-11-1923), p. 750. En 1948 le fue concedida su solicitud para reintegrarse en la Cátedra: *BOE*, 165, (13-6-1948), p. 2468; un año después, fue nombrado Catedrático de la Universidad de Valladolid: *BOE*, 85 (26-3-1949), p. 1389.

### 3 - Aurelio Viñas Navarro en el *Institut d'Études Hispaniques* de París

París, sus archivos y bibliotecas, la Sorbonne, ejercían una atracción inevitable sobre los intelectuales europeos, compartida por los historiadores españoles más inquietos<sup>27</sup>. Viñas traspasó el umbral de la comodidad académica que conllevaba la cátedra universitaria, de la seguridad económica y las aspiraciones profesionales, convirtiéndose en definitiva una excedencia que se preveía pasajera.

La etapa parisina comenzaba con un nuevo estatus para el catedrático Aurelio Viñas, el de lector de español de la Universidad de París, que mantendrá hasta 1930. Significaba una vía de acceso a la Sorbona, pero que presentaba como contrapartida un sueldo escaso y un descenso en el escalafón. Sea como fuere, Viñas llegó a París en el momento oportuno en el que Ernest Martinenche modelaba el que sería el nuevo foco del hispanismo francés, cuando todavía se estaban perfilando los contornos del funcionamiento del IEH. En esta etapa todavía iniciática, su presencia traspasó el papel asignado como lector y profesor, para convertirse en una pieza insustituible. Su entregada dedicación profesional y la confianza personal que inspiró en los arquitectos del hispanismo parisino le permitieron permanecer en el corazón del mismo, resistiendo ante los “vaivenes” internos y externos que afectaron al centro.

Cabe recordar que el impulsor y primer director del Institut, Ernest Martinenche, comenzó su ascenso profesional al obtener la primera Cátedra de español en París en 1919, peldaño esencial para iniciar una imparable carrera protagonizando el desplazamiento de poder hacia la capital, construyendo desde la raíz su proyecto concebido para situar la disciplina del hispanismo entre las licenciaturas consolidadas y respetadas de la Universidad de París. Antonio Niño ha explicado detalladamente cómo Martinenche accedió contra todo pronóstico a la nueva Cátedra desafiando las lógicas internas de la comunidad hispanista<sup>28</sup>. Su llegada provocó una serie de críticas en el primer momento, creando una situación que pudo facilitar las muestras de simpatía y complicidad de Martinenche hacia Viñas, al encontrar en el español un apoyo sincero, ajeno a la complicada red de lealtades académicas propias de las estrategias de poder disciplinares. Por otro lado, la inclinación común de ambos por la literatura española contribuyó de igual manera a forjar desde el primer momento una estrecha relación personal y profesional, fundamental para el devenir de su carrera.

En cuanto a sus funciones en la Universidad de París, el propio Viñas explicaba en 1924 la importancia de su papel como lector de español:

(...) las tesis doctorales de asunto español, gloria científica de la Universidad, se inician en la Lectoría; las clases públicas de la Lectoría tienen un contingente de un centenar de alumnos;

27 MARÍN GELABERT, Miquel À., “La formación de un medievalista: José María Lacarra, 1907-1940”, *Jerónimo Zurita. Revista de Historia*, 82 (2007), p. 39-98 o SOLANAS BAGÜÉS, María José, “Historiadores aragoneses en París (1900-1936). La experiencia de Carlos Riba, Pascual Galindo y José María Lacarra”, *Rolde. Revista de Cultura Aragonesa*, 115, julio-septiembre 2005, p. 4-17.

28 NIÑO, Antonio, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas franceses y España 1875-1931*, Madrid, CSIC, 1988; *Id.*, *Un siglo de hispanismo en La Sorbona*, París, Éditions Hispaniques, 2017.

el Lector interviene en los exámenes de los alumnos que en las becas de París y departamentos del Sena tienen el español como lengua principal<sup>29</sup>.

Ese mismo año el recién llegado Viñas había podido seleccionar como lectura de los alumnos *Zalacaín, el aventurero*, de su admirado Pío Baroja, e invitarle a La Sorbonne para comentarla<sup>30</sup>. Decidido a confirmar lo acertado de su decisión, se sumergió en la vida cultural parisina con la ferviente intención de conectar con los hispanistas y el público de París, desplegando actividades literarias que complementaban su labor como Lector: organizó recitales de poesía de Rubén Darío y Antonio Machado, y participó en veladas poéticas como la que Henri Collet dedicó a Andalucía en mayo de 1924<sup>31</sup>.

Compaginó sus obligaciones profesionales con las investigaciones históricas y la asistencia a seminarios en la IV Section de la École Pratique des Hautes Études<sup>32</sup>. En este sentido, el nuevo cargo le facilitaba el ansiado acceso a la documentación, y durante esta década no cesó de solicitar pensiones a la JAE para ello (en 1929 trabajó en la Bibliothèque Mazarin, Archives Nationales y Archives du Ministère des Affaires Étrangères, con la intención de publicar un “Catálogo de los documentos del siglo XVI”, proyecto que tampoco llegó a realizar)<sup>33</sup>. Continuas visitas a los archivos que se convirtieron en otro fértil foco de contactos con investigadores extranjeros<sup>34</sup>.

Fue 1925 el año en el que el gobierno español lo designó al frente de la Cátedra de Historia de España en el IEH, acrecentando paulatinamente su presencia y capacidad de decisión en el centro, hasta ser nombrado director adjunto. A sus funciones como lector fue sumando la preparación de los cursos públicos anuales, o la de miembro del jurado del “Diplôme d’Études Hispaniques” de la Universidad de París.

Vivió como protagonista destacado el traslado emblemático al edificio de la calle Gay-Lussac en 1929 junto a otro español, Carlos Ibáñez de Íbero, que ejercía entonces como secretario, disfrutando de la época de mayor esplendor y crecimiento tanto en alumnos como en “cooperación intelectual” establecida entre España y Francia. A la aparición de sus publicaciones más señaladas añade su participación en el comité de redacción inicial de la *Historia de España* que la editorial Espasa-Calpe encargó a Menéndez Pidal<sup>35</sup>. Y en 1930 será nombrado de manera unánime correspondiente en París de la Real Academia de la Historia. La propia RAH, de manera conjunta con el IEH, lo envía como representante oficial a la Universidad de Praga ese mismo año. En Francia,

29 En la solicitud enviada en noviembre de 1924 a la Oficina de Relaciones Culturales para solicitar una subvención, que le será concedida. En CHMD, SIG: INCORPORADOS C1741.

30 “Pío Baroja, en La Sorbona”, *La Voz*, 27/03/1924, p. 3.

31 *Le Temps*, 6/04/1924, p. 3; *El Sol*, 25/05/1924, p. 2.

32 «Philologie romaine», *Annuaire de la IV Section des Sciences historiques et philologiques / École pratique des hautes études*, 1924-25, p. 62-63.

33 De manera oficial, la Embajada de España en París solicitó a estas instituciones el permiso para que A. Viñas accediese a sus fondos con este objetivo, para lo que fue autorizado. Cartas consultadas en el CDMH SIG: INCORPORADOS, 1471.

34 Así lo recuerda IORDAN, Iorgu, “Memorias de un romanista. Cómo llegué a ser hispanista”, *Revista de Filología Románica*, 1, 1983, p. 13-22.

35 La relación con Menéndez Pidal se mantendría durante toda su vida, hasta el punto de ser A. Viñas un habitual en casa de Menéndez Pidal. Vid. PÉREZ VILLANUEVA, Joaquín, *Ramón Menéndez Pidal, su vida y su tiempo*, Madrid, Espasa-Calpe, 1991. Fue en su domicilio donde Viñas asistió a la entrega del diploma como doctor “honoris causa” de la Universidad de Zurich en 1953, con un reducido grupo de amigos del maestro (*La Vanguardia española*, 7/10/1953, p. 1). En 1957, Viñas fue el encargado de promover su candidatura al Premio Nobel.

son un éxito los manuales escritos con Gaspard Delpy y sus cursos de Historia de España tienen gran repercusión entre los círculos hispanófilos. El 24 de diciembre de 1931 asiste al banquete anual de la Association des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public de París donde es recibido como el primer representante español de la misma<sup>36</sup>.

Pero será entre 1931 y 1936 cuando Aurelio Viñas alcance la mayor cuota de presencia institucional en el panorama de las relaciones culturales internacionales debido a un nuevo cargo, el de agregado cultural de la Embajada española, creado en el contexto de las renovadas directrices en cuanto a política cultural emprendidas por la II República española<sup>37</sup>. A la altura de 1935, concede una entrevista donde define sus objetivos:

(...) constituer en París, gran centro de cultura, al que acuden representantes de todos los pueblos de la tierra, una especie de Instituto de las Españas, donde no sólo los franceses curiosos de nuestras cosas podrán recibir las enseñanzas de los profesores más ilustres de nuestras Universidades, sino en el que aun los españoles e hispanoamericanos podrían encontrar útiles complementos para su formación intelectual.

Para eso, además de la enseñanza ordinaria que da el Instituto de Estudios Hispánicos, como cualquier otro Instituto de esta índole, queremos ampliar todo lo posible los cursillos, procurando dar cada vez una impresión más completa de lo que es la cultura española (...) <sup>38</sup>.

Las nuevas obligaciones como agregado cultural, la gestión y asistencia a diferentes actos institucionales, le permitió ampliar todavía más su círculo de relaciones al incorporar a este una nutrida representación de políticos y autoridades de ambos países: ministros, embajadores, rectores, directores de entidades académicas y culturales se convertirán durante este periodo en compañeros habituales de las recepciones diplomáticas en las que tomaba parte Viñas<sup>39</sup>. Igualmente, participa con Américo Castro en la creación del Instituto de Estudios Hispánicos de la Universidad de Bruselas<sup>40</sup>, forma parte del Comité France-Espagne creado en 1933 o promueve la candidatura de Miguel de Unamuno para el premio Nobel de Literatura<sup>41</sup>. Pero es justo decir que también coincidió con su propia madurez profesional. Consolidado en la Universidad francesa (él se encarga del curso 1935-36 del IEH debido a la ausencia de Martinenche), a la vez que reconocido en España como enlace

36 "Notre banquet annuel", *Les Langues modernes. Société des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public*, 1932/01-1932/02, 1932, p. 63-64.

37 DELGADO GÓMEZ-ESCALONILLA, Lorenzo, *Imperio de papel. Acción cultural y política exterior durante el primer franquismo*, Madrid, CSIC, 1992, p. 43.

38 MELGAR, Francisco, "La obra benemérita del Instituto de Estudios Hispánicos de París", *Ahora*, 27/11/1935, p. 22.

39 Recibido por el Presidente de la República Pierre Laval en 1932 en un acto de recepción con los alumnos del Instituto-Escuela que visitaban París (*Figaro*, 10/01/1932, p. 2); asiste al acto de imposición de la Orden "Isabel la Católica" a Mario Roustan ante personalidades francesas y españolas (*Journal des débats politiques et littéraires*, 25/01/1932, p. 2.)

40 DEHENNIN, Elsa, LEFERE, Robin, "El hispanismo en la Universidad Libre de Bruselas: edad de plata, tiempos de guerra y resurgimiento", en LEFERE, Robin (dir.): *Memorias para el futuro. I Congreso de Estudios Hispánicos en el Benelux*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, p. 117-134. En febrero de 1933, Aurelio Viñas será invitado para impartir un curso de varios días sobre "Los Países Bajos de Felipe II".

41 Archivos del Colegio de España, SIG: 6/2-396.

privilegiado para contactar con el hispanismo francés, vive sus años más intensos, multiplicando su presencia internacional como diplomático y conferenciante. Otro momento estelar de las relaciones hispano-francesas también contará con su presencia, la esperada inauguración el 10 de abril de 1935 del Colegio de España en la Cité Universitaire, del que Viñas formará parte activa. Coincide con la mayor presencia de historiadores españoles en el circuito europeo: Américo Castro, Menéndez Pidal o Claudio Sánchez Albornoz son habituales en las universidades europeas, y se les unen jóvenes como Ramón Lapesa.

## 4 - Los años oscuros: Guerra Civil y franquismo

En julio de 1936 estalló la Guerra Civil en España tras el golpe de Estado. “La España fascista como primera medida me fusilaría”, escribía Américo Castro desde Hendaya a Marcel Bataillon el 13 de septiembre de 1936<sup>42</sup>. En el otro flanco, nueve días antes había sido fusilado por las fuerzas republicanas Francisco Valdés, escritor, abogado y propietario extremeño, acompañante de Aurelio Viñas en sus viajes a Bruselas, Hamburgo y Berlín<sup>43</sup>. Viñas, quien se encontraba en Madrid, ha logrado regresar a París pasado el verano y observa cómo su mundo desaparece con inusitada violencia. Allí se presenta ante el antiguo embajador Quiñones de León, ahora representante de los sublevados<sup>44</sup>.

Destituido oficialmente como agregado cultural en noviembre de 1936, durante la contienda permaneció en París tras una breve estancia en Londres<sup>45</sup>, ayudando en la medida de sus posibilidades tanto a los amigos exiliados (Sánchez Albornoz, P. Salinas) como a quienes finalmente regresaron a España durante el franquismo (Pío Baroja, Menéndez Pidal, Azorín, Tudela de la Orden o el compositor Joaquín Rodrigo). Una conducta personal alejada de la hostilidad ideológica exigida por los franquistas que no pasó desapercibida en la temprana *Memoria* que Joan Estelrich redactó sobre su persona en 1939:

Lo cierto es que el sistema de relaciones en que intervenía el agregado cultural resultó ser un campo neutro, cuando no de influencias y de “propagandas rojas”,

---

42 MUNARI, Simona (ed.), *Epistolario Américo Castro y Marcel Bataillon (1923-1972)*, Madrid, Biblioteca Nueva, Fundación Xavier Zubiri, 2012, p. 104.

43 VALDÉS, Francisco, *Ocho estampas extremeñas con su marco* (edición, introducción y notas de Manuel Simón Viola y José Luis Bernal), Badajoz, Diputación Provincial, Departamento de Publicaciones, 1998.

44 MORENO CANTANO, Antonio César, “Delegaciones y oficinas de prensa españolas en el extranjero durante el primer franquismo: el caso francés (1936-1942)”, *Studia historica*, H<sup>o</sup> Contemporánea, 25, 2007, p. 265-301.

45 Fue invitado a finales de octubre para dar una conferencia sobre “Philip II and the Escorial” en el Department of Spanish Studies del King’s College de Londres, dirigido entonces por Antonio Pastor —invitado el año anterior en el IEH de París—, con E.H.G. Dobby y Francisco Javier Sánchez Cantón.

[lo que provocó que] toda la propaganda de penetración nacional cerca de la intelectualidad francesa, tuvo que improvisarse y realizarse fuera de dicho sistema de relaciones<sup>46</sup>.

Sin embargo, el consenso generalizado sobre su condición de “liberal” no pudo mantenerse intacto durante la Segunda Guerra Mundial y el inicio de la larga dictadura española, debido principalmente a su estrecha relación con el nuevo embajador falangista Félix de Lequerica, y el expediente de depuración solicitado voluntariamente en 1941. Aurelio Viñas presentó una declaración jurada con su relato de los hechos<sup>47</sup>: nunca había pertenecido a partidos políticos, y desde que vivía en París siempre había realizado “una labor de divulgación y exaltación de la Cultura española”. Declaraba igualmente haberse adherido al Movimiento, prestando servicios “como agente de enlace entre los elementos nacionales españoles y las autoridades intelectuales francesas”.

Lo cierto es que la aceptación del franquismo, aunque fuese pragmática, lo situó al lado de la gran mayoría del conservador cuerpo de Catedráticos de Historia en un proceso de mutación política que Ignacio Peiró ha denominado la “caída de los dioses liberales”<sup>48</sup>. Sin rehuir en ningún momento la colaboración con el régimen desde sus cargos académicos y diplomáticos<sup>49</sup>, la distancia física, unida a la eficacia profesional en las labores de administración y gestión —más alejadas de la combativa politización característica de esta primera “hora cero” de la disciplina histórica— le otorgaron la credibilidad y confianza necesarias para salvaguardar cierta independencia<sup>50</sup>. Durante estos primeros años de la “larga travesía en el desierto”, Aurelio Viñas se convirtió en uno de los pocos enlaces en Francia de los catedráticos franquistas garantes de la historia de la España nacional vencedora, una vez derrotadas y silenciadas las voces discrepantes, entre ellas las de algunos de sus maestros y colegas, ahora exiliados<sup>51</sup>.

Querido Don Ramón: Me ofrece el amigo Viñas su ayuda para mandarle esta carta. ¡Cuántas veces, desde que se rompió el contacto entre Madrid y París, me he acordado de Ud., echando de menos la beneficiosa comunicación con maestros

46 MASSOT i MUNTANER, Josep, “Joan Estelrich i la propaganda franquista a París (1939-1942)”, en CARBÓ, Ferran *et al.* (coords.): *Les literatures catalana i francesa: postguerra i «engagement»*, Barcelona, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 2000, p. 261-296.

47 Agradecemos al profesor Ignacio Peiró el habernos permitido la consulta de dicho expediente, sito en el AGA, SIG: (5) 1.8.1. 21/20367.

48 PEIRÓ MARTÍN, Ignacio, “La caída de los dioses liberales: La gran mutación política de los historiadores liberales (1936-1943)” en ROMERO RECIO, Mirella, ROMERO SIERRA, Guadalupe (eds.), *El almacén de la Historia. Reflexiones historiográficas*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2016, p. 167-206.

49 Participó en tribunales de Tesis Doctorales en España, fue nombrado Asesor de la Biblioteca del CSIC en 1947 y se reintegró en la Cátedra (1948-49). Miembro del Comité de la Administración del Colegio de España en París, y encargado de cursos de la Biblioteca española y agregado especial de la embajada en París.

50 MARÍN GELABERT, Miquel À., “Revisionismo de Estado y primera hora cero en España, 1936-1939”, en VVAA (eds.), *El pasado en construcción: Revisionismos históricos en la historiografía contemporánea*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, p. 362-406.

51 PEIRÓ MARTÍN, Ignacio, *Los altares de la patria. La construcción de la cultura nacional española*, Madrid, Akal, 2017. SOLANAS BAGÜÉS, María José, *Historiadores españoles en París: Manuel Núñez de Arenas y la historiografía en el exilio*, Tesis doctoral, Departamento de Historia Moderna y Contemporánea de la Universidad de Zaragoza, 2019.

y amigos españoles! Pero ¿qué le vamos a hacer? ¡Vivimos en un mundo loco!  
(3 de julio de 1946)<sup>52</sup>.

Sus relaciones con la universidad franquista se mantuvieron en los años de mayor aislamiento, colaborando con las herramientas a su alcance para mantener los maltrechos vínculos con el IEH, una vez terminado el nexo gubernamental con este. En esta época se inscribe la gestión del primer número de la revista *Cuadernos de Unamuno* en 1948 —escrito íntegramente por especialistas franceses—, o la participación asidua en los Cursos de verano de las facultades españolas, potenciando la presencia de estudiantes del IEH. Un período que analizaremos con más detalle en publicaciones posteriores.

---

<sup>52</sup> VIAN HERRERO, Ana, “El Marcel Bataillon «civil» y su compromiso intelectual con España y América”, *Nueva Revista de Filología Hispánica*, LIX, 2, 2011, p. 573-593, en p. 588.





# Robert Ricard dans les années 1930-1940 ou les prises de positions politiques peu connues d'un futur Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques

**Camille Lacau St Guily**

*CRIMIC EA2561-Iberhis, Sorbonne Université, Faculté des Lettres*

**Résumé :** Robert Ricard qui fut Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, dès 1953, est peu évoqué par les historiographes qui recomposent la naissance de l'hispanisme français. Nous tenterons d'expliquer les motifs probables de ce contournement historiographique. En effet, dans les années 1930-1940, Robert Ricard prend des positions politiques et idéologiques radicales lors de la Guerre civile espagnole, dans sa correspondance privée particulièrement, et

de façon officielle envers le Gouvernement de Vichy, qui compromettront sans doute son rayonnement intellectuel ultérieur.

**Mots-clés :** Robert Ricard, Maurice Legendre, Marcel Bataillon, Histoire des Intellectuels, Guerre civile espagnole, Gouvernement de Vichy.

**Resumen:** Los historiógrafos que recomponen el nacimiento del hispanismo francés evocan poco a Robert Ricard, quien fue director del Institut d'Études Hispaniques, a partir de 1953. Intentaremos explicar los motivos probables de este rodeo historiográfico. En efecto, en los años 1930-1940, Robert Ricard toma posiciones políticas e ideológicas radicales durante la Guerra civil española, particularmente en su

correspondencia privada, y de manera oficial hacia el Gobierno de Vichy, que comprometerán probablemente su proyección intelectual posterior.

**Palabras clave:** Robert Ricard, Maurice Legendre, Marcel Bataillon, Historia de los Intelectuales, Guerra Civil española, Gobierno de Vichy.

---

Robert Ricard (1900-1984), passionné de culture antique<sup>1</sup>, fut un hispaniste érudit, dont l'expertise scientifique et la finesse intellectuelle furent reconnues de tous. Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, dès septembre 1953, remplaçant à ce poste Gaspard Delpy (1888-1952) qui meurt brutalement en décembre 1952, il a également été vice-président de la Société des Hispanistes Français, fondée en 1963, entre 1963-64-65, et reçoit de nombreuses distinctions honorifiques de la France et de l'étranger. Sa thèse de doctorat, intitulée *La « conquête spirituelle » du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, est vendue dans le monde entier et constitue encore aujourd'hui une référence pour la recherche universitaire sur l'évangélisation du Nouveau Monde. Pourtant, il fut évité voire boudé par beaucoup, comme le montrent la fin de sa carrière et sa reconnaissance mitigée par les institutions dans lesquelles il s'est pourtant impliqué, dès leurs débuts<sup>2</sup>. Comment expliquer cette minorisation dont il fut l'objet, le malaise que semble susciter cet hispaniste, sa mise au banc actuelle dès lors que l'historiographie se penche sur les protagonistes du premier hispanisme ou américanisme français? Cette esquive historiographique est d'autant plus flagrante lorsqu'on la compare au sort qui est réservé à Marcel Bataillon (1895-1977), lui qui entretint pourtant avec Robert Ricard une amitié intellectuelle tout au long de sa vie et qui, comme lui, normalien, agrégé, dirigea l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne, et se voua à l'étude de la religion dans les aires hispaniques.

---

1 Robert Ricard se convertit à l'hispanisme un peu par hasard à la fin de l'année 1918, et notamment du fait de la Première Guerre mondiale qui a laissé l'École Normale Supérieure, à laquelle il appartient, dans un état de désorganisation avancé. Il part alors en Espagne qui est restée en dehors du conflit et qui offre la possibilité aux étudiants d'étudier dans la paix. Il y est boursier de l'École des Hautes Études Hispaniques qui devient la Casa de Velázquez, en 1928.

2 Selon le fils de Robert Ricard, François-Xavier Ricard, dans son « Récit-portrait. Robert Ricard » : « J'ai été frappé de constater que, lors des élections au Comité de la " Société des Hispanistes Français ", en mars 1967, son nom n'avait recueilli, pour la vice-présidence, que 74 voix, alors que Marcel Bataillon, pour la présidence en rassemblait 108 et, 8 autres personnes, pour d'autres fonctions, entre 86 et 104. Il ne fait pas partie de la délégation française au premier Congrès international des Hispanistes à Oxford, en septembre 1965. [...] Autre étrangeté, sur laquelle je n'ai pas d'explication, son nom ne figure pas sur la liste de l'*Asociación Internacional de Hispanistas*, en 1965 » (François-Xavier Ricard, « Récit-portrait. Robert Ricard », *Iberic@l*, n° 11, 2017).

Par ailleurs, François-Xavier Ricard rapporte des paroles prononcées par son père, lors de son pot de départ à la retraite, en juin 1969, qu'il sollicite avec un an d'avance, ne supportant pas les événements de 1968 : « Je sais que beaucoup d'entre vous ne m'aiment pas ». Marie-Cécile Benassy qui a eu pour directeur de thèse Robert Ricard rapportera ces mêmes propos.

J'ai voulu « enquêter » non sur cet évitement proprement dit, mais sur les motifs probables du contournement de sa figure dans l'hispanisme. En travaillant sur ses archives personnelles<sup>3</sup> et en rencontrant plusieurs de ses enfants, notamment François-Xavier et Marie-Anne<sup>4</sup>, j'ai pu découvrir que l'explication sans doute principale de cette amnésie partielle dont Robert Ricard fait l'objet<sup>5</sup> se trouvait initialement dans la posture qu'il a adoptée particulièrement lors de la Guerre civile espagnole entre 1936 et 1939, et envers le Gouvernement de Vichy. Il a alors pris des positions politiques et idéologiques radicales, qui ont fini par être connues, même s'il les a défendues officieusement, presque « clandestinement », sans répandre son opinion sur la place publique des hispanistes, précisément dans sa correspondance privée ou encore dans une presse catholique. Certaines de ses amitiés ont contribué à l'affirmation ou plutôt l'approfondissement de ses engagements. Il tente, par ailleurs, d'occuper et occupe même, dans ces années-là, plus d'une décennie avant sa nomination comme Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, des postes politiques, « compromettants » dans la double acception du terme.

Lui qui avait écrit à Marcel Bataillon, le 25 janvier 1939, dans un courrier privé, s'être imposé « une consigne de silence » qu'il « [rompait] rarement », dans les affaires politiques, s'engagea en réalité dans des combats, pour lesquels il fut actif, notamment dans la défense des rebelles espagnols contre les gouvernementaux, lors du soulèvement militaire, également pendant la Guerre civile, puis lors de la dictature<sup>6</sup>. Il fut également un protagoniste du Gouvernement de Vichy pour lequel il fut Directeur de l'Instruction publique au Maroc, tournant le dos à l'appel du 18 juin 1940 du Général De Gaulle.

## 1 - L'engagement politique de Robert Ricard auprès du Gouvernement de Vichy

En plus de son éducation catholique traditionaliste<sup>7</sup>, ses amitiés avec des hispanistes catholiques ont une incidence décisive sur son engagement politique et intellectuel dans la Guerre civile espagnole, mais également lors de la Seconde Guerre Mondiale.

3 Robert Ricard légua ses archives à l'Université Catholique de l'Ouest à Angers, parce que l'Abbé Paul Drochon, qu'il appréciait beaucoup et qui fit sa thèse avec lui, y enseignait.

4 Je remercie Michel Fourcade, maître de conférences en Histoire contemporaine à l'Université de Montpellier III, de m'avoir transmis les archives que son bouquiniste, Pascal Ricard, lui avait lui-même confiées. Ces archives étaient le résultat d'un long travail de recherche mené par François-Xavier Ricard, frère de Pascal et fils de Robert Ricard.

5 Dès lors que les hispanistes évoquent les intellectuels ayant contribué à la fondation de l'hispanisme en France.

6 Dans la lettre de Robert Ricard à Marcel Bataillon du 25 janvier 1939, Ricard dit n'avoir écrit qu'un seul article sur la Guerre civile. Il a été rédigé, précise-t-il, « tout au début, le 25 juillet 1936 ». L'article fut publié dans le journal dominicain, *Sept*, et s'intitule « Guerre civile en Espagne » (p. 6).

7 Il est avant tout un catholique romain, attaché au Pape et à ses évêques, à l'institution ecclésiastique, peut-être plus encore, nous confie sa fille Marie-Anne, qu'au message évangélique, cela étant toutefois assez courant à l'époque, ajoute-t-elle.

Avant d'évoquer ses prises de position politiques dans la Guerre civile espagnole, qui nous importent particulièrement comme hispaniste et futur Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques, nous voudrions évoquer son engagement politique français en 1940. Ricard ne se contente pas d'une bienveillance empathique vis-à-vis du Gouvernement de Vichy. Il y participe, en s'engageant auprès du Général Noguès (1876-1971) au Maroc.

Le Général Noguès, après avoir rejeté l'armistice du 17 juin 1940, et pourtant sollicité par le Général De Gaulle (1890-1970), deux jours plus tard, pour devenir le chef de la résistance sous les ordres duquel De Gaulle se rangerait, décide de rentrer dans la légalité et de soutenir finalement le Maréchal Pétain (1856-1951).

En 1940, Robert Ricard ne reconnaît pas la France libre, la République française. Il décide de se mettre au service du régime de Vichy, cautionnant ainsi l'idée que la Révolution Nationale pétainiste régènerait la France. D'après un entretien que j'ai eu avec François-Xavier et Marie-Anne, leur père admirait le Maréchal Pétain pour ses valeurs réactionnaires. Selon eux, il se reconnaissait bien dans la devise « Travail, Famille, Patrie ». De plus, Pétain était un catholique et avait été nommé ambassadeur de France, en Espagne, en mars 1939, après avoir reconnu, en février 1939, le gouvernement franquiste. En 1940 cependant, une grande partie des Français voit en Pétain le héros de Verdun et lui fait confiance pour défendre la France et ses intérêts face à l'occupant allemand. Ricard prend également parti pour le régime contre-révolutionnaire de Vichy – comme forme de revanche sur le Front Populaire français (alliance de communistes, socialistes et radicaux) –, de la même façon qu'il venait de défendre le soulèvement nationaliste contre le Front Populaire espagnol et ses dérives dangereuses, complices selon lui de l'anarchie et de la barbarie révolutionnaire.

D'après une note de François-Xavier Ricard, dans une fiche personnelle sur François Chevalier (1914-2012), Jacques Chevalier (1882-1962) « a à peu près sûrement joué un rôle dans la nomination de Robert Ricard comme directeur de l'Instruction Publique au Maroc, le 15 octobre 1940, période où, d'après J.-B. Duroselle, Jacques Chevalier était Secrétaire Général du Ministère de l'Instruction Publique à Vichy. Jacques Chevalier est devenu Ministre de l'Instruction publique en décembre 1940, après le renvoi de Laval par Pétain ». Ricard, convoqué à Vichy, accepte immédiatement le poste.

Quelques années plus tard, le 23 mars 1943, peu après l'arrivée du Général De Gaulle à Alger – alors « capitale provisoire de la France libre<sup>8</sup> » –, où l'on travaille au rétablissement de la légalité républicaine, Ricard présente au Général Noguès sa démission de ce poste très politique de Directeur de l'Instruction publique « pour désaccord avec le Gouvernement d'Alger »<sup>9</sup>, alors qu'il était initialement nommé pour cinq ans, soit jusqu'au 14 octobre 1945. En 1943, Ricard est totalement isolé ; même le Directeur de la Casa de Velázquez, l'hispaniste Maurice Legendre (1878-1955), pourtant « carrément d'extrême droite » selon François-Xavier Ricard, l'un des plus intimes amis de Ricard, finit par rejeter le régime vichyste.

---

8 BASTIEN, Hervé, « Les ordonnances d'Alger », *Espoir*, n° 95, janvier 1994.

9 Selon François-Xavier Ricard, dans son « Récit-portrait. Robert Ricard », « certaines notes laissées par Guillemine [sa seconde femme] permettent de penser que Robert a décidé de démissionner à la suite d'un discours prononcé par le Général Giraud le 14 mars 1943, discours qui, de fait, rejetait le régime de Vichy et proclamait la nécessité de rétablir les lois de la République ».

Revenons à présent quelques années en arrière sur les positions prises par l’hispaniste Robert Ricard sur la Guerre civile espagnole.

## 2 - Robert Ricard sort de sa réserve pour son ami Maurice Legendre, lors de la Guerre civile espagnole

Son amitié avec Maurice Legendre, qu’il rencontre en 1919 à Madrid, qui s’explique notamment par leurs opinions politiques et religieuses communes, confortera beaucoup Robert Ricard<sup>10</sup> dans sa position sur la Guerre civile. Ricard possède un grand nombre des articles et ouvrages de Legendre dans sa bibliothèque privée. On relève notamment l’ouvrage *La Mission de l’Espagne*<sup>11</sup> de 1941, symptomatique de la plupart de la bibliographie que Ricard a acquise, relative à la Guerre civile espagnole et à ses conséquences<sup>12</sup>. Il offrira surtout la *Nouvelle histoire de l’Espagne* de Legendre, datant de 1938, aux personnes qu’il rencontre et qui sollicitent ses lumières intellectuelles sur le conflit national espagnol. Or, ce livre fut l’objet d’une polémique très virulente entre Marcel Bataillon et Robert Ricard que leur correspondance atteste. La polémique débute avec la publication par Bataillon d’un compte-rendu sur ce livre dans un numéro du *Bulletin hispanique* de 1938. Cette déclaration politique *ad hominem* est rejetée avec véhémence par Ricard qui regrette que cette « revue qui fait un peu figure d’organe officiel de l’hispanisme universitaire français » ne soit pas restée « neutre », dans ce conflit<sup>13</sup> ; Ricard désapprouve cette compromission politique de Bataillon, dans la sphère publique de l’hispanisme. Selon Bataillon dans ce compte-rendu, Franco est considéré par Legendre comme « le Libérateur ». Les dernières pages du livre de Legendre seraient même « un long bulletin de victoire ». « On n’accusera pas M. Legendre de cacher son parti pris. Son livre, l’éditeur l’a-t-il souhaité ainsi, est un acte d’adhésion à l’“ Espagne nationale ”, qui, dès maintenant, pourrait l’adopter comme *libro de texto* dans ses collèges ». « Legendre n’est pas un néophyte ou un propagandiste occasionnel du nationalisme espagnol. Il a longuement mûri sa conception d’une Espagne qui lui semble aujourd’hui sur le point de triompher par le fer et par le feu ». « Ce livre est

---

10 Ricard choisit d’ailleurs Legendre comme parrain de baptême de sa fille Marie-Anne.

11 Collectif, *La Mission de l’Espagne*, Paris, Plon, Collection Occident Études hispaniques, 1941. Legendre y écrit un article intitulé « La vocation impériale de l’Espagne » et le Comte Hermann de Keyserling, un article particulièrement partisan sur « L’Espagne dans l’Europe renouvelée (Vision d’une philosophie) », p. 20-29. Ce dernier s’exclamera par exemple : « Il m’est impossible de contempler la victoire du Général Franco et la Rénovation en train de se produire sans attendrissement » (*Ibid.*, p. 22).

12 Ricard possède entre autres nombreux livres : Enrique Arques, *17 de julio. La epopeya de África. Crónica de un testigo (Enrique Arques)*, Ceuta-Tetuán, Imprenta África, 1938. Dans son exemplaire, Ricard a ajouté son nom sur la première page, ainsi que « reçu à Alger, octobre 1938 ».

13 Lettre du 25 janvier 1939, écrite depuis Alger, par Robert Ricard à Marcel Bataillon.

celui d'un Français contre-révolutionnaire ». Ou encore « il y a aussi en M. Legendre un guerrier tout prêt à vibrer aux grandes actions militaires »<sup>14</sup>.

De fait, le livre de Legendre s'ouvre sur cet *incipit* : « À la gloire de cette Espagne dont l'avenir est aussi grand que le passé ». Dans ce texte, Legendre insiste sur « la vocation impériale de l'Espagne »<sup>15</sup>, et aristocratique. Selon lui :

Dans un pays indépendant comme l'Espagne, où les énergies traditionnelles, sous la trompeuse décomposition superficielle, étaient restées si vivantes, la nouvelle invasion barbare ne pouvait réussir. Aussi bien les meneurs étrangers n'ont-ils pu trouver en Espagne que des complices sans envergure, sans cohésion et sans idéal. L'intervention de l'armée au Maroc a suffi pour renverser le grand dessein, en donnant le signal de la reconquête. Or dans l'ordre matériel, cette armée était peu considérable en face des hordes qui s'armaient depuis des années. L'aide tardive fournie par une partie seulement des puissances qui étaient visées à travers l'Espagne n'a compensé que dans une mesure limitée l'aide par laquelle le marxisme international et ses complices avaient depuis des années permis à la très petite minorité révolutionnaire espagnole de s'emparer de tous les leviers de commande et de toutes les armes en Espagne.

[...] Le 17 juillet 1936, l'armée du Maroc donne le signal du soulèvement, et le 18 Burgos, Valladolid et Séville se joignent au mouvement<sup>16</sup>.

Dans les dernières pages de son livre, Legendre redouble de ferveur lyrique et confère à Franco un rôle quasiment prophétique et salvifique : « Cependant que Franco, qui poursuit ses avantages avec une méthode implacable, ménage la capitale, et surtout les quartiers dont tous les habitants l'attestent comme le Libérateur<sup>17</sup> ». Il termine son livre par ses mots :

Si l'impartialité qui s'impose à l'historien oblige quand même à réserver la possibilité de l'improbable, il est une certitude à laquelle aboutit toute cette histoire : dans l'immense péril qui menace aujourd'hui la civilisation occidentale, la victoire de l'Espagne, prête à un nouveau Siècle d'Or, est la condition du salut<sup>18</sup>.

Or, Ricard, dans sa lettre du 25 janvier 1939 à Bataillon, au sujet du parti pris politique de Legendre dans la Guerre civile espagnole et tel qu'il l'exprime dans sa *Nouvelle Histoire d'Espagne*, ne lui témoigne pas seulement son soutien amical. Il exprime son adhésion idéologique et politique

14 BATAILLON, Marcel, « La Nouvelle Histoire d'Espagne de M. Legendre », *Bulletin Hispanique*, n° 4, 1938, p. 455.

15 Maurice Legendre en parle aussi dans son article du même nom, publié dans le livre *La mission de l'Espagne*, *op. cit.*, p. 11-19. Legendre considère, dans les dernières lignes de son article sur « La vocation impériale de l'Espagne » : « Il est de l'intérêt du monde chrétien, disons plus simplement : du monde, que l'Espagne, qui était impériale bien avant la merveilleuse aventure des Amériques, réalisation partielle de son impérialisme, reste impériale, fût-ce sous des formes nouvelles et dans de nouveaux champs d'action, après l'émancipation politique des nations qu'elle a engendrées. Le monde a besoin de cet impérialisme vivifiant [...] » (*Ibid.*, p. 19).

16 LEGENDRE, Maurice, *Nouvelle Histoire d'Espagne*, Paris, Hachette, « L'histoire racontée par tous », 1938, p. 311-312.

17 *Ibid.*, p. 314.

18 *Ibid.*, p. 315.

à son manifeste historiographique pro-franquiste réactionnaire : « Je tiens à affirmer mon union avec Legendre [...]. En gros, je vois les choses comme lui ».

Plus largement, la nécrologie que rédige Ricard sur son ami Legendre, dans le *Bulletin Hispanique*, plusieurs années après, éclaire certes sur les valeurs dans lesquelles croyait ce dernier ; elle donne aussi des indices sur Ricard lui-même et sur le système axiologique nationaliste et autoritaire qu'il n'a cessé de défendre :

Il y a, peut-on dire, une Espagne de Maurice Legendre, qui est une Espagne continentale, rurale, essentiellement castillane et profondément traditionaliste [...]. Ceux qui n'avaient avec lui que des rapports superficiels pouvaient aisément le prendre pour un esprit dogmatique et sans nuances, prompt aux affirmations massives, pour un tempérament autoritaire et tout d'une pièce, pour un caractère rigide et presque « monolithique », pour un catholique *a machamartillo*, incapable de la moindre tolérance, et pour un nationaliste intempérant, fermé à tout ce qui n'était pas la tradition de sa propre patrie [...]. Il croyait à la nécessité de la discipline, [...] il était attaché à des principes sur lesquels il ne transigeait pas. C'est pour les respecter qu'il s'était volontairement condamné à une dure solitude [...] et qui ne fut pas sans peser cruellement sur son existence<sup>19</sup>.

Il avait élaboré toute une interprétation de l'histoire à fondement théologique dont les bases ne pouvaient être acceptées partout, mais qui ne manquaient ni de force ni de valeur et qui méritaient considération. [...] Peu d'hommes avaient l'esprit plus libre et vivaient moins sur des idées toutes faites ou acceptées passivement<sup>20</sup>.

« Ce nationaliste impénitent, mais dont le nationalisme était corrigé par un attachement indéfectible à l'universalité du catholicisme, ce nationaliste impénitent aura consacré toute sa vie à un pays qui n'était pas le sien »<sup>21</sup>.

Legendre fut jusqu'au bout un éclaircisseur pour Ricard, partageant avec lui les mêmes « Lumières » politiques et idéologiques, la même vision eschatologique. Tous deux considérèrent notamment que Franco et le régime qu'il instaura une fois la guerre remportée étaient la solution régénérationniste pour l'Espagne, les seuls pouvant œuvrer au maintien de sa spécificité civilisationnelle : sa vocation impérialiste et chrétienne.

D'autres amitiés mettent en lumière les prises de parti politiques de Ricard, également même son désir d'engagement politique pragmatique. Dans ses archives privées, nous avons notamment retrouvé deux correspondances de l'hispaniste avec des interlocuteurs particulièrement intéressés par la Guerre civile espagnole et ses enjeux<sup>22</sup>. Il nourrit ainsi une correspondance régulière avec son beau-frère, Martial Massiani (1887-1968), mari de la sœur de Brigitte Ricard, sa femme, et qui est à l'époque président du Syndicat des journalistes français<sup>23</sup>. Un autre échange

19 RICARD, Robert, « Maurice Legendre », *Bulletin Hispanique*, vol. 57, n° 1, 1955, p. 204-205.

20 *Ibid.*, p. 205-206.

21 *Ibid.*, p. 207.

22 On peut également y trouver une lettre de l'historien mexicain Carlos Pereyra (1871-1942) à Robert Ricard, datée du 22 juin 1939, dans lequel il évoque son soulagement face à la victoire de Franco et qu'il dépeint comme le sauveur.

23 Martial Massiani occupa ce poste de 1937 à 1947. Il est le neveu de Jean Guiraud, historien, spécialiste de l'histoire de l'Église et rédacteur en chef de *La Croix* de 1917 à 1939.

épistolaire se tisse avec un franciscain, le Frère Lino Gómez Canedo (1908-1990), historien américain qui vit à Rome pendant la Guerre civile — que, par ailleurs, Ricard signale, le 19 mai 1941, à François Chevalier, comme un historien d'Amérique à solliciter. Gómez Canedo se spécialisera dans l'histoire de l'évangélisation du Nouveau Monde par les missionnaires franciscains.

Plusieurs éléments de la correspondance privée de Ricard révèlent des preuves de son engagement dans la Guerre civile, qui ne se voulut pas uniquement intellectuel, également politique et concret.

### 3 - La correspondance avec Martial Massiani, son beau-frère

Dans la correspondance avec son beau-frère, Martial Massiani, ils échangent beaucoup sur la Guerre civile espagnole. Un élément revient particulièrement sous leur plume, au début de l'année 1939, quelques mois avant la victoire des nationalistes. Ils évoquent notamment la nécessité de trouver un homme pouvant aider, « asésorer » le futur ambassadeur de Burgos<sup>24</sup> auprès de Franco, une sorte de « chargé de mission ». Le sénateur français, Léon Bérard<sup>25</sup> (1876-1960), est nommé pour négocier une « reprise des relations diplomatiques »<sup>26</sup> entre les deux pays. Or, Massiani veut soumettre à Bérard le nom d'un « hispanisant »<sup>27</sup>, très bon connaisseur de l'Espagne et, selon les propos de Ricard et Massiani, sympathisant de la cause franquiste, pour aider le futur ambassadeur, le seconder, l'éclairer de son expertise sur ce pays et pouvant œuvrer au développement d'une diplomatie notamment culturelle entre la France et l'Espagne.

Dans une lettre du 3 février 1939 à Ricard, Massiani écrit :

Léon Bérard est parti hier soir pour Burgos, en mission semi-officielle, pour préparer l'établissement de l'ambassade auprès de Franco.

Je n'ai pas eu le temps de le voir avant son départ. Je pourrai le demander à son retour.

Il me semble qu'il faudrait lui recommander de faire détacher si possible auprès du futur ambassadeur les gens capables de l'éclairer et de l'aider tout de suite le plus utilement.

Ne pourrait-on pas lui envoyer comme « chargés de mission » Maurice Legendre, Guinard, peut-être toi-même. Qu'en penses-tu ?

Je le dirai librement, le cas échéant, à Léon Bérard<sup>28</sup>.

---

<sup>24</sup> Le 2 mars 1939, Pétain est nommé premier ambassadeur de France de l'Espagne franquiste.

<sup>25</sup> Léon Bérard, Martial Massiani et quelques autres participeront ensemble à la création du « Cercle Richelieu ».

<sup>26</sup> HUGH, Thomas, *La guerre d'Espagne (juillet 1936 - mars 1939)*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 676.

<sup>27</sup> Terme employé par Martial Massiani dans sa lettre à Robert Ricard, du 18 février 1939.

<sup>28</sup> Dans les archives de Robert Ricard, on trouve plusieurs articles, que ce dernier a gardés, traitant de ce voyage diplomatique.



Massiani considère que Ricard pourrait constituer cet homme clé par sa connaissance de l'Espagne et sa sympathie envers les milieux nationalistes. Ricard s'imagine d'ailleurs, avec un certain enthousiasme, dans ce rôle politico-culturel : « J'irai avec joie », confie-t-il dans sa réponse à Massiani du 7 février 1939, même s'il ajoute qu'il préfère, selon « le principe de Saint François de Sales » « ne rien demander, ne rien refuser<sup>29</sup> ». Pour être appelé à ce poste, « je ne vois en ma faveur que mon titre de professeur d'Université et ma connaissance du Maroc espagnol<sup>30</sup> ». Ricard souhaite notamment, par cette intercession potentielle auprès de l'ambassadeur de Burgos, « empêcher un fossé infranchissable de se creuser entre les nationalistes et la France », dit-il à Bataillon, dans sa lettre du 4 février 1939. D'ailleurs, dans sa lettre du 7 février 1939, à Massiani, il écrit : « Je signale, car la chose peut être utile à savoir, que Bataillon (prof. d'esp. à la Sorbonne) ne serait pas *persona grata* à cause de ses opinions politiques ». Le rôle de cet « hispanisant » consisterait notamment à retravailler, ressouder, en coulisses et en collaboration avec l'ambassadeur, le lien politique et diplomatique contrarié entre la France et l'Espagne puisque, selon lui, « nous avons tout fait pour cimenter l'alliance des nationalistes avec l'Allemagne et l'Italie, et, en persistant dans cette attitude de bouderie stérile et même *contraproductente*, nous ferions le jeu des deux puissances et nous laisserions passer l'occasion de tâcher à contrebalancer leur influence<sup>31</sup> ».

Dans une lettre du 18 février 1939, Massiani informe Ricard que Bérard aurait exprimé le souhait d'être aidé dans sa mission : « Mon cher Robert, j'ai vu Léon Bérard mardi, exactement pendant que le Conseil des ministres délibérait. Je lui ai parlé des deux questions<sup>32</sup> qui avaient fait l'objet de ma dernière lettre ». Massiani poursuit en encourageant Ricard dans cette potentielle future tâche de médiation diplomatique : « Raison de plus pour agir vite à Burgos ». Massiani termine cette lettre sur une déclaration politique sans ambiguïté : « Ce qui est démentiel, c'est que dans un pareil moment des gens au Parlement intriguent avec tant d'ardeur pour empêcher la reconnaissance de Franco, et prolonger inutilement la lutte<sup>33</sup> ».

Ce que l'on note, d'une part, à la lecture de cet échange épistolaire est l'implication de Ricard dans le conflit civil espagnol et sa projection, en tant qu'intellectuel hispaniste et défenseur de la cause nationaliste, comme un possible protagoniste de l'ambassade française à Burgos<sup>34</sup>.

---

29 Lettre de Robert Ricard à Martial Massiani du 7 février 1939.

30 *Idem*.

31 Lettre de Robert Ricard à Marcel Bataillon du 4 février 1939.

32 La seconde question concerne la nécessité de mettre en place un parrainage entre la France et l'Espagne afin que les paroisses françaises puissent participer à la reconstruction des églises détruites par les gouvernementaux (Voir notamment la lettre du 3 février 1939 de Massiani à Ricard). À ce sujet, Massiani expose à Ricard, le 18 février 1939, la question des dissensions diplomatiques entre certains évêques de France et d'Espagne : « L'abbé Polimann, qui a déjeuné ici avant-hier au retour du voyage qu'il a fait en Espagne en compagnie de Mgr. Harscouët, me dit que le cardinal Goma aurait sollicité déjà les évêques français individuellement de concourir à la reconstitution, et se serait plaint d'avoir essuyé de l'un d'eux un refus résumé en ces termes " Je ne donne rien pour Franco " ».

33 Déjà dans une lettre du 22 mars 1938, Massiani exprimait sa sympathie envers les nationalistes, en vantant à Ricard la « remarquable conférence » donnée par Maurice Legendre, à la Corporation des Publicistes chrétiens, « sur les raisons que nous avons d'espérer et de préparer de bons rapports avec Franco ».

34 D'ailleurs, cette ville – siège du gouvernement nationaliste de Franco – attirera Ricard. Il dictera, en 1938, à sa femme Brigitte la traduction en français (vingt pages) d'un discours sans ambiguïté, prononcé par le Général Juan Yagüe (1891-1952), paru dans le *Diario de Burgos* le 19 avril 1938, qu'il annotera et corrigera une fois la dictée prise, attestant son intérêt pour ce lieu de conquête nationaliste. Cette

De plus, l'échange avec son beau-frère fait émerger Ricard comme un intellectuel qui doit s'engager, même s'il le fait à l'abri de l'espace public et médiatique, dans le débat virulent qui a lieu à l'époque en France autour de la Guerre civile espagnole. En effet, dans leurs échanges, Massiani encourage Ricard à développer ses analyses politiques et ses points de vue d'expert culturel sur la question. Il sollicite ses lumières et, en l'interrogeant, lui donne l'occasion de développer et affiner ses arguments politiques. Ainsi, dans une lettre du 10 mars 1939, depuis Alger, Ricard propose à Massiani cette analyse politique sur la Phalange, les régimes totalitaires et l'armée :

La Phalange est un élément intéressant pour l'effort de rénovation qu'elle représente, mais inquiétant pour certains articles de son programme, sa sympathie pour les régimes totalitaires, et le caractère passionné, impulsif, voire puéril, de certains de ses chefs, qui rappellent un peu les extrémistes du fascisme et du nazisme. Cela ne sera pas trop grave tant que les militaires<sup>35</sup> conserveront l'essentiel de l'autorité et pourront jouer le rôle d'arbitres et de modérateurs.

Dans leur correspondance, Massiani avoue à Ricard qu'il diffuse et réutilise ses arguments politiques, dans son réseau journalistique et politique. Ricard prend donc indirectement une place dans le débat politique français sur la Guerre d'Espagne, notamment par l'intermédiaire du Président du Syndicat des journalistes français.

Déjà, dans une lettre du 24 mai 1938, Massiani remercie Ricard de trouver les mots, les analyses pertinentes sur l'épineuse question du conflit espagnol, de lui permettre de pouvoir justifier rationnellement sa prise de parti franquiste contre certains de ses détracteurs français :

Je n'ai pas eu encore, au milieu de tant d'événements, le moyen de te remercier de la lettre où tu me communique les réflexions adressées à F. Elle a été pour moi du plus grand intérêt. Je ne me suis pas contenté d'en faire mon profit personnel, mais j'en ai utilisé les arguments dans des conversations avec plusieurs parlementaires et avec des confrères. Je m'en suis inspiré aussi pour certains de mes articles quotidiens.

---

traduction manuscrite se trouve dans les archives personnelles de Robert Ricard. Dans ce discours, le général Yagüe s'exclame notamment : « Il est criminel de ne pas appartenir au bloc national et encore plus de travailler à le briser [...]. Quelle magnifique aurore, Camarades! [...]. Mais surtout nous devons exécuter les ordres du Caudillo. » Dans ce discours grandiloquent, le Général évoque la nécessité de mettre en place « les doctrines de l'Espagne nouvelle » ; il déploie toute une rhétorique d'un renouveau de la civilisation espagnole. Le texte traduit par Ricard se termine ainsi : « Le général Yagüe achève ce vibrant discours le bras levé, tandis que la foule éclate en une ovation enthousiaste mêlée de retentissants vivats. Les autorités attendent ensuite le discours du Caudillo, que le public écoute debout avec émotion, et dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire le texte comme nous l'avons désiré, par suite de difficultés de retransmission qui ne nous ont pas permis de l'entendre intégralement ». Le mot « Caudillo » est souligné dans le texte recopié par Brigitte Ricard. Ce fameux texte, prononcé par le Caudillo, le 19 avril 1938, se trouve photocopié intégralement dans les archives personnelles de Robert Ricard.

35 Les militaires fascinent Robert Ricard. Dans ses archives personnelles, se trouvent beaucoup d'articles de journaux découpés portant sur les militaires rebelles, sur leurs avancées, notamment dans le journal *España* (le grand quotidien de Tanger), ou le journal *Croisade* (« Organe des Amitiés franco-espagnoles » d'Alger).

Ton argumentation paraît avoir impressionné particulièrement Alfred Michelin<sup>36</sup>. Il m'a demandé s'il te serait possible de la développer en une lettre plus longue, qui paraîtrait m'être adressée à moi, mais que je pourrais lui confier. Tu y reprendrais l'ensemble de l'affaire, et la discussion des thèses de Maritain et de Mauriac. Michelin voudrait pouvoir mettre ton exposé sous leurs yeux.

Il souhaite également qu'à ton retour en France tu acceptes, sur son invitation, de déjeuner avec eux et avec moi. [...]. Je pense que tu vois à Alger les articles de Wladimir d'Ormesson dans le *Figaro* : il défend au jour le jour, avec beaucoup de diplomatie mais de ténacité, une thèse semblable à la tienne sur la politique que nous devons avoir à l'égard de Franco.

Mistler m'a dit qu'il serait heureux de te revoir et de causer avec toi, aussi bien de l'Espagne que du Mexique. Il me paraît dans d'excellentes dispositions.

Les deux beaux-frères sont précisément dans les mêmes « dispositions » et défendent clairement Franco, contre les gouvernementaux et les « rouges ». Et Ricard n'est pas seulement l'homme qui aurait pu servir le régime nationaliste en occupant un poste d'« éclaireur », comme intellectuel hispaniste, de l'ambassadeur de France à Burgos, en somme de diplomate culturel ; il a participé à orienter les consciences, pendant la Guerre d'Espagne, dans certains milieux politiques et journalistiques français, notamment catholiques. Cependant, comme il n'a pas souhaité s'engager publiquement, il l'a fait loin de Paris et dans une certaine « clandestinité », en privé. Pour une part, son beau-frère s'est chargé de distiller ses idées.

## 4 - La correspondance avec son ami chercheur, le frère Lino Gómez Canedo

La correspondance avec le frère Gómez Canedo révèle des éléments en commun avec l'échange épistolaire entre Ricard et Massiani. En plus d'une sympathie affichée envers le soulèvement nationaliste et la figure de Franco, nous voyons comment Ricard s'est positionné dans une querelle parmi les catholiques, qui fait grand bruit à l'époque en France, entre la position de Jacques Maritain (1882-1973) — futur ambassadeur de France au Vatican, de 1945 à 1948 — du « double refus », et celle de Paul Claudel (1868-1955), notamment du « moindre mal », voire du bien pour l'Espagne.

Mais d'abord, le frère Gómez Canedo, le 5 octobre 1936, exprime à Ricard toute sa gratitude pour son engagement politique et religieux envers le soulèvement nationaliste :

Muy distinguido y querido amigo: He recibido su carta del 12 septiembre, y puede suponerse hasta qué punto agradezco sus palabras de simpatía hacia mi querida

---

<sup>36</sup> Alfred Michelin (1883-1975) est Président du Syndicat des journalistes français de 1931 à 1937. Il est journaliste au quotidien *La Croix* et devient directeur du groupe de presse « La Bonne Presse », en 1935.

y desgraciada España. [...]. Gracias a Dios que la verdadera España no estaba aún muerta y ha sabido hacer heroicamente frente a la nueva barbarie. Como tantas otras veces en el curso de la Historia nuestros jóvenes cumplen su misión de cruzados por la Fe y por la Civilización. [...] La censura roja es rigurosísima.

Dans une lettre plus tardive, datant du 26 mars 1938, le frère Gómez Canedo remercie Ricard : « Acabo de recibir la *Nueva historia de España* de Mr. M. Legendre, que usted ha tenido la delicada atención de enviarme. [...]. La impresión no desmerece de la labor hispanista de M. Legendre, que tan bien ha sabido penetrar en el alma de nuestra España. Es una obra que hará mucho bien. [...]. Un millón de gracias ». Cet envoi traduit, une nouvelle fois, l'appui de Ricard au manifeste politique pro-franquiste de son ami Legendre et plus largement son engagement indirect et caché, mais actif vis-à-vis des nationalistes.

D'autre part, dans une lettre du 18 février 1938, le frère franciscain évoque la polémique maritainienne et la position du philosophe Jacques Maritain qu'il rejette avec virulence :

Aquí, fuera de España, a donde pueden llegar todas las voces, amigas y adversas, la incomprensión de tantos católicos ante nuestra guerra, no sólo justa y santa: pobre señor Maritain, ¡cuántas infamias ha estampado en su artículo "De la guerre sainte"! : sino la única fórmula de salvación, que se ha presentado a los católicos de España, en julio de 1936. [...] Es que se quería que los católicos españoles [...] se dejasen aplastar por la horda rusa y en vez de defender a Dios y a la Patria hasta el sacrificio de la vida, se hubiesen hecho comunistas y dejasen perecer a España. Yo no me siento capaz de admitir la buena fe en hombres como Maritain, y compañía. Habría que pensar en graves deficiencias mentales...

Dans une lettre du 14 avril 1938, le frère Gómez Canedo évoque de nouveau le sujet :

En la buena fe de Mr. Maritain me cuesta mucho trabajo creer después de su artículo "De la guerre sainte". Que se halla en un estado de ofuscación muy grande lo sé también por algunos amigos suyos de aquí, especialmente dominicos: me dicen que no escucha razones de nadie. Los bombardeos los lamentamos todos; pero sobre sus causas y motivos habría todavía algo que decir.

Nous n'avons pas les réponses de Robert Ricard à ces courriers du frère Gómez Canedo ; toutefois, les mots de ce dernier traduisent leur accord sur la question maritainienne et leur opposition commune à la position du « double refus », d'autant que Ricard s'est prononcé clairement sur le sujet, notamment dans sa correspondance avec Bataillon. Cela fait également l'objet, nous l'avons vu, de lettres échangées entre Massiani et Ricard<sup>37</sup>.

---

<sup>37</sup> Voir la lettre du 24 mai 1938 de Massiani à Ricard.

## 5 - R. Ricard contre le « double refus » de J. Maritain, F. Mauriac et A. Mendizábal

La position de Ricard sur la Guerre civile, comme il le dit lui-même à Bataillon, dans sa lettre du 4 février 1939, à l'occasion de leur dispute sur le livre de Legendre, « n'est pas celle du double refus [...]. En outre et surtout cette attitude ne me paraît pas juste. Faut-il dire que je n'ai nullement le culte des régimes dits d'autorité ? J'ai écrit à un ami nationaliste que la dictature ne me semblait pas un bien en soi. [...]. Ce n'est pas pour des raisons de principe que, entre Negrín et Franco, je choisis Franco : c'est pour des raisons de fait ».

Il ajoute :

Pour toutes ces raisons, j'ai dû me séparer des catholiques nuance Maritain-Mendizabal, auxquels cependant tant de choses me liaient [...]. Quant à la préface de Maritain, j'avoue que j'ai été choqué du ton inconsciemment impertinent sur lequel il s'adresse à l'épiscopat espagnol et que ses distinctions ne m'ont pas convaincu. Au reste tu as dû voir que l'*Osservatore* a publié assez dernièrement un article dont *La Croix* a donné une traduction et qui blâme Mendizabal d'avoir mis les deux partis sur le même plan. [...]. J'aime encore mieux une Église asservie qu'une Église inexistante.

Ricard et Maritain ont pu incarner deux pôles du débat français sur la Guerre d'Espagne. Alors que Maritain critique « la militarisation des sociétés hantées par le pari révolutionnaire » et refuse d'envisager « le conflit espagnol en terme de croisade et de rédemption<sup>38</sup> », Ricard considère que l'Espagne nationale mène une Guerre sainte et juste pour le salut de l'Espagne.

Maritain qui a reçu chez lui, à Meudon, Alfredo Mendizábal (1897-1981) ou José Bergamín (1895-1983) entre autres, défend une position catholique pacifiste, « humaniste », de démocrate chrétien. Après avoir gardé une « prudente réserve »<sup>39</sup>, il s'oppose publiquement à la logique du « moindre mal ». Dans une lettre que Maritain écrit au père Charles Journet, futur cardinal, datant du 17 novembre 1936, il se désole :

La tragédie de l'Espagne nous torture le cœur. On assassine les consciences avec l'application automatique et livresque du principe du moindre mal. Où est-il le moindre mal, voilà la question. Le plus grand mal est en tout cas que les chrétiens privent le monde du témoignage de l'amour évangélique<sup>40</sup>.

Maritain refuse la vision manichéenne que l'on construit de cette guerre, opposant le Christ contre l'Antéchrist. « Il faut tout faire pour arrêter cette guerre fratricide. Que les hommes qui

38 COMPAGNON, Olivier et MAYEUR, Jean-Marie, *Jacques Maritain et l'Amérique du Sud : le modèle malgré lui*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2003, p. 137.

39 *Ibid.*, p. 139.

40 Extrait d'une lettre de Jacques Maritain à Charles Journet, du 17 novembre 1936, in *Correspondance Journet-Maritain, 1930-1939*, vol. II, Fribourg, Éditions universitaires Fribourg Suisse, Paris, Saint-Paul Éditions religieuses, 1998, p. 625.

forment l'opinion publique comprennent leur obligation. Qu'ici on ne donne pas le masque d'une Guerre sainte à une guerre d'extermination ! », s'exclame-t-il dans la préface, datée d'octobre 1937, qu'il écrit au livre *Aux origines d'une tragédie : la politique espagnole de 1923 à 1936*, publié aux éditions Desclée de Brouwer<sup>41</sup>, d'Alfredo Mendizábal, cet ancien professeur en philosophie du droit à l'université d'Oviedo, président du Comité espagnol pour la paix civile, réfugié en France. Dans cette préface, Maritain juge « déplorable que l'on parle de la Guerre civile espagnole comme d'une Guerre sainte ». Pour lui, certains veulent imposer un « nouvel ordre politique », « risquant fort de s'apparenter au fascisme et de saper les fondements de la démocratie ». De plus, il désapprouve publiquement la Lettre Collective des Évêques espagnols du 1<sup>er</sup> juillet 1937, qui établit la thèse de la Guerre Sainte, ce qui choque beaucoup Ricard.

François Mauriac (1885-1970) est également cité et critiqué dans la correspondance de Ricard<sup>42</sup>. Pourtant connu pour être un homme de droite, catholique, notamment dans un article publié dans *Le Figaro*, intitulé « Mise au point » et datant du 30 juin 1938, il s'inscrit dans la même logique évangélique que celle de Maritain, qui sera également celle de Georges Bernanos (1888-1948) qui s'apprête à publier *Les Grands cimetières sous la lune*, d'Emmanuel Mounier (1905-1950), de Stanislas Fumet (1896-1983) ou encore de Gabriel Marcel (1889-1973) :

Ce qui fixa notre attitude ce fut la prétention des généraux espagnols de mener une guerre sainte, une croisade, d'être les soldats du Christ. [...]. Christianisme et fascisme désormais se confondent et ils ne pourront plus haïr l'un sans l'autre. [...]. Jacques Maritain, en se dressant avec toute la puissance de sa dialectique et tout le feu de sa charité, contre cette prétention des généraux espagnols de mener une guerre sainte, a rendu à l'Église catholique un service dont la fureur qu'il suscite nous aide à mesurer la portée.

Mauriac termine son article par ces mots : « Mes bien-aimés, Dieu est amour. »

Ricard, en s'opposant à eux, rejette ce qu'il considère comme une forme de paralogique incohérente. Il défend la même posture que celle défendue par l'article de *La Croix* du 20 janvier 1939, « Les catholiques et la guerre d'Espagne<sup>43</sup> », qu'il déclare approuver à Bataillon dans sa lettre du 4 février 1939 et qu'il a gardé, dans ses papiers ; cet article attaque la position du « double refus », défendue par Mendizábal et Maritain, la jugeant insensée. La tribune s'érige surtout contre la publication dans les pages de *La Croix* du 7 décembre 1938 des deux conférences, tenues à Lille et à Roubaix par Mendizábal, et dont les idées sont exposées dans la première partie de l'article. Pour Mendizábal, il s'agit de « travailler sans répit à rendre la paix aux belligérants, à les amener à la réconciliation fraternelle [...] ». Le journaliste rétorque par ces mots :

Nous demandons au professeur Mendizabal et à ceux qui ont approuvé son ordre du jour avec quel amour de la vérité et de la justice et avec quel sens de responsabilité ils peuvent permettre aux catholiques d'accorder leurs « préférences et sympathies » tant aux rouges qu'aux nationaux. [...]. Qu'un conférencier catholique, que le directeur d'un journal catholique (s'il trouve à redire aux

<sup>41</sup> Voir Jacques Maritain, « De la Guerre Sainte », *Nouvelle Revue française*, 1/07/1937.

<sup>42</sup> Voir la lettre du 24 mai 1938 de Martial Massiani à Robert Ricard.

<sup>43</sup> L'article est anonyme.

phalangistes, ne peuvent du moins ignorer ce que tout le monde sait depuis longtemps sur le compte des rouges) en arrivent à suggérer froidement aux catholiques qu'ils sont libres de distribuer leurs sympathies à droite et à gauche, cela ne mérite aucun consentement, mais réprobation.

Il finit son article ainsi : « Ces prédications faites aux catholiques comme pour décharger sur les épaules les fautes des persécuteurs de l'Église constituent une méthode qui doit finir et qu'il faut renvoyer à l'usine d'où elle provient ».

Les catholiques français se divisent donc sur cette question de la Guerre d'Espagne et Ricard — à l'instar de Paul Claudel<sup>44</sup> — s'inscrit dans le camp de ceux qui défendent les rebelles et surtout considèrent cette guerre comme une guerre de civilisation contre la barbarie révolutionnaire. Paul Claudel reprochera à Maritain « d'abandonner à son sort le clergé espagnol et de former d'extravagants projets de médiation<sup>45</sup> ». Et ce sont ces mêmes arguments qui sont utilisés par les correspondants de Ricard et par lui-même. Il voit dans l'Espagne franquiste, l'Espagne missionnaire, pionnière d'une nouvelle ère hautement humaine, de l'homme nouveau, porteur d'une culture intégrale.

Par conséquent, dans cette guerre fratricide, l'hispaniste Ricard défend la position du « moindre mal » contre celle du « double refus » de Maritain, Mauriac et Mendizábal. Cette position est celle que soutient aussi le journaliste *Criticus*<sup>46</sup>, dans lequel Ricard dit à Bataillon se reconnaître parfaitement<sup>47</sup>. Il invite ce dernier à lire les deux articles signés de *Criticus*, parus dans *La Vie intellectuelle*, datant du 25 septembre 1936 et surtout celui du 10 octobre 1936, qui ont tous deux pour titre « Sur la Guerre civile d'Espagne »<sup>48</sup>. Ce sont les dernières pages qui affichent le plus clairement le point de vue de *Criticus*, partagé par Ricard :

Il faut souhaiter comme un « moindre mal » le triomphe rapide et complet des insurgés. « Comme un moindre mal » : nous n'avons personnellement aucune tendresse pour les dictatures, et nous étouffons chaque jour plus dans un monde où toutes les valeurs humaines sont sacrifiées ou déformées devant les nouvelles idoles. Mais nous préférons un ordre quel qu'il soit, au chaos. [...]. Peut-être aurait-il mieux valu pour l'Espagne que le soulèvement militaire n'éclatât pas : au point où nous en sommes, nous pensons qu'il n'y a pas d'autre alternative

---

44 Voir Paul Claudel, « Aux martyrs espagnols », *Sept*, 4 juillet 1937, ou son article dans *Le Figaro* du 27 août 1937. Dans ce premier article, il écrit :

« Onze évêques, seize mille prêtres massacrés et pas une apostasie !

Ah puissé-je comme toi, un jour à voix haute, témoigner de la splendeur de midi ! [...]. Je joins les mains seulement et je pleure, et je dis que c'est bon et que c'est beau. [...] / Il faut faire de la place à Marx et pour toutes ces bibles de l'imbécillité et de la haine ! ».

45 COMPAGNON, Olivier et MAYEUR, Jean-Marie, *Jacques Maritain et l'Amérique du Sud...*, op. cit., p. 143.

46 *Criticus* est le pseudonyme de Marcel Berger (1885-1966).

47 Robert Ricard écrit, dans sa lettre du 25 janvier 1939, à Marcel Bataillon : « Je ne sais si tu as lu, dans *La Vie intellectuelle*, 25 septembre et 10 octobre 1936, le gros article de *Criticus* sur la Guerre civile d'Espagne. L'article n'est pas de moi, d'ailleurs je l'aurai signé, tandis que l'auteur était contraint à l'anonymat. Mais je l'ai connu avant sa publication et je pense que c'est la meilleure étude qu'on ait publiée en France sur la genèse de la guerre. Au besoin, je pourrais te l'envoyer ».

48 *Criticus*, « Sur la Guerre civile d'Espagne », *La Vie intellectuelle*, 25 septembre 1936, p. 521-550 ; *Criticus*, « Sur la Guerre civile d'Espagne », *La Vie intellectuelle*, 10 octobre 1936, p. 39-77.

que son triomphe, ou le chaos sanglant, chaos où se perdraient toutes les valeurs spirituelles qui nous attachent à l'Espagne : en somme, le dilemme de Unamuno : « civilisation ou barbarie » [...]. Il faudrait un aveuglement singulier après ce que nous avons vu pour imaginer que le simple exercice public du catholicisme serait possible dans une Espagne communiste ou anarchiste. [...]. Il faut souhaiter seulement pour l'Espagne que les insurgés vainqueurs [...] « désintoxiquent » un peuple resté foncièrement sain, et réconcilient les masses avec la religion ancestrale<sup>49</sup>.

Contre Maritain, Mauriac et Mendizábal, Ricard pense que le régime nationaliste est la condition du rétablissement d'un ordre chrétien, et donc de la civilisation. Déjà il écrivait depuis Rabat à son ancien directeur de thèse, Paul Rivet (1876-1958), vouloir « dépasser les vieilles antinomies : je souhaiterais le retour à un ordre social et politique vraiment chrétien. [...] Il me semble que l'on pourrait peut-être arriver à se mettre d'accord sur un ordre humain où les vieilles antinomies droite-gauche, capital-prolétariat, religion-laïcité, etc., n'avaient plus ni signification, ni valeur ». En réalité s'il se dit défavorable aux antinomies politiques, Ricard considéra, dans son seul article sur la Guerre civile, paru dans le journal dominicain *Sept*, le 31 juillet 1936, la politique de gauche du Front populaire espagnol comme ne pouvant contribuer à la rédemption du monde :

Il faut reconnaître que les hommes de « gauche » qui ont détenu l'autorité avant et après les « droites », ont accumulé les erreurs et contribué, plus que tous les autres, par leurs imprudences ou leur sectarisme, à creuser le fossé qui sépare aujourd'hui les Espagnols en deux armées acharnées à se détruire.

Après avoir critiqué ce qu'il appelle « l'imprudence des idéologues de gauche », Ricard dénonce « les politiciens sectaires » :

À côté d'eux, et malheureusement plus nombreux peut-être, les partis de gauche comprennent en Espagne des politiciens sectaires et passionnés, souvent grossiers et cyniques, souvent tarés, souvent indignes des causes qu'il leur arrive d'incarner ou de défendre. [...]. Les plus « avancés » d'entre eux ont soumis le pays à une véritable tyrannie. [...]. En cette fête de saint Jacques, prions Dieu qu'il ait pitié de l'Espagne !

L'hispaniste Ricard considère donc que seul Franco peut participer à la réémergence d'une humanité réconciliée... Il se garde toutefois de clamer cette position dans la sphère publique des hispanistes, préférant la défendre en privé, presque clandestinement. Il fut ainsi nommé Directeur de l'Institut d'Études Hispaniques sans difficultés, mais paya *a posteriori* cet engagement pris particulièrement dans les douloureuses années 1930-1940, en France et en Espagne, en étant « condamné à une dure solitude »<sup>50</sup> par la plupart de ses confrères hispanistes.

49 *Criticus*, « Sur la Guerre civile d'Espagne », *La Vie intellectuelle*, 10 octobre 1936, p. 74-75.

50 Expression utilisée par Robert Ricard, in « Maurice Legendre », *op. cit.*, p. 205.



# En souvenir de Charles Vincent Aubrun

**Jean Canavaggio**

*Université Paris Nanterre*

**Résumé :** Dans cet article, l’auteur retrace la vie et la carrière de Charles Vincent Aubrun (1904-1993), tel qu’il l’a connu entre 1957 et 1969, d’abord comme étudiant, puis comme assistant à la Sorbonne. Est évoqué en particulier le rôle important qui a été le sien pendant près de 20 ans en tant que directeur de l’Institut d’Études Hispaniques.

**Mots-clés :** Éditions, Enseignement, Hispanisme, Recherche, Sorbonne.

**Resumen:** En este artículo, el autor describe la vida y la carrera de Charles Vincent Aubrun (1904-1993), al que conoció entre 1957 y 1969, primero como estudiante y después como profesor auxiliar de la Sorbona. Se destaca en particular el papel importante que desempeñó durante casi 20 años como director del Instituto de Estudios Hispánicos.

**Palabras clave:** Ediciones, Enseñanza, Hispanismo, Investigación, Sorbona.

---

Je ne crois pas être le plus qualifié pour évoquer la personnalité et la carrière de celui qui a été pendant près de 20 ans à la tête de l’Institut d’Études Hispaniques. D’autres que moi l’ont mieux connu : je songe en particulier à Louis Urrutia et à Charles Leselbaum. Mais le premier n’est plus de ce monde et le second, qui a consacré à Charles Vincent Aubrun une émouvante notice nécrologique, a cru pouvoir recommander mon nom aux organisateurs de ce colloque. Je m’efforcerai donc de répondre à leur attente avec ce témoignage sur celui dont j’ai été, voici plus d’un demi-siècle, d’abord l’étudiant, puis l’assistant.

Lorsqu’en octobre 1956, je suis arrivé rue Gay-Lussac pour y préparer mes deux derniers certificats de Licence – Littérature et Philologie –, Charles Aubrun se trouvait aux États-Unis où il se rendait régulièrement en qualité de professeur invité, et ce n’est qu’au deuxième semestre

qu'il revint parmi nous pour donner un cours sur le *Romancero au temps de Charles Quint*. On savait qu'il avait consacré aux romances sa thèse principale de doctorat, mais celle-ci était restée inédite, en raison, disait-on, du désaccord profond de son auteur avec la théorie que Ramón Menéndez Pidal avait défendue naguère sur leur origine. Aussi n'était-il cité par les spécialistes de la question qu'en tant qu'auteur d'une thèse complémentaire intitulée *Le Chansonnier d'Herberay des Essarts*, un ouvrage qu'il avait publié en 1951. C'est seulement en 1986 qu'il se décida à faire paraître *Les vieux romances espagnols (1440-1550)*, un ensemble d'études reprenant en partie, mais aussi corrigeant les arguments et les conclusions qu'il avait exposés lors de sa soutenance, bien des années auparavant.

Né le 4 avril 1906 à Clichy-La Garenne, au sein d'une modeste famille berrichonne dont les racines paysannes se trouvaient à Mennetou-sur-Cher, Charles Aubrun avait fait ses études secondaires au lycée Chaptal. Germaniste de formation, il décide à 17 ans d'apprendre l'espagnol et se rend à cette fin à Barcelone où il enseigne le français chez Berlitz. Il fait ses études supérieures à la Sorbonne, au temps où Ernest Martinenche y dirigeait les études hispaniques. Reçu à l'agrégation d'espagnol en 1930, il effectue pendant une dizaine d'années le parcours classique d'un professeur de lycée. Nommé tour à tour à Nîmes, Tanger, Rabat, Bordeaux, Tours et Paris, avec, en guise de parenthèse, un séjour d'un an à la Casa de Velázquez, interrompu par le déclenchement de la Guerre civile, il devient, en 1940, chargé d'enseignement à l'université de Poitiers, en remplacement d'Amédée Mas, alors prisonnier en Allemagne. Muté à Bordeaux en 1945, il soutient ses thèses quatre ans plus tard et, en 1951, il arrive à Paris pour y occuper une maîtrise de conférences dont le directeur de l'Institut, Gaspard Delpy, avait obtenu la création. À en juger par une lettre de Marcel Bataillon à Dámaso Alonso, datée du 29 mai 1951, ce n'est pas lui que Delpy aurait voulu appeler à ses côtés ; mais, en dernière instance, l'Assemblée des professeurs se prononça en sa faveur.

En décembre 1952, quelques semaines après la rentrée, Delpy décédait brutalement devant ses étudiants. Il aurait donc dû revenir à Aubrun de lui succéder à la direction, mais tel ne fut pas le cas. En effet, Robert Ricard, qui occupait alors la chaire d'études portugaises, rejoignit la rue Gay-Lussac en octobre 1953 pour prendre la tête de l'Institut. L'année suivante, un grave accident de santé contraignit Ricard à demander un congé de longue durée, si bien qu'il revint alors à Aubrun de prendre sa succession. Lors du retour de Ricard à la vie active, une direction conjointe fut instituée, mais, dans la pratique, ce fut à Aubrun que revint l'essentiel des tâches à accomplir et c'est donc à partir de cette date qu'il s'employa à administrer la maison qui lui était désormais confiée et à en assurer l'essor. Comme le lui dira publiquement Ricard, en 1975 :

Nous avons partagé la direction de l'Institut... À dire vrai, le mot de partage est peu exact, car les parts ont été singulièrement inégales, et cette inégalité s'est produite à votre détriment... Je ne sais pas si j'ai régné, mais, ce dont je suis sûr, c'est que vous avez gouverné, et vous avez gouverné avec tout ce que cela implique d'incessant travail, de soucis lancinants et de responsabilités quotidiennes<sup>1</sup>.

En 1957, l'Institut Hispanique était loin de présenter l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui. De dimensions plus modestes, l'édifice qui l'abritait ne comptait que les deux salles de cours du rez-de-chaussée. Au premier étage se trouvaient la bibliothèque et les bureaux des professeurs, tandis que le deuxième était occupé par le logement de fonction qu'Aubrun partageait

<sup>1</sup> Cité par François-Xavier Ricard, « Robert Ricard. Récit-portrait », *Ibérica*, n° 11, printemps 2017, p. 299.

avec son épouse, Hilda Donally, qu'il avait connue en 1928 à l'université de Murcie où elle était lectrice d'anglais. Il y avait passé lui-même un an comme lecteur de français, à une époque où Jorge Guillén y enseignait la littérature espagnole. Ce dernier, qui allait devenir un ami très cher, a laissé de lui une évocation rétrospective à laquelle j'emprunte ces quelques lignes :

Estoy viendo al mozo alto, rubio, fuerte, de risueña mirada abierta a las horas, y no por eso de menor alcance crítico, locuaz en vivísima comunicación con el prójimo al que se dirige, franco, resuelto. Este primer Aubrun, perfecta encarnación del nuevo intelectual en aquellos felices años 20, iba vestido de azul : el "mono" azul del trabajador lucía como una afirmación de impetuosa mocedad. El futuro profesor se presentaba con gallardía de "vanguardia" en lo social y en lo literario : marxista y superrealista. Eran tendencias que el jovencísimo Aubrun asumía con vitalidad nada arrogante<sup>2</sup>.

Mais revenons à 1957. Le trio professoral — Charles Aubrun, Robert Ricard et Aristide Rumeau, dernier arrivé — était secondé par quelques assistants qui, par la suite, allaient être appelés à porter à travers l'hexagone les valeurs de l'hispanisme : Albert Mas, André Saint-Lu, Paul Verdevoye, récemment rejoints par Louis Urrutia. Plusieurs lecteurs leur prêtaient main-forte, parmi lesquels Juan Ignacio Murcia et Maurice Molho, dont le cours de linguistique attirait les foules. Une fois ma licence obtenue, je partis pour Madrid afin d'y préparer mon Diplôme d'Études Supérieures, dont le sujet m'avait été donné par Robert Ricard, et ne retrouvai la rue Gay-Lussac qu'à l'automne 1959, en qualité cette fois d'agrégatif. Les enseignants étaient devenus plus nombreux et le décor allait bientôt changer, à la suite des travaux d'agrandissement entrepris à l'initiative du directeur. Aubrun, au terme d'un nouveau semestre passé aux États-Unis, nous fit un cours sur le théâtre de Calderón qui était au programme de l'agrégation. Prompt à bousculer les idées reçues, il aimait, à l'occasion, cultiver le paradoxe. Je me rappelle le commentaire que lui inspira la scène finale de *El Alcalde de Zalamea* qui, disait-il, nous montre Philippe II nommant de guerre lasse Pedro Crespo *alcalde perpetuo*, faute d'être parvenu à faire comprendre à ce paysan borné ce qu'aurait dû être l'exercice d'une justice respectueuse des formes.

Au printemps 1963, alors que j'avais terminé mon service militaire et réintégré le lycée Jacques-Decour, Charles Aubrun me fit venir dans son bureau pour me proposer un poste d'assistant. Je n'étais pas le seul : Claude Esteban, Sylvia Roubaud, Jacques Fressard, attendaient eux aussi d'être reçus. Ayant déposé un dossier de candidature à la Casa de Velázquez, je crus devoir décliner cette offre et vis ma décision vivement approuvée par mon interlocuteur. Au cours de mes trois années madrilènes, je n'eus de contacts avec lui qu'à trois reprises. Tout d'abord, je lui fis part de mon désir de consacrer ma thèse au théâtre de Cervantès, un choix qu'il désapprouva aussitôt, estimant que ce théâtre souffrait d'un manque irrémédiable de « transhistoricité ». Je n'en persistai pas moins, avec l'accord de mon directeur, Robert Ricard. Puis je lui écrivis, quelques mois plus tard, pour lui demander s'il accepterait de diriger ma thèse complémentaire, une édition commentée de la *Comedia del Conde loco*, de Morales, dont le manuscrit venait d'être retrouvé par Antonio Rodríguez-Moñino à New York, dans les fonds de la Hispanic Society of America. Il me donna son

2 GUILLÉN, Jorge, "En Murcia", *Mélanges offerts à Charles Vincent Aubrun*, édition établie par Haïm Vidal Sephiha, Paris, Éditions hispaniques, tome I, p. 13.

*visto bueno* par retour de courrier. Enfin, quelques jours avant mon départ de Madrid, je le revis alors qu'il se rendait en Espagne pour y être fait docteur *honoris causa* de je ne sais plus quelle université. J'allai le chercher à Barajas et, tandis que nous attendions ses bagages, il m'apprit qu'il venait de publier, outre *La comédie espagnole*, une série de manuels d'enseignement grâce auxquels Paris, me dit-il, se trouvait une fois de plus à la pointe de l'hispanisme français. Lors des séjours de recherche que faisai-ent à la Casa différents collègues bordelais et toulousains, je m'étais aperçu que cette vision des choses n'était pas du tout la leur et qu'ils se plaisaient à dénoncer un « impérialisme parisien » que Carlos Quinto, comme ils l'appelaient, était censé incarner. Cet impérialisme, à dire vrai, s'il avait peut-être existé en d'autres temps, n'avait pas survécu à la disparition de Delpy.

Devenu assistant à la rentrée de 1966, je retrouvai la rue Gay-Lussac quelque peu changée. Il n'y avait toujours que les trois mêmes professeurs, mais le nombre des assistants et des lecteurs s'était accru pour faire face à l'augmentation des effectifs. De plus, une catégorie nouvelle, celle des maîtres-assistants, était venue renforcer l'encadrement. Louis Urrutia, Simone Saillard et Robert Marrast, qui en faisaient partie, avaient été rejoints par Guy Mercadier, Bernard Sesé, Jean Bourg, Pierre Guénoun, pour ne citer que ces quelques noms. La plupart des enseignements étaient désormais dispensés au Centre Censier, sauf les cours d'agrégation, donnés dans la vieille Sorbonne et qui, pour la plupart, incombaient aux seuls assistants et maîtres-assistants. La coordination pédagogique était assurée pour chaque année par un enseignant désigné par le directeur, et c'est ainsi qu'un an plus tard, je me vis confier la responsabilité de l'année de maîtrise. Quant à la recherche, elle se ramenait pour l'essentiel aux rencontres individuelles, plus ou moins périodiques, entre les étudiants de doctorat et de maîtrise et leurs directeurs respectifs. Charles Aubrun faisait exception. L'année de mon arrivée, il anima un séminaire auquel participaient ses disciples, et que je suivis régulièrement. Le 30 juin 1967, je soutins ma thèse de 3<sup>e</sup> cycle, et la mention qui me fut accordée me valut l'équivalence de la thèse complémentaire de doctorat : consécration éphémère, puisque celle-ci allait être bientôt supprimée par décret, mais qui permit à cette édition d'être publiée, deux ans plus tard, dans une des collections des Éditions hispaniques.

Alors que ma deuxième année d'assistantat était plus que largement entamée, les événements de mai 68 entraînèrent un bouleversement auquel l'Institut Hispanique ne pouvait échapper. Ce n'est pas ici le lieu d'en décrire les péripéties. Disons seulement que la rue Gay-Lussac fut le théâtre d'affrontements entre trotskistes et communistes orthodoxes, d'autant plus âpres que l'Institut était en passe de devenir une maison sans tête. Aristide Rumeau avait pris sa retraite, Robert Ricard allait bientôt en faire autant ; quant à Aubrun, il s'était reclus dans son appartement et n'en sortit que pour retourner aux États-Unis. Il incombait alors à une commission paritaire enseignants-étudiants, dont je me trouvais faire partie d'expédier les affaires courantes et d'organiser tant bien que mal les deux sessions d'examens. Elle y parvint au prix d'aménagements que n'ont certainement pas oubliés ceux qui furent reçus à l'issue des épreuves. À son retour d'Amérique, Aubrun nous décerna un vibrant satisfecit, tout en refusant de signer les procès-verbaux. Ce refus provoqua une réaction quelque peu houleuse de la part de ceux qui auraient aimé que le directeur rendît justice à un travail accompli dans des conditions difficiles. Par la suite, la réforme engagée par Edgar Faure modifia profondément le mode de fonctionnement de l'Institut. Une UER fut créée, administrée par un Conseil associant enseignants de rang A et B et représentants du personnel. Si ma mémoire ne me trompe pas, Bernard Sesé, Jean Bourg et moi-même y représentions le collège B.

À partir de 1970, mes relations avec Aubrun s'espacèrent. Il ne m'avait pas gardé rigueur des propos que je lui avais publiquement adressés, mais j'avais quitté Paris pour prendre la succession de Paul Guinard à Caen, en tant que chargé d'enseignement, tandis que, de son côté, il allait partir deux ans plus tard pour Nice où l'une de ses anciennes élèves, Nelly Clemessy, récemment disparue, lui avait proposé de le rejoindre. Sa bienveillance à mon égard ne se démentit jamais, comme l'attestent les tirés à part qu'il m'envoya régulièrement jusqu'à la fin et qui s'accompagnaient chaque fois de dédicaces chaleureuses. Il n'en fallait pas davantage pour que je passe, aux yeux de certains, pour l'un de ses suppôts. J'en veux pour preuve la mise en garde que Noël Salomon, de passage à Caen, adressa à Lucien Clare, qui dirigeait notre Département, lorsqu'il apprit que j'avais quitté les rives de la Seine pour les bords de l'Orne. Il savait pourtant qui j'étais, puisque, deux ans plus tôt, il m'avait appelé à faire partie du jury de l'agrégation qu'il présidait alors. Je dois ajouter que le dîner qui suivit sa conférence n'en fut pas pour autant assombri.

Au sein de l'hispanisme international, Charles Aubrun jouissait d'un prestige incontestable. Professeur invité dans plusieurs universités américaines (Columbia, Stanford, Santa Barbara, Cornell, Bloomington), correspondant de la Real Academia Española et membre de la Hispanic Society, il avait noué de solides amitiés, non seulement en Espagne, en Allemagne et dans les pays anglo-saxons, mais aussi en Amérique latine où il s'était rendu à plusieurs reprises. La cordialité et la vive curiosité d'esprit de ce conférencier unanimement apprécié lui avaient valu de nombreuses sympathies et de fidèles amitiés. Telle qu'elle a été établie par ses disciples, en appendice aux deux volumes de *Mélanges* qui lui furent offerts en 1973, la liste de ses publications ne répond pas tout à fait aux critères habituels. J'ai dit plus haut que sa thèse d'État était restée inédite. En dehors des ouvrages d'érudition que j'ai cités, les livres qui ont assuré sa réputation relèvent pour la plupart d'une vulgarisation de qualité et couvrent les champs les plus divers. Mentionnons parmi eux *La comédie espagnole*, ainsi que les *Que sais-je* qu'il a consacrés à *L'Amérique centrale*, à *l'Histoire du théâtre espagnol* et à *La littérature espagnole* et qui ont fait l'objet de nombreuses rééditions. Rappelons aussi ses éditions de Lope de Vega (*Peribáñez* et *La Circe*), ainsi que de Calderón (*Eco y Narciso* et *La estatua de Prometeo*), sans oublier sa présentation d'un choix de textes de Bolívar, sous le titre *Cuatro cartas y una memoria*. Il faut également signaler les quelque 150 articles qu'il a fait paraître sur les auteurs et les sujets les plus variés : qu'il s'agisse du Moyen Âge (*Cantar de Mio Cid*, *Libro de Buen Amor*, Juan de Mena, Jorge Manrique), du xvi<sup>e</sup> siècle (Garcilaso, *Lazarillo de Tormes*), du xvii<sup>e</sup> siècle (la picaresque, Cervantès, Lope de Vega, Calderón), des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles (Goya, Valera), du xx<sup>e</sup> siècle (Valle-Inclán, Blasco Ibáñez, Jorge Guillén) ou des lettres hispano-américaines (Alfonso Reyes, Rubén Darío, Martí). On ne doit pas oublier, enfin, l'importante activité éditoriale qu'il a menée à la tête des Éditions hispaniques, tant dans le domaine de la recherche que dans celui des manuels d'enseignement. De plus, ses préoccupations de pédagogue ne sauraient être séparées du souci qu'il a toujours eu d'ouvrir notre discipline à d'autres horizons : la création du CÉILA et celle du Centre d'Études catalanes sont là pour en témoigner.

Nos dernières retrouvailles eurent lieu dans les salons de la Sorbonne, lorsque son vieil ami Paul Mérimée lui remit les insignes d'officier de la Légion d'honneur. Il m'avait convié avec quelques autres à une cérémonie amicale. Il avait maigri et nous découvrîmes qu'il s'était laissé pousser des favoris à la François-Joseph, mais il se montra aussi vif d'esprit qu'il l'avait été par le passé. Il vivait alors retiré au Château du Val, une résidence proche de Saint Germain-en-Laye qui

accueillait les membres de la Légion d'honneur, parmi lesquels Aristide Rumeau, devenu son voisin. Il avait entrepris la rédaction de ses *Mémoires*, auxquelles il mit le point final le 21 septembre 1989. Son récit s'achève sur une adresse à son épouse, avec qui il avait partagé soixante ans de vie commune : « Notre printemps s'en est allé, écrivait-il alors. En été nous avons engrangé nos gerbes. [...] L'hiver est là. Il va clore nos quatre saisons<sup>3</sup> ». Michel Darbord, qui lui rendit visite dans les derniers mois, évoque dans sa nécrologie la sérénité d'un homme qui affrontait « son destin avec un courage tranquille, plus attiré peut-être par les diverses pensées sur la vie et ses épreuves<sup>4</sup> ». En 1991, son livre parut en français à Berlin, à l'initiative de son ami Sebastian Neumeister. Deux ans plus tard, le 2 février 1993, il disparaissait. Pour ma part, je ne devais le revoir que lors de la mise en bière qui précéda ses obsèques. C'est en silence, le cœur serré, que ceux qui furent alors présents lui adressèrent un dernier adieu.

---

3 AUBRUN, Charles Vincent, *Mémoires*, Hrsg. Sebastian Neuneister, Marburg, Hitzeroth, 1991, p. 124.

4 DARBORD, Michel, "Charles Vincent Aubrun (1906-1993)", *Bulletin hispanique*, tome 95, n° 2, 1993, p. 790.

## **3. L'hispanisme, un champ pluridisciplinaire**





# *De un mundo a otro: Hispania,* publicación del Institut d'Études Hispaniques, 1918-1922

**Miguel Rodriguez**

*Sorbonne Université (CRIMIC)*

**Resumen:** Nacida al mismo tiempo que el Institut d'Études Hispaniques (IEH) de la Universidad de París, la revista trimestral *Hispania* vivió cinco años, pasando de un mundo a otro, desde la Primera guerra mundial (durante la cual la publicación adoptó una posición aliadófila) a las exigencias diplomáticas y económicas de la posguerra (en que las élites intelectuales españolas aspiraban a reforzar el posicionamiento de su país en el mundo). La revista, un observatorio sobre la vida del IEH, se convirtió en un espacio de divulgación de propuestas e intereses de los hispanófilos parisinos, en un contexto ya internacionalizado. Este trabajo examina sus temas de investigación, la construcción de redes así como algunas trayectorias personales mediante diversos juegos de poder

en el mundo académico e intelectual. En estos primeros años veinte se va construyendo el hispanismo francés, orientándose cada vez más hacia América Latina.

**Palabras clave:** *Hispania*, revistas, Institut d'Études Hispaniques, posguerra, hispanismo, redes, Martinenche, Pitollet.

**Résumé :** Née en même temps que l'Institut d'Études Hispaniques (IEH) de l'Université de Paris, *Hispania*, revue trimestrielle, vécut pendant cinq ans, passant d'un monde à un autre, de la Première guerre mondiale (où le périodique adopta une position favorable aux alliés) aux exigences diplomatiques et économiques de l'après-guerre (lorsque les élites intellectuelles

españoles visaban a reforzar el posicionamiento de su país en el mundo). La revista, un observatorio de la vida de l'IEH, se convierte así en un espacio de vulgarización de propuestas y de intereses de los amantes de España parisinos, en un contexto ya internacionalizado. Este trabajo se revisa en términos de temáticas de investigación, la construcción de redes y de trayectorias personales a través de diversos juegos de

poder en el mundo universitario e intelectual. El hispanismo francés se construye así al inicio de los años veinte orientándose cada vez más hacia América Latina.

**Mots-clés :** *Hispania*, revistas, Institut d'Études Hispaniques, después de la guerra, hispanismo, redes, Martinenche, Pitollet.

---

*Hispania*, tal es el nombre que se da a una publicación que es, sin duda, uno de los rasgos innovadores del Institut d'Études Hispaniques (IEH), reconocido por la Universidad de París en 1917 en la continuidad del Centre d'Études Franco-Hispaniques, fundado cinco años antes. En ese mismo año 1917, en el que Estados Unidos interviene en la Gran guerra europea, en el seno de la American Association of Teachers of Spanish and Portuguese nace otra *Hispania*, también trimestral, orientada más que la revista parisina hacia la enseñanza de la lengua. En su primer número trata de explicar el progreso creciente del español, enumerando los factores que contribuyen a ello: el canal de Panamá, abierto en 1914, y la consecuente "captura del mercado sudamericano", los prejuicios antigermanos en el contexto de la Gran Guerra, la necesidad de enfrentarse a la sobrevaloración de los anglosajones, los estereotipos respecto a cuán fácil es aprender el castellano<sup>1</sup>. En Londres también se publicaba en esos años otra *Hispania*, fundada por los colombianos Santiago Pérez Triana y Baldomero Sanín Cano, que vivió entre 1912 y junio de 1916: dicha publicación que trata de política, comercio, literatura, artes y ciencias quería ser el "Journal of Spanish-speaking World" y solicitaba el apoyo de escritores y publicistas de "la Madre Patria" y de las repúblicas americanas<sup>2</sup>.

Que en la misma década coincidan en su título y en sus preocupaciones diferentes revistas publicadas en Nueva York y Stanford (en California) en Londres y en París muestra cómo el órgano del nuevo IEH es contemporáneo de su tiempo. En su primera página, en su presentación, declara que "tant que durera la guerre, elle ne paraîtra qu'une fois par saison; elle souhaite prendre ensuite un développement qui correspondre à la tâche qu'elle entreprend<sup>3</sup>". Durante cinco años, de principios de 1918 hasta finales de 1922, su ritmo de publicación fue el mismo, aunque evolucionaron las condiciones que la inspiraron. El contexto bélico y los ánimos nacionalistas desencadenados, muy presentes en la revista, influyen decisivamente durante sus primeros tiempos en sus contenidos, dándole el carácter de órgano propagandístico y de arma de guerra. Al mismo tiempo, como publicación surgida en el medio universitario, "elle n'ignore point les efforts heureux

---

1 WILKINS, Lawrence A., "On the Threshold", *Hispania* (New York, Stanford), I, 1, 1917, p. 5.

2 SANÍN CANO Baldomero, GÓMEZ GARCÍA, Juan Guillermo, RUBIANO MUÑOZ, Rafael, *Baldomero Sanín Cano y la revista Hispania (1912-1916)*, Bogotá, Signo del Hombre Editores, Universidad de Antioquia, 2016.

3 NB. Todas las referencias en nota que empiezan con un número (años 1918 a 1922), seguido del número del trimestre, corresponden a *Hispania*.

1918, I, p. 1.

de ses devancières<sup>4</sup>”, la *Revue hispanique* dirigida por Raymond Fouché-Delbosc desde 1894, y el *Bulletin hispanique* desde 1899 animada en Burdeos por Georges Cirot, Ernest Mérimée y Alfred Morel-Fatio.

*Hispania* se presenta como órgano del nuevo IEH de la Universidad de París, cuya administración se aloja en la misma sede del Instituto, en el 96 del boulevard Raspail; y en todos los números de la revista, —veinte, de 1918 a 1922—, en la contraportada se incluyen los nombres de los miembros del comité de dirección del Instituto: el “presidente” del Instituto, Ernest Martenche, el secretario general Carlos Ibáñez de Ibero, el tesorero y responsable de la biblioteca E. Dibie<sup>5</sup> (profesor en varios liceos parisinos, que anteriormente había sido presidente de la Société d’études des professeurs des langues méridionales). Siguen en este marco los miembros del comité<sup>6</sup>: el marqués de Casa Valdés<sup>7</sup>, el administrador del Collège de France (Maurice Croiset, un helenista muy reconocido), el abogado consejero de la Embajada de España, E. de Huerta; el doctor de Sard, director del Hospital Español de París y Charles Widor, secretario perpetuo de la Académie des Beaux Arts<sup>8</sup>. Podemos suponer que la revista y el Instituto, ambas instancias respaldadas por poderosos académicos, por representantes del medio español en París y mecenas como Casa Valdés suponían un financiamiento consecuente, al margen del posicionamiento del Instituto como parte de la Universidad de París. Se desconocen posibles listas de suscriptores que pudieran informarnos de la difusión de la revista en toda Francia —aunque por las informaciones que dan cuenta de muchos eventos culturales en la capital se la puede considerar muy ligada a la propia Universidad de París—. Tampoco se han hallado en los archivos datos precisos sobre subvenciones y ayudas que podrían generosamente provenir del Ministerio francés de Exteriores, interesado en reforzar las redes de simpatía mutua y el control de la opinión pública en una época en que, como es sabido, intelectuales de gran influencia, periódicos y grupos políticos y sociales se enfrentaban en una agria polémica sobre la neutralidad de España en la Guerra, decisión tomada desde las primeras semanas del conflicto en 1914. Fue en la Maison de la Presse, instituida por el Quai d’Orsay para alimentar y controlar las noticias en tiempos de guerra donde se conocieron Max Daireaux, el futuro traductor del *Lazarillo*, y Francis de Miomandre, otro hispanófilo; ambos colaborarán ampliamente en la revista. *Hispania* aparece así como decididamente aliadófila.

En los números del primer año, está omnipresente la guerra: relatos de una visita al frente por el arzobispo de Tarragona; *Don Quichotte à Paris et dans les tranchées*, una encuesta literaria de Francisco García Calderón (1916); la denuncia de Alemania, más aún del espíritu germánico

4 *Ibid.*

5 A menudo mencionado en BÉLORGEY, Jean-Marie, *Les débuts de l’hispanisme en France d’après une correspondance inédite [Rimey et Peseux-Richard]*, Paris, Publishroom, 2017.

6 Todos inscritos en la placa conmemorativa de la inauguración del IEH en su sede actual (1929), signo de una estabilidad en la dirección del IEH.

7 La fortuna de José Valdés y Mathieu de Billy, marqués de Casa Valdés, aristócrata español residente en la rue de Longchamp, era seguramente enorme, según Antonio Niño (*Archives du lundi*, nº 67) y su mecenazgo explica el papel protagónico que tuvo en la inauguración del edificio en 1929 al pronunciar un discurso (“nous sommes dans cet hôtel parce que nous aimons profondément la France”) y como lo atestigua la placa conmemorativa.

8 Organista famoso, compositor y profesor, secretario perpetuo de la Académie des Beaux Arts desde 1914. Cabe apuntar que esta figura central del IEH no dio en éste ninguna orientación a los estudios musicales. Los pocos textos sobre la música española publicados por la revista están firmados por Carol-Bérard, un compositor de vanguardia muy activo en la primera posguerra.

—como lo demuestra por ejemplo un texto de Unamuno, en el primer número, titulado “L’envie et les germanophiles espagnols<sup>9</sup>”—. La revista publica una novela por entregas de Alberto Insúa, evidentemente aliadófilo, *De un mundo a otro*, que fue traducida en la revista por su amiga Renée Lafont como *Les jours suprêmes*. Insúa había sido enviado como corresponsal de ABC a París, lo que le permitió tejer una red de amistades entre los hispanófilos y publicar —además de 625 artículos para diarios españoles— otros textos beligerantes, *Por Francia y por la Libertad*, como se titulaba uno de ellos<sup>10</sup>. Esta ficción, que se extiende por entregas durante más de dos años, relata la historia de un periodista —Alcántara, ¿alter ego de Insúa?— que pone su pluma y ofrece su vida por la causa de Francia, viendo a su amada Solange como un símbolo del país en guerra y del nacionalismo francés. Jugando con el título que se le da en la revista a *Les jours suprêmes*, Andrés Reyes Atilano estudió en su tesina de Master *Les jours d’Hispania*, dándole así su debida importancia a la novela de guerra de Insúa que se publica a lo largo de ocho números; Reyes Atilano afirma justamente que si *Hispania* “n’apparaît pas comme ouvertement nationaliste elle est une conséquence directe tant du nationalisme que de la guerre<sup>11</sup>”.

Y si los orígenes, los primeros días de *Hispania*, están marcados por una solidaridad con la nación vecina, herida por episodios como Reims y Verdun, su historia posterior es la de *Un mundo a otro*, que es el título original de la novela de Insúa. Se pasa de los tiempos de guerra, en que la neutralidad española era esencial para sus vecinos, a la reevaluación de las relaciones económicas y diplomáticas en las que España se convierte en proveedora de materias primas y terreno de inversiones para su vecino del norte, en una época en que ambas naciones tienen que entenderse en el mantenimiento del orden y en el repartimiento provechoso del espacio marroquí. Cumplen así una función práctica, ligada a la actualidad, los textos sobre las comunicaciones entre España y Marruecos o el folleto de Carlos Ibáñez de Ibero, *Orientaciones de política exterior y de economía nacional* (1919). Asimismo, en un texto muy extenso publicado en dos números de 1920, se da una “vue d’ensemble sur la législation du travail en Espagne<sup>12</sup>”, justificando que para conocer a un pueblo se necesita sobre todo tomar en cuenta su legislación; se consideraba que, similar al francés, el derecho español se preocupaba por la situación de los trabajadores, signo de la modernidad de los pueblos civilizados.

En todo caso, a lo largo de este quinquenio, *Hispania* tendrá como obsesión, no sólo construir una colaboración económica y cultural eficaz, sino dar “une image qui ne soit pas trop déformée, de l’Espagne d’aujourd’hui”, como decía Martinenche en la primera página del primer número o, como plantea en su libro publicado en 1922, hay que reducir “le mépris avec lequel, d’un côté et de l’autre des Pyrénées, on affecte de juger le tableau que les romantiques français nous

9 1918, I, p. 27-30, texto recogido por Louis Urrutia en una antología publicada en las ediciones del IEH en 1970 (*Desde el mirador de la guerra*).

10 ROBIN, Claire-Nicole, “Insúa, periodista aliadófilo durante la Primera Guerra Mundial”, *Actas del X Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas* (1989), Barcelona, Promociones y publicaciones universitarias, 1992, p. 215-222. Ver también, BARDAVIO ESTEVAN, Susana, “El escritor como agente cultural: Alberto Insúa, cronista de la Gran Guerra”, *Ínsula*, nº 804, diciembre 2013 (“Las palabras de la Guerra, la Guerra de las palabras”), p. 32-35.

11 REYES ATILANO, Andrés, *Les jours d’Hispania*, mémoire de Master 2, UFR d’Études Ibériques et Latino-américaines, Sorbonne Université, Paris, septembre 2018, p. 39.

12 VOVARD, André, “Vue d’ensemble sur la législation du travail en Espagne”, 1920, II, p. 125-143; y 1920, III, p. 249-256.

ont laissé de l'Espagne<sup>13</sup>". Alejándose de las representaciones anecdóticas y folklorizantes de una España atrasada, queriendo combatir la "leyenda negra", la publicación del IEH multiplica las facetas que puedan subrayar cuán moderna es la España de los nuevos tiempos. Y es que también, como lo ha subrayado Antonio Niño<sup>14</sup>, preocupa mucho a los españoles que sus vecinos ni los quieran, ni los conozcan y ni siquiera quieran conocerlos.

## 1 - *Hispania*, órgano del IEH: una disciplina nueva

*Hispania*, instalada en el recién creado Institut d'Études Hispaniques nace con él. En su primer número, a principios de 1918, un texto del secretario general Carlos Ibáñez de Ibero, un ingeniero que se había doctorado en la Sorbona antes de convertirse en un personaje esencial en la promoción del Centre d'Études Franco-Hispaniques, presenta los objetivos del IEH —los mismos que tuvo aquél— y anuncia un ambicioso programa: tres cursos permanentes de historia del arte español, historia del derecho español, y lengua española que empezarán cada año universitario a principios de noviembre. Habría también conferencias en el anfiteatro Richelieu de la Sorbona, dando algunas una idea general de lo ocurrido cada año en España (en tres aspectos: político-económico, científico e intelectual, artístico); se planeaban también otras conferencias que se enmarcarían en un programa general de divulgación, unas de la historia de la literatura y de la civilización españolas, otras con un enfoque contrastivo sobre las relaciones científicas y literarias entre las dos naciones. Corresponden los temas tratados por la publicación a este programa del IEH, aunque son pocas las alusiones a los cursos o a las conferencias que proyectaba Ibáñez de Ibero. Y en ese texto programático se da un papel importante a *Hispania* ("organe périodique destiné à faire connaître parmi nous le mouvement intellectuel en Espagne et, en particulier, les productions de la jeune élite espagnole<sup>15</sup>") y a la publicación de algunas monografías<sup>16</sup>, que completarían el recurso a una biblioteca española, con su sala de trabajo que abriría todos los días de 2 a 6. Pero de hecho *Hispania* da pocas informaciones sobre las actividades del IEH; muy de vez en cuando aparecen noticias sobre su vida interna, como cuando una delegación de inspectores y profesores de la enseñanza primaria, enviada por la Junta de Ampliación de Estudios, visita la Sorbona en abril de 1921.

Darle importancia a la lengua española después de la Gran Guerra es una de las tareas del Instituto dirigido por el profesor Martinenche, que llega entonces a la cúspide de su carrera no sólo como catedrático sino como pieza clave en el sistema de educación secundaria a través de la

13 VIDAL, Gabriel [Camille Pitollé], "Nota sobre el libro de Martinenche "Le romantisme français et l'Espagne"" , 1922, II, p. 121.

14 NIÑO, Antonio, "L'hispanisme en Sorbonne: stratégies universitaires, politiques et diplomatiques", in David Marcilhacy et Miguel Rodriguez, *À l'origine des études aréales en Sorbonne*, Paris, Presses de Sorbonne Université, en prensa.

15 IBÁÑEZ DE IBERO, Carlos, "Programme de l'Institut d'études hispaniques de l'Université de Paris", 1918, I, p. 6.

16 *Ibid.*, p. 7.

*agrégation* y el *certificat d'aptitude*, cuyos tribunales dirige. Culmina entonces una evolución que viene fraguándose desde principios del siglo: las reformas de 1902 que dan un lugar a las “lenguas meridionales” al lado del inglés y del alemán; las cátedras de lengua y literaturas hispánicas que se abren en Toulouse, Montpellier y Burdeos, antes que en París; la creación del Instituto francés en Madrid, paralelamente al Centre d'Études franco-Hispaniques en París; intercambios recíprocos de intelectuales de ambos países, durante el mismo conflicto.

Para preparar la posguerra pronto va a subrayarse en los medios parlamentarios el papel que puede jugar la lengua en el nuevo contexto posbélico: el *Journal Officiel* publica el debate sobre el proyecto de intensificar la difusión del español en escuelas y universidades. Y en la propia revista se concluye que “la connaissance de l'espagnol est donc indispensable pour régler avantageusement le sort même de notre commerce et de notre influence en Espagne et en Amérique espagnole. Nous ne nous plaçons ici qu'au point de vue purement économique, sans envisager la question du point de vue idéal: celui par exemple des races latines <sup>17</sup>”.

Se exige entonces que, al lado del inglés y del francés, el español sea reconocido como lengua oficial en la naciente Sociedad de las Naciones, en la que las hispanohablantes forman el tercio de los miembros. Son los países que, en su mayoría, constituyeron durante la guerra un bloque de países neutrales y en los que en medio de tal catástrofe, de tal colapso de la civilización, descansa la esperanza de un mundo mejor. Abnegación y concordia, amor por la paz y deseo de universalidad, tales son los principios que los guían, pregona en *Hispania* el joven Jorge Guillén<sup>18</sup>, quien es lector en el IEH, impartiendo clases en uno de los anfiteatros de la Sorbona.

Entonces, ¿por qué no publicar *Hispania* en español? Martinenche, atento a la divulgación, explica en su proemio:

Ce conquistor n'a point conquis encore l'univers entier, et il est trop grand seigneur pour ne pas se rencontrer volontiers avec la grande dame qui n'oublie pas la langue de Voltaire dans l'argot héroïque des soldats de la Marne et de Verdun. Nous croyons que l'Espagne [...] a toujours marqué dans sa comedia une préférence pour les “travestis”. Nous tâcherons que nos traductions soient assez fidèles pour donner le goût de l'original<sup>19</sup>.

Las notas bibliográficas de la revista aportan al lector, además del descubrimiento de muchos autores hispanohablantes, novedades en la enseñanza de la lengua. En la introducción de la *Grammaire espagnole élémentaire*, publicada por Gavel y Joliclerc en la editorial Beauchesne en 1920, “la connaissance du castillan apparaît aujourd'hui indispensable à tous ceux — industriels, commerçants, gens du monde, étudiants — qui ont saisi la leçon de la guerre et compris le caractère des luttes économiques de demain<sup>20</sup>”. La reseña que hace Camille Pitoulet lo lleva, además de insistir en el interés por el castellano en París —ya en 1905 funcionaban 63 cursos vespertinos gratuitos en los veinte distritos—, a rastrear la historia desde el siglo XIX del “método directo”: esto es —elogia el reseñista— la práctica antes de la teoría, el texto antes del análisis, el acto antes de

17 CASSOU, Jean, “La langue espagnole après la guerre”, 1918, IV, p. 370.

18 GUILLÉN, Jorge, “L'espagnol à la Société des Nations”, 1920, IV, p. 322-326.

19 MARTINENCHE, Ernest, “Hispania”, 1918, I, p. 2.

20 COLLET, Henri, en el *avertissement* al libro reseñado por Camille Pitoulet, 1920, III, p. 272.

la reflexión. Por lo mismo, Pitollet reprocha a esta *Grammaire espagnole* que no esté publicada en castellano. Con las mismas funciones didácticas se presenta en 1918 *L'Espagnol par nous-mêmes, nouvelle méthode pratique (grammaire, exercices, conversation)*, en 90 lecciones y en 1919, *Ortografía racional*, que propone una reforma basada en el uso y la pronunciación y no en la etimología, para hacer accesible a todos una ortografía que “personne ne connaît<sup>21</sup>”. Este libro, apoyado por una carta en forma de prólogo firmada por Menéndez Pelayo y que cita la famosa frase de Darío (“¡De las Academias líbranos Señor!”), explica el proyecto de hacer desaparecer ocho letras y su reemplazo justificado por otras. ¿Tras las enigmáticas iniciales U.I., que firman anónimamente este libro, estaría oculto Valle Inclán que ya en 1917 había protagonizado una polémica<sup>22</sup> al respecto? No sólo se atiende, en *Hispania*, a la tarea más elemental de una institución que trabaja por la difusión de una lengua extranjera, su código ortográfico, sino que nos permite un siglo después reconstruir los debates en los que éste debía enseñarse.

La orientación temática de la revista corresponde en gran medida, sobre todo ya terminada la guerra, en los diversos aspectos que trataban los cursos y las conferencias del IEH, a investigaciones llevadas por hispanistas académicamente reconocidos y a la divulgación firmada por periodistas o aficionados a lo español, como Marius André, Francis de Miomandre, Andrés González Blanco, o el crítico de arte Camille Mauclair. El contenido de los textos se aleja de lo inmediato, de lo político, para permitir a un público más bien parisino conocer las novedades referentes al mundo hispánico —a través de recensiones cada vez más abundantes, en dos secciones regulares, “Echos” y “La Revue des revues”—, novedades descubiertas y difundidas por jóvenes entusiastas como Jean Cassou o Gaston Picard<sup>23</sup>. Estos colaboradores —activos en el mundo del periodismo cultural, más que provenientes del de la enseñanza del español— constituían una activa élite letrada profundamente influenciada por Maurice Barrès, que aunque cultivaba el mito de una España profunda y atemporal, no siempre era especialista en lengua española.

Mención particular merece la presencia regular en las páginas de *Hispania* de Marius André, quien firma al menos la mitad de los artículos, sobre todo entre 1919 y 1920. Poeta y periodista, se interesó por Cataluña y luego por el fin del imperio español en América<sup>24</sup>, traduciendo el conocido *Cesarismo democrático* (del venezolano Laureano Vallenilla Lanz) y publicando trabajos de divulgación. De Marius André escribió Guillén en un texto publicado en Madrid y traducido en *Hispania* que no sólo era un admirador de España sino un *amoureux*, “un chevalier errant [qui] vole au secours d'une jeune fille persécutée: l'Espagne, l'Espagne de Philippe II, celle qui dresse, face au scandale de l'Europe, le noir, le lugubre, le funèbre catafalque de sa Monarchie catholique.

---

21 GARCIA DIEZ, J.M. “Note bibliographique”, 1920, IV, p. 381-382.

22 SERRANO ALONSO, Javier, “Valle-Inclán frente a la Real Academia: una entrevista desconocida (1917)”, *Anales de la literatura española contemporánea*, Vol. 27, Nº 3, Anuario Valle-Inclán II (2002), p. 909-933.

23 CASSOU, Jean, además de ensayista y traductor, muy interesado en las artes, fundó el Musée national d'Art moderne en la segunda posguerra. Picard, novelista y poeta, fue uno de los animadores del premio Théophraste Renaudot.

24 ANDRÉ, Marius, *El fin del imperio español en América*, publicado en francés con un prefacio de Charles Maurras en 1922 apareció en castellano el mismo año, editado por Araluce y por Cultura Española en 1939.

La défense de l'Espagne lui sert à attaquer le régime démocratique<sup>25</sup>. Colaborador de l'Action française, Marius André representa un hispanismo de “enamorados” fundados en una cierta visión de España, monárquica, católica y nacionalista, muy influyente en los primeros años veinte tanto en la península como en Hispanoamérica, que modela la visión historiográfica y el pensamiento político de muchos redactores de la revista. ¿Sería ésta una red que fue constituyendo *Hispania* durante su lustro de existencia y que luego, a partir de 1923, encabezada por Martinenche y su secretario Charles Lesca, pasó a la *Revue de l'Amérique latine*? En efecto, el nacionalismo integral de la Action française y el interés por una hispanidad conservadora, pueden conjugarse con el mito de la latinidad, del *Génie latin* —tema tan trillado en elocuentes discursos de la época, sobre todo entre los diplomáticos—. El vecino transpirenaico no sólo es “frère de civilisation et d'éducation” sino que participa en una civilización grecolatina frente a los bárbaros del norte (que incluye a Norteamérica), civilización de la que Francia es heredera y portavoz.

Si durante su primer año, el último de la guerra, escribieron en *Hispania* reconocidas figuras del país vecino como el propio Unamuno, Rafael Altamira o Manuel Azaña, en los años siguientes progresivamente se reduce el número de artículos monográficos, tomando en cambio mayor amplitud los ecos y las reseñas de debates académicos, misceláneas de novedades ligadas a un mundillo editorial o universitario, con ese visible afán de divulgación. Al revisarse los índices de sus veinte números, es notable la evolución de la revista que pasa, en promedio, de once contribuciones en su primer año, a nueve en el segundo, siete en el tercero y cinco en los años finales (sólo tres en el penúltimo número). Los textos de los primeros años son más cortos y variados en su temática, más ligados a la actualidad, reuniéndose en 1918, en cada ejemplar, “chroniques” repartidas en las secciones de “la vie politique”, “la vie sociale”, “la vie artistique”, etc.; en sus últimos números, *Hispania* se orienta claramente hacia largas monografías, basadas en análisis literarios o filológicos. Con una mirada cuantitativa se podrían clasificar los artículos monográficos de los veinte números y encontrar una fuerte proporción (aproximadamente un 40%) de literatura española clásica y comparada —que va hasta fines del siglo XIX—, un espacio importante para la producción literaria reciente, sobre todo peninsular (un 30%), un 10% dedicado a las artes, otro 10% que cubre diversos aspectos de la “civilización” (textos de economía y política, o ligados al desarrollo de las ciencias en España), por último —en un 10%, pero recurrentes a lo largo de la vida de la publicación del IEH— reflexiones sobre la evolución del hispanismo.

En esos cinco años, encontramos ya cubiertas en la revista del IEH las ramas del saber que hasta nuestros días caracterizan la vida intelectual del Instituto. En primer lugar, los estudios literarios, no sólo en una perspectiva filológica orientada hacia los textos clásicos sino también ligados a la actualidad de las letras españolas e hispanoamericanas. Los escritores citados, traducidos y estudiados son entonces, entre los contemporáneos, Azorín —de modo muy destacado—, Unamuno, Gabriel Miró, los hermanos Torres Quintero, Valle Inclán o Gómez de la Serna. Hemos insistido en

---

25 GUILLÉN, Jorge, texto originalmente publicado en *La Libertad*, Madrid, 19 de febrero de 1922, traducido como “Un amoureux de l'Espagne” en la sección “Échos” de *Hispania*, 1922, I, p. 94-95.



la traducción pionera de este último, con Laurence Breysse-Chanet<sup>26</sup>, en las cualidades innovadoras de una revista que apuesta por las nuevas tendencias. En ocasiones difieren las opiniones, como cuando el mismo director Martinenche critica un estudio de Pitollet, colaborador de la revista, sobre Blasco Ibáñez<sup>27</sup>. En la dimensión transatlántica de las letras hispánicas fue determinante el papel del jefe de redacción, Ventura García Calderón, hijo de un ex presidente del Perú que vivió toda su vida en París, escritor bilingüe y también diplomático, activo agente entre dos mundos. A través de sus redes sociales e intelectuales se desarrolla la presencia hispanoamericana en nuestra revista, que ciertamente Martinenche también alentaba. El profesor repetía a menudo que el español era la lengua de Cervantes y de Darío; e *Hispania* se preguntaba si los escritores peninsulares conocían la literatura hispanoamericana, criticando las impresiones superficiales que se tenían al respecto en España. José Asunción Silva, Ricardo Palma, Enrique Gómez Carrillo o el joven Borges son algunos de los autores citados y traducidos en las páginas de la revista.

## 2 - ¿Hispanólogos o hispanistas?

Director del IEH, creador de su revista, Martinenche es naturalmente una figura esencial pero que está poco presente en sus páginas como autor o reseñista. Ciertamente se publican avances de sus trabajos sobre el “théâtre de Clara Gazul” y sobre la pieza de Mérimée, “Le carrosse du Saint-Sacrement”. En los cinco años de la revista hay un extenso artículo sobre *España*, de Théophile Gautier y algunas reseñas. Pero las líneas directrices de la evolución editorial de *Hispania* las lleva más bien Ventura García Calderón. A través de la actividad de ambos —la del director y la del redactor— se conectan *Hispania* —cuando desaparece— y la *Revue de l'Amérique Latine* —que no se considera ya como órgano del IEH—. Esta última, nacida en 1923, toma en cierto modo el relevo de la revista que se extingue probablemente por falta de financiamiento<sup>28</sup> y por un consiguiente y creciente interés por América Latina. Uno de los fieles colaboradores de *Hispania*, el más crítico, Pitollet, dirá simplemente que “García Calderón en avait marre d’être à la peine<sup>29</sup>”.

Para Martinenche *Hispania* era una especie de plataforma, tanto para su muy reducida producción científica como para su promoción y sus actividades sociales. La redacción anuncia así, a principios de 1922 que:

---

26 BREYSSE-CHANET, Laurence, RODRIGUEZ, Miguel, “La revue *Hispania* (1918-1922). Un lieu de rayonnement pour l’hispanisme parisien”, *La Revue des Revues*, n° 60, p. 15-23. Se incluyen observaciones (p. 19) sobre la primera traducción de *Greguerías*, de Gómez de la Serna, recientemente editadas por Laurie-Anne Laget, en una edición bilingüe (Classiques Garnier, Littératures du monde, n° 31, 2019).

27 MARTINENCHE, Ernest, Note bibliographique sur Camille Pitollet, *Blasco Ibáñez. Ses romans et le roman de sa vie*: “Il nous a donné une apologie. C’est son droit. Mais il est regrettable que pour servir cette gloire il sacrifie tous les autres romanciers espagnols [des exemples suivent]. Ces réserves n’empêchent pas le livre d’être une lecture indispensable” (1921, IV, p. 384).

28 Según Antonio Niño, a quien agradezco esta información, la extinción de *Hispania* coincide con la congelación del Comité de Rapprochement franco-español, que deja de celebrar sus encuentros anuales y paraliza sus actividades en 1923, a raíz de un grave desencuentro entre los gobiernos de los dos países por el asunto de Marruecos.

29 PITOLLET, Camille, *Le calvaire d’un hispaniste, simple histoire*, Le Puy-en-Velay, édition à compte d’auteur, 1936, p. 123-124.

M. Martinenche publie ces jours-ci chez l'éditeur Hachette un très beau livre sur l'Espagne et le Romantisme français qui semble le sommet de son œuvre et le couronnement de sa carrière d'hispanisant [...] pour écrire ces pages mûries, si pleines et si légères pourtant, il fallait toute une vie de recherches savantes, la clairvoyance d'une sympathie envers l'Espagne qui est devenue, presque, de l'amour patriotique et un certain courage<sup>30</sup>.

Cuando se elige en 1919 a Martinenche para una cátedra de literatura española recién creada en la Universidad, *Hispania* reproduce los brindis y los discursos en su honor pronunciados en un banquete presidido por el diputado Charles Guernier. Es una gran “*fête latine*”, “une sorte de fête de la Race” como la llama el siempre fiel secretario del maestro —lo acompañó en su viaje a México—, el franco-argentino Charles Lesca, que estaría cada vez más ligado a los medios de extrema derecha en los treinta<sup>31</sup>. Se exalta la bandera de “la latinidad”, central en la propaganda francesa hacia el exterior, en la línea de los intercambios abiertos por las giras del propio Martinenche, de Anatole France o de Georges Clemenceau. Haciendo gala de una retórica desplegada en ceremonias y rituales universitarios, Martinenche, que dirigió también la Casa de Argentina, en la Cité Universitaire, se dirige a su público:

C'est que vous savez que la France n'est pas seulement le meilleur lien entre notre vieux continent et le Nouveau-Monde; elle peut devenir aussi une raison nouvelle de rapprochement entre l'Espagne et ses anciennes colonies, comme elle peut encore jouer son rôle dans cette confédération luso-brésilienne dont on rêve tant et si haut que ce songe pourrait bien devenir une réalité. (...) Jamais peut-être ce large groupement latin n'est apparu plus nécessaire<sup>32</sup>.

La revista destaca otras actividades de la figura pública de Martinenche: las “manifestaciones universitarias franco-españolas en Toulouse” en febrero de 1921, que durante tres días asocian una visita de Ramón Menéndez Pidal y Américo Castro, para recibir el doctorado *honoris causa* otorgado por la Universidad de Toulouse, con la defensa de la tesis de Henri Gavel, sobre la evolución de la pronunciación del castellano desde el siglo xiv<sup>33</sup>. No menos de 25 páginas cubren esta información, interesante por lo que nos dice sobre los rituales universitarios de hace un siglo y por los tópicos que se manejan, comunes a muchos autores de *Hispania*: la glorificación de lazos fraternales entre Francia y España desde los tiempos prehistóricos, como lo señala un orador fundándose en descubrimientos hechos en las cuevas de los Pirineos. Pero, para *Hispania*, lo más importante quizá es citar al profesor titular de la cátedra en la Universidad de París que se dirige a sus colegas en las ciudades meridionales, donde había florecido el hispanismo antes que en la capital: “L'Université de Paris, une des plus vieilles du monde, ne vient qu'après la vôtre dans l'histoire de l'organisation des études hispaniques. Elle a cependant des raisons particulières de s'associer à la fête d'aujourd'hui<sup>34</sup>”. La respuesta de Menéndez Pidal subraya:

30 PITOLLET, Camille, “Le romantisme français et l'Espagne (A propos du livre de M. Ernest Martinenche)”, 1922, II, p. 115-124.

31 LESCA, Charles, “Une fête latine. Le banquet en l'honneur de M. Ernest Martinenche”, p. 348-349.

32 MARTINENCHE, Ernest, allocution, *Ibid.*, p. 357-358.

33 Publicada por Champion en 1920, con reseña de Pitollet, Camille, en 1922, IV, p. 383.

34 BOUSSAGOL, Gabriel, “Manifestations universitaires franco-espagnoles à l'Université de Toulouse”, 1921, I, p. 82.

Combien il est heureux que toutes les Universités hispanisantes aient été invitées à s’y associer, et s’y soient associées toutes, ou presque, dans toute la mesure où il leur fut possible de le faire. Ainsi cette grande manifestation a perdu tout caractère local qui en aurait diminué la portée; elle est devenue l’expression concrète du puissant courant de rapprochements internationaux qui parcourt toutes nos Universités<sup>35</sup>.

Todopoderoso era Martinenche en la organización y renovación de los estudios hispánicos en Francia, puesto que además de ser desde 1913 presidente de los tribunales de la *agrégation* y del *certificat d’aptitude à l’enseignement secondaire*, tras la jubilación de Ernest Mérimée en 1920 ocupó también el puesto de *Inspecteur des maîtres d’espagnol des lycées et des écoles primaires supérieures*. Tanto es así que en esta ceremonia, los oradores de Toulouse y Burdeos acordaron consagrar a Martinenche como representante de “toutes les Universités hispanisantes”. Esta posición fue la del gran maestro hasta 1939<sup>36</sup>.

Al extremo opuesto destaca el trabajo en la revista de reseña de las novedades, de debate y de erudición —sobre todo en los últimos números—, alimentado en gran medida por Camille Pitollot. Con una personalidad muy diferente a la de Martinenche y poco conocido<sup>37</sup>, merece ser recordada su trayectoria: *agrégé* de español en 1902, vivió en Hamburgo entre 1905 y 1908, lo que le permitió a su regreso a Francia enseñar el alemán en Nîmes. Es notable la orientación bilingüe de su trabajo docente y el afán comparatista de la investigación de sus tesis, que defendió en 1909: *Contributions à l’étude de l’hispanisme de G.-E. Lessing* y *La Querelle caldéronienne de Johan Nikolas Böhl von Faber et José Joaquín de Mora, reconstituée d’après les documents originaux*. Su trayectoria audaz y su carácter siempre polémico y provocador lo mantuvieron al margen de la Universidad, a la que nunca pudo acceder —hecho que atribuiría, de forma obstinada y amarga, a la enemistad con Martinenche<sup>38</sup>—. Redactor con Cassou y con otros en *Le Mercure de France*, ingresó en la revista del IEH a mediados de 1919, después de asumir un *mea culpa*<sup>39</sup> en una declaración preliminar, que marcó el inicio de frecuentes colaboraciones, tan numerosas como variadas, hasta el ocaso de *Hispania*. Muy activo principalmente en las reseñas, se quejaba de que no hubiera en la hemeroteca de la Biblioteca Nacional de París ninguna publicación en español, alimentando su saber leyendo, infatigable, revistas en alemán o en inglés, como lo muestra su nota crítica sobre *The Source of a Pastoral Eglogue attributed to Francisco de Figueroa*, de Wickersham Crawford, profesor en la Universidad de Pennsylvania; informa de las actividades del británico James Fitzmaurice-Kelly, o se entusiasma por un *Year Book of Modern Languages*, editado en Cambridge en 1920.

«Hispanólogo», como él mismo se identifica, no reconoce esta categoría sino a un número muy limitado de franceses “la demi-douzaine — n’est-ce pas beaucoup? [...] — cultivant leur spécialité *con amore*, en dépit de tout et de tous, en dépit des contingences hostiles et s’efforçant de traiter leur discipline scientifiquement et non pas avec ce dilettantisme d’amateurs qui se croient

35 *Ibid.*, p. 88.

36 NIÑO, Antonio, *Un siècle d’hispanisme à la Sorbonne*, Paris, Editions Hispaniques, 2017, p. 22

37 El apunte biográfico existe sólo en la Wikipedia en alemán

38 La denomina *Le calvaire d’un hispaniste, simple histoire*, título de sus memorias *à compte d’auteur*, impresas en 1936 en Le Puy-en-Velay.

39 García Calderón lo acusaba de “persifler non un écrivain espagnol mais l’Espagne même, ce qui à notre avis manquait d’élégance de la part d’un hispaniste notoire”, 1919, III, p. 221

des hispanistas parce qu'ils parlent espagnol, qu'ils enseignent cette langue et, à l'occasion, lisent ou signalent quelque publication d'Espagne<sup>40</sup>". Termina su texto abogando, ya que el hispanismo es una disciplina internacional, por una libre circulación de las publicaciones en diversas lenguas. Pitollet lee también periódicos italianos como el *Corriere della Sera* y revistas científicas como la *Nuova Rassegna di Lettere Moderne*, lo que le permite así comparar la recepción y la fama de Unamuno en los países europeos. El curioso políglota que es el marginado Pitollet hace gala de su asombrosa e inquieta erudición en el análisis para criticar, buscar el error y denunciar a los incapaces como culpables. No deja títere con cabeza: arriesgándose a querellas con todo el mundo, intransigente en sus interminables digresiones, señala errores de traducción, desmonta plagios, se burla de unos y otros... Pero lo aprecia Jean Cassou, su colega en la revista, quien, asombrado por su vitalidad y su sabiduría, ve en él un auténtico erudito, tan diferente al necio pedante.

Pero lo paga Pitollet, quien nos da un ejemplo de sus dificultades, recordando cómo en 1905 fue rechazado un texto en el *Bulletin hispanique* (texto hallado luego por el propio Pitollet en *Deutsche Literaturzeitung*) porque criticaba un libro de historia español sobre Carlos V escrito por un amigo de Morel-Fatio, por entonces todavía figura mayor del hispanismo académico. Como director del *Bulletin*, éste justificaba su rechazo porque "les Espagnols — susceptibles et ombrageux — n'aiment pas, en général, que les étrangers s'occupent de leurs choses<sup>41</sup>", lo que obligaba según él a tener una actitud prudente, aunque poco científica según Pitollet, que advierte:

Faut-il, dans l'intérêt du maintien d'une assez vague amitié espagnole — c'est-à-dire, surtout d'une amitié d'auteur à auteur [...] — s'en tenir à l'étude de périodes de tout repos de l'histoire littéraire de ce pays ou, au contraire, aborder résolument l'examen critique de ses livres modernes, sans autre souci que celui des saines méthodes et des doctrines critiques reconnues généralement comme viables?<sup>42</sup>

Asumiendo una decidida posición deontológica, más que otros colaboradores de *Hispania*, Pitollet y su amigo Jean Cassou dialogan con otras revistas, debaten y se sitúan en la construcción y la circulación de un hispanismo en ascenso que, en esta primera posguerra, en que lo español se pone de moda, no se limita a necesidades diplomáticas o a posiciones de poder en los medios universitarios.

## Conclusión

En la historia de *Hispania* son Martinenche y Pitollet dos figuras a las que todo opone pero que nos parecen complementarias. No se trata sólo del omnipotente Director y del erudito que

---

40 PITOLLET, Camille, "Le 'Year Book' des langues modernes pour 1920 et la littérature espagnole", 1921, II, p. 160.

41 PITOLLET, Camille, "Sur les limites de l'hispanisme scientifique", section "Pot-pourri espagnol", 1921, III, p. 224.

42 *Ibid.*, p. 225.

teje la revista, con su dedicación y trabajo cotidiano. La oposición entre ellos en el *establishment* académico, en su modo de actuar y en su producción científica, nos lleva también a definir a *Hispania*, a apreciar su evolución que pasa de ser un arma de guerra y de propaganda, en los primeros años, a un espacio donde se cruzan lenguas e investigaciones diversas, animadas ya no tanto por figuras prestigiosas como por jóvenes investigadores. Podemos tratar de reconstruir así la dinámica del IEH, la inserción de sus colaboradores —docentes o no—, a través de su órgano oficial.

Muchas preguntas merecen plantearse, sin necesariamente encontrar respuestas: en la revista, ¿quién decide? ¿quién escribe y elabora la revista? Y, sobre todo, ¿cómo calificarla? ¿como una revista de divulgación —tal y como quería Martinenche, para mostrar en Francia lo que era “verdaderamente” lo español—, como observatorio oficial de un área cultural en expansión trasatlántica, como una herramienta geopolítica? O más bien, ¿como una revista erudita, comparable con el *Bulletin* o la *Revue hispanique*, que la habían precedido? Y además ¿cómo plantear en los años de posguerra —cuya fiebre de experimentaciones nuevas es conocida— la recepción de esta revista trimestral surgida en el seno de una institución universitaria? En suma, ¿cómo podía leerse?

Un estudio más profundizado de *Hispania*, proyecto en marcha, que la compare con otras publicaciones y considere su papel en los medios de la edición y de la propaganda aportaría mucho a la historia del hispanismo, en su dimensión internacional. Cuando aboga, ya en 1914, Rafael Altamira por la organización de congresos internacionales de hispanistas —vagamente definidos como “des chercheurs qui s’adonnent à étudier et à éclaircir l’histoire espagnole sous tous ses aspects: politique, social, littéraire, juridique, artistique, etc.”<sup>43</sup>— subraya la importancia de los estudios comparados para los que es indispensable la cooperación que rebase las fronteras nacionales:

Réunir et lier efficacement tous les aspects de l’Espagne qui intéressent aujourd’hui un grand nombre de pays, aussi bien ceux qui nous sont totalement étrangers que ceux dont le langage et la formation historique sont les mêmes que les nôtres [...] Il est profitable pour tous de rapprocher ce qui semble éloigné. Ici comme partout, c’est l’exclusivisme qui limite l’horizon et stérilise vraiment les plus beaux efforts<sup>44</sup>.

Es una iniciativa novedosa porque hasta entonces sólo existían los congresos de americanistas, que a menudo eran coloquios de historia española y por lo tanto orientados hacia el período “colonial”. En 1918, al reiterar este llamado a una iniciativa urgente para la posguerra, Altamira excluye a los hispanistas de los imperios centrales, mientras duren las enemistades legítimas, dice, que produjo la gran guerra.

No obstante, Altamira se abre al porvenir, reiterando también

Que les besoins humains sont plus forts que les passions et que la volonté des individus. Même si ceux-ci restent pour plus ou moins de temps, en état de violente rupture, les idées et les inventions scientifiques que la civilisation que chaque pays produira, dépasseront toujours les frontières pour le bien de tous<sup>45</sup>.

43 ALTAMIRA, Rafael, “Pour l’après-guerre. Le Premier Congrès International d’Hispanistes”, 1918, III, p. 193.

44 *Ibid.*, p. 194.

45 *Ibid.*, p. 195.

A lo largo de cinco años *Hispania* va a ir delineando esta cooperación espontánea —que Altamira compara con la que estudian los economistas—, este interés por lo que producen los demás —aun cuando son enemigos—. Debatendo lo que deben ser las tareas del hispanismo, de investigación y de intercambios, en estos cinco años de posguerra que duró *Hispania*, Pitollet se declara “hispanólogo” por contraposición a los que se dicen ser “hispanistas”: ¿Deben ser éstos sólo *amoureux* de l’Espagne o abiertos, para comprender lo hispánico, a diversos investigadores de las más diversas culturas, mediterráneas o anglosajonas?

# La civilisation dans les études hispaniques (1900-1969) : la construction d'un champ

**Marie-Angèle Orobon**

*Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3- CREC (EA 2292)*

**Résumé :** Après une brève analyse de l'évolution du concept de civilisation à l'époque contemporaine, cet article aborde l'apparition et consolidation de l'étude de cette discipline dans la formation académique des enseignants d'espagnol depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, notamment à partir des programmes de l'agrégation d'espagnol créée en 1900. La dernière partie s'attache à tracer quelques traits caractéristiques de l'enseignement de la civilisation à l'Institut d'Études Hispaniques de Paris.

**Mots-clés :** Altamira (Rafael), civilisation, hispanisme, enseignement.

**Resumen:** Tras un breve análisis de la evolución del concepto de civilización en la época contemporánea, el artículo aborda la aparición y consolidación del estudio de esta asignatura en la formación académica de los profesores de lengua española desde principios del siglo xx, principalmente a partir de los programas de la *agrégation* de español creada en 1900. La última parte del texto se propone perfilar algunos rasgos característicos de la enseñanza de la civilización en el Institut d'Études Hispaniques de Paris.

**Palabras clave:** Altamira (Rafael), civilización, hispanismo, enseñanza.

Immanquablement, lorsque l'on parle de civilisation dans notre domaine, celui des Langues Littératures et Civilisations Étrangères (LLCÉ), on ressent toujours quelque appréhension,

même si ce vocable figure dans l'appellation même de cette filière universitaire. La relation des LLCÉ avec l'enseignement de la civilisation semble avoir quelque chose d'illicite ou d'illégitime, comme si la civilisation dans nos départements ou UFR avait un sens détourné voire dévoyé. C'est peut-être pour cette raison que la civilisation est souvent présentée comme un objet en devenir, à définir et redéfinir, à construire et notamment à distinguer de l'histoire. Sans cesse, la civilisation apparaît comme un nouvel objet, un champ en friches à cultiver ; ou bien pour rester dans le domaine métaphorique, l'enseignement de la civilisation serait une sorte de tonneau des Danaïdes, jamais rempli, parce que toujours à justifier. Deux publications toutes deux de 2003 abondent dans ce sens : d'une part, les interrogations sur la civilisation exprimées dans l'ouvrage *La civilisation en questions*<sup>1</sup>. Lors de ces journées d'études organisées à Amiens en 2003 par la Société des Hispanistes Français, notre collègue historien Jean-Pierre Dedieu déplorait dans son intervention, sans concession aucune, le niveau technique historique catastrophique de la plupart des thèses de civilisation hispanique au jury desquelles il avait siégé. Au cours de cette même rencontre, l'hispaniste Jean-Louis Guereña, plus consensuel, aboutissait à la nécessaire inscription dans l'histoire des études de civilisation, ainsi qu'à la spécificité et l'innovation portées par la civilisation pratiquée dans la large diversité de l'hispanisme français. D'autre part, dans l'introduction de l'ouvrage sur la méthodologie de la civilisation, *Expliquer la civilisation hispanique*, Claude le Bigot soulignait que les concours de recrutement n'avaient fait que récemment « à la civilisation la place qui lui reven[ait] légitimement<sup>2</sup> », en se référant à l'inscription d'une deuxième question de civilisation à l'agrégation d'espagnol en 2000.

Pourtant la civilisation est dans l'enseignement des langues, si je peux me permettre cette facilité oxymorique, un « ancien nouvel objet ». La civilisation est même viscéralement attachée à l'enseignement des langues qui sont perçues comme justement véhicules de civilisation. Ainsi, au début du xx<sup>e</sup> siècle, monsieur Vignolles, professeur au lycée Ampère de Lyon, rappelait que selon le plan d'études de 1902 avec le second cycle « Le moment est venu de faire connaître à l'élève la vie, la civilisation, l'histoire et la littérature du peuple étranger ». Dans le droit fil de cette prescription, le professeur Vignolles plaidait pour l'étude des racines de la civilisation contemporaine : « Comment donc étudier la civilisation contemporaine, sans remonter aux causes et aux origines éparses dans le cours des siècles ». Il poursuivait : « le plan d'études dans le second cycle devrait embrasser à la fois l'histoire de la civilisation et l'histoire de la littérature dans leur ordre chronologique, en d'autres termes la vie du peuple étranger à travers les âges et dans les manifestations les plus diverses, politiques, morales, philosophiques, religieuses, scientifiques, artistiques et littéraires »<sup>3</sup>. Quelques années plus tard, les Instructions ministérielles relatives à l'enseignement des langues (*Journal Officiel* du 3 septembre 1925) consacraient une large part à l'enseignement des civilisations étrangères, en précisant que celui-ci existait dans les cours de langue moderne depuis le commencement du siècle<sup>4</sup>. Ces Instructions donnaient des indications précises à suivre pour le

1 VAZQUEZ, Carmen (ed.), *La civilisation en questions*, Paris, Indigo, 2003.

2 LE BIGOT, Claude (dir.), *Expliquer la civilisation hispanique. Méthodes, textes et documents*, Rennes, PUR, 2003, p. 15. Dans son article « L'enseignement de l'espagnol et l'histoire », Jean-François Botrel examine la présence de l'histoire dans l'enseignement secondaire et la formation des professeurs, *Les Langues Néo-Latines*, 337, juin 2006, p. 85-96.

3 VIGNOLLES, L., « L'enseignement dans les classes du second cycle », *Les Langues Modernes*, 8, octobre 1907, p. 272-273.

4 « Les Langues vivantes en France », Association des Professeurs de Langue Vivante (APLV), 1934, p. 36 et p. 38. Je remercie David Marcihacy de m'avoir communiqué cette référence.



programme de civilisation anglaise et allemande en cours de langue vivante, tout en ajoutant que « à ces cadres, il sera facile de donner des pendants pour la civilisation italienne et pour l'espagnole<sup>5</sup> ». La formulation, fort maladroite, induisait une hiérarchie entre les langues, rémanence sans doute de la circulaire du 25 juillet 1925, signée du Directeur de l'enseignement secondaire, où il était stipulé que dans l'enseignement moderne « l'une des langues exigées sera obligatoirement l'anglais ou l'allemand de façon à créer une difficulté d'exercice plus grande et un dépaysement de l'esprit plus complet<sup>6</sup> ». Toutefois, cette norme disparaît (sauf pour la section B, c'est-à-dire la section moderne sans latin ni grec) avec la circulaire du 25 janvier 1926 : « Toute différence de traitement a cessé d'exister pour les 4 langues allemande, anglaise, espagnole, italienne<sup>7</sup> ».

Si le champ « civilisation » n'avait donc rien de nouveau dans les classes de langues dites modernes de l'enseignement secondaire, qu'en était-il dans les études supérieures hispaniques, c'est-à-dire dans la formation des professeurs ? Après un bref examen de l'apparition et évolution du concept de civilisation à l'époque contemporaine, seront abordés la place et les contenus de cette matière dans la formation académique (entre autres via les questions proposées au concours de l'agrégation). Enfin il s'agira de dégager quelques traits caractéristiques de l'enseignement de la civilisation à l'Institut d'Études Hispaniques à travers ses figures et ses programmes.

## 1 - La civilisation en question

Comme l'indique l'historien Javier Fernández Sebastián, le concept « civilisation » est documenté en espagnol (*civilización*) dès 1763, soit 6 années après l'apparition du néologisme en français (civilisation, 1756) et 4 années avant son équivalent anglais (civilization, 1767)<sup>8</sup>. Apparu à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle pour désigner la reconversion d'une affaire criminelle en civile, le terme civilisation perd son acception juridique au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle. À cette époque, Mirabeau en fixe le sens moderne et civil en le définissant « comme ce qui rend les individus plus aptes à la vie en société<sup>9</sup> ». C'est, semble-t-il, un dictionnaire espagnol (celui de Terreros, 1765<sup>10</sup>) qui est le premier au monde à consigner le mot dans sa nouvelle acception, au moins partiellement, « acción de civilizar y domesticar algunos pueblos silvestres », ajoutant à la perspective dynamique de développement collectif l'antagonisme civilisation-barbarie, pivot de la pensée des Lumières<sup>11</sup>.

5 *Ibid.*, p. 38.

6 Ce qui entraînerait une réaction découragée et outrée des hispanistes. Voir l'article du linguiste Henri Gavel, professeur à l'Université de Toulouse, dans le *Bulletin hispanique*, 4, 1925, p. 340-344.

7 « Les Langues vivantes en France », Association des Professeurs de Langue Vivante (APLV), 1934, p. 6.

8 FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier, entrée « Civilización », in *Diccionario político y social del siglo XIX español*, Javier Fernández Sebastián et Juan Francisco Fuentes (dirs.), Madrid, Alianza Editorial, 2002, p. 144-156. Voir aussi GOBERNA FALQUE, Juan R., *Civilización. Historia de una idea*, Santiago de Compostela, Universidade Santiago de Compostela, 1999, qui propose une étude du concept en se fondant successivement sur trois aires linguistiques : française, allemande, puis anglaise.

9 *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998. Cette citation est extraite de *L'ami des hommes ou traité de la population*, 1757.

10 Le dictionnaire de Terreros est de 1786, mais il fut rédigé une quinzaine d'années auparavant, voir CHEVALIER Jean-Claude, « Linguistique et civilisation », in *La civilisation en questions*, *op. cit.*, p. 50.

11 FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier, *op. cit.*, p. 144 ; GOBERNA FALQUE, Juan R., *op. cit.*, p. 48.

Sous l'influence de François Guizot pour qui le fait de civilisation « subsiste à deux conditions, et se révèle à deux symptômes : développement de l'activité sociale et celui de l'activité individuelle, le progrès de la société et le progrès de l'humanité<sup>12</sup> », les historiens espagnols du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle considèrent la civilisation comme un terme englobant qui présente en outre l'avantage d'intégrer le plan individuel et collectif. Ainsi Eugenio de Tapia, auteur de *Historia de la civilización española* en 1840, définit la civilisation au plan collectif comme « las mejoras que se han hecho sucesivamente en el estado social de la nación española » et au plan individuel, les progrès des individus de cette nation « en el ejercicio de sus facultades morales e intelectuales<sup>13</sup> ».

Rafael Altamira, à la charnière de deux siècles (né en 1866, mort en 1951), « héritier du XIX<sup>e</sup> siècle et précurseur du XX<sup>e</sup> » devait marquer profondément l'historiographie espagnole avec sa monumentale *Historia de España y de la civilización española* publiée entre 1900 et 1911<sup>14</sup>, tout en imprimant au concept de civilisation son tour le plus englobant. Il envisage, en effet, la civilisation, dans une visée positiviste, non seulement comme l'effort pour approcher un type idéal de vie conçu comme civilisation, mais aussi, dans une perspective plus anthropologique, comme tous les faits réalisés par l'humanité ou un peuple déterminé, car « todos ellos [los hechos] son significativos del estado de civilización y del ideal de vida de los hombres en los diferentes tiempos<sup>15</sup> ». Et du coup, la civilisation balaie ou subsume les concepts, erronés à ses yeux, d'histoire externe (les faits politiques) que l'on exclut habituellement de la civilisation et d'histoire interne qui comprend l'histoire des institutions sociales et politiques (classes sociales, organismes de gouvernement et d'administration, agriculture, industrie, commerce, religion), la culture intellectuelle (scientifique et artistique) et les mœurs (*costumbres*). Pour Altamira l'histoire de la civilisation doit tout inclure<sup>16</sup>.

Naturellement, la brillante personnalité de Rafael Altamira est ici centrale, car on sait son importance et son rôle dans la construction de l'hispanisme français notamment parisien. Dans le cadre du rapprochement franco-espagnol pendant la Guerre de 14, l'historien fera partie, aux côtés de Menéndez Pidal, Jacinto Octavio Picón, Manuel Azaña, Gómez Ocaña, Odón de Buen et Américo Castro, de la mission espagnole dépêchée en France en octobre 1916 pour apporter son appui moral au pays voisin à un moment critique de la guerre<sup>17</sup>. Et ses ouvrages, ses conférences et séminaires sont des pivots dans l'approche de la civilisation dans les études supérieures en France et à l'Institut d'Études Hispaniques de Paris, en particulier<sup>18</sup>. Ses ouvrages, notamment son *Historia de la civilización española* et *Psicología del pueblo español*, sont toujours recommandés dans la

12 *Histoire de la civilisation en Europe*, Paris, Didier, 1870 (cours donné à la Sorbonne en 1828), p. 18.

13 FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier, *op. cit.*, p. 146.

14 MARCILHACY, David, *Le rêve américaniste de Rafael Altamira face à une identité nationale en crise*, mémoire de DEA, sous la codirection de Carlos Serrano et Jean-Paul Duviols, Université de Paris IV-Sorbonne, septembre 2001, p. 9 et p. 20.

15 ALTAMIRA, Rafael, *Historia de la civilización española*, Introducción, Barcelone, Crítica, 1988 (1<sup>ère</sup> éd. 1902), p. 62.

16 *Ibid.*, p. 63.

17 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions hispaniques, 2017, p. 42.

18 NIÑO, Antonio, *op. cit.*, p. 60, note 89 : « Rafael Altamira se había convertido en el colaborador más estrecho y propagandista de la obra del IEH. [...] El 13 de febrero de 1928 el Consejo de la Universidad de Paris decidió otorgarle el grado de Docteur honoris causa. La ceremonia se celebró el 10 noviembre de 1928. » En 1924, l'Université de Bordeaux lui avait décerné cette même distinction.

bibliographie de ce que l'on appelle alors « Études pratiques » dans les cursus de Licence d'espagnol, qui, au côté de la philologie espagnole et de la littérature espagnole (pendant longtemps l'aire latino-américaine est exclue), forment les trois piliers de l'enseignement universitaire en espagnol.

## 2 - La civilisation dans la formation académique

Quel est le contenu, quels sont les supports bibliographiques de ces « études pratiques », et pas encore civilisation ? Le syntagme recouvre bien une forme de connaissance historique dans un sens large au vu des ouvrages figurant dans les bibliographies. Pourquoi cette dénomination ? Sans doute est-ce une traduction des débats du début du xx<sup>e</sup> siècle autour de la distinction entre les concepts de culture et civilisation dont Ortega y Gasset et Pío Baroja se sont fait l'écho. Pour Ortega, la civilisation, qu'il faisait coïncider avec l'usage de techniques ou mécanismes, politiques, industriels, équivalait à ce qui permet l'amélioration physique de la vie. Baroja, qui observait l'intensification des concepts de culture et civilisation au début du xx<sup>e</sup> siècle pour représenter la synthèse de tous les problèmes intellectuels et moraux, assimilait la culture à « la connaissance pure » et la civilisation, à « la connaissance pratique ».

S'il est difficile d'avoir accès au contenu des cours dispensés dans le cadre de ces « études pratiques<sup>19</sup> », la liste des ouvrages recommandés pour ce certificat donne une très précieuse orientation quant à ce que l'on entend par cette notion. Si l'ordre de présentation des contenus des 3 certificats correspond à quelque hiérarchie, on note que le certificat d'études pratiques est toujours présenté en troisième et dernière position. L'Université de Bordeaux, qui comptait une maîtrise de conférences en espagnol depuis 1898<sup>20</sup>, propose pour l'année universitaire 1933-1934 une liste de 11 titres<sup>21</sup>. On peut remarquer que la bibliographie se partage à parts à peu près égales entre histoire et art, à une exception près. Dans le premier domaine, une attention particulière est prêtée aux grands panoramas historiques, avec les ouvrages d'Altamira — *Histoire d'Espagne* et *Manual de historia de España* de 1931 et 1934 respectivement — et ceux de Ballesteros y Beretta — *Historia de España y su influencia en la historia universal* et *Síntesis de historia de España*, ainsi qu'à l'Espagne du xviii<sup>e</sup> siècle, avec l'ouvrage en trois tomes de Georges Desdèvises du Désert, *L'Espagne de l'ancien régime*, dont le dernier tome traitait de « La richesse et la civilisation<sup>22</sup> ». En ce qui concerne l'art, c'est l'architecture qui est privilégiée par rapport à la peinture : *Los grandes monasterios españoles* de Lampérez Romea, *La pintura española* de Mayer et *Les arts en Espagne* de Bertaux. L'ouvrage de Brutails, *Pour comprendre les monuments de la France*, et celui de Prosper

19 Points de vue cités et analysés par FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier, entrée « Civilización », *Diccionario político y social del siglo xx español*, Madrid, Alianza Editorial, 2008, p. 231-232.

20 Voir l'article de CIROT, Georges, « Les Études hispaniques à l'Université de Bordeaux », *Bulletin hispanique*, T. 1, n° 4, 1899, p. 255-264. La première chaire hispaniste en France, celle de Prosper Mérimée, est créée à Toulouse en 1886, voir NIÑO, Antonio, *op. cit.*, p. 11.

21 *Bulletin hispanique*, T. 36, 3, 1934.

22 Cet ouvrage avait reçu un excellent accueil de la critique, comme le montre le compte-rendu très élogieux de Prosper Boissonnade dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 1, 5, 1899, p. 509-512.

Ricard, *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne*, impriment une perspective comparatiste. Cependant, l'ouvrage qui figure en tête de la liste est le *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier, c'est l'exception évoquée plus haut, puisqu'il ne s'agit ni d'histoire ni d'art. Faut-il s'en étonner ? Précisons que sa présence est récurrente dans les listes d'ouvrages recommandés dans les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage relevait, à n'en pas douter, du domaine de la civilisation comprise comme étude des mœurs (les *costumbres* qu'évoquait Altamira). Victor Hugo et Théophile Gautier étaient des auteurs appréciés chez les hispanistes du début du siècle. Ernest Martinenche dans des conférences données en 1918 à Madrid s'était employé à détruire les préjugés existant en Espagne sur ces deux auteurs. Et Azorín s'était fait l'écho des thèses de Martinenche : « Qui donc, même chez nous, a mieux su nous comprendre que Prosper Mérimée ? Qui a jamais déroulé le panorama de nos campagnes et de nos villes avec un lyrisme plus profond que celui de Théophile Gautier ?<sup>23</sup> »

Dans quelle mesure ces orientations pour la civilisation dans les études hispaniques se reflètent dans les questions mises au programme des concours et en particulier de l'agrégation d'espagnol qui est créée en même temps que l'agrégation d'italien en 1900<sup>24</sup> ? Sous quelle forme la civilisation est-elle présente dans les programmes de l'agrégation ? L'adoption d'une perspective nettement littéraire et centrée exclusivement sur des auteurs (il est dit : « auteurs au programme ») domine jusqu'à la session de 1907, quoique l'on puisse trouver, par exemple, l'histoire de la guerre de Catalogne à l'époque de Philippe IV de Francisco Manuel Melo, mais on conseille aux agrégatifs de se limiter aux « procédés de composition et de style de cet auteur<sup>25</sup> ».

À la session de 1907, la civilisation fait son apparition pour la première fois, et bien sous cette dénomination, à l'agrégation d'espagnol, ainsi qu'au certificat d'espagnol, l'ancêtre du CAPES. Cette introduction fait suite aux instructions concernant les agrégations de langue, de l'arrêté du 30 juillet 1906 (publiées au *Journal Officiel* du 4-VIII-1906) dont « l'innovation la plus importante » consiste à l'écrit dans « une composition en langue étrangère sur un sujet relatif à la civilisation allemande, anglaise, italienne ou espagnole<sup>26</sup> ».

Conformément à ces instructions, le jury d'espagnol propose 3 questions portant sur l'époque archaïque (*sic*, c'est-à-dire le Moyen Âge), l'époque classique (soit l'époque moderne) et la période moderne (soit la période contemporaine). Le programme se présente donc en deux parties « Auteurs », pour le programme de littérature et « Questions et périodes » pour la partie portant sur la civilisation. Cependant, pour ce volet « civilisationnel », les notes bibliographiques parues au

23 *Hispania*, 3, juillet-septembre 1918, cité par NIÑO, Antonio, *op. cit.*, p. 53.

24 Le décret ministériel du 5 août 1898 « réorganise » en France les deux agrégations, qui n'avaient existé que sur le papier jusqu'alors. On peut voir le *Bulletin hispanique*, T. 1, 1, 1899, l'article de Bourciez, « L'agrégation d'espagnol et d'italien », p. 22-23. Son commentaire laisse percevoir l'importance accordée à la philologie. Quatre épreuves sont prévues à l'écrit : thème, version, une composition en français, une autre en langue étrangère, l'une portant sur une question d'histoire littéraire, l'autre, sur les auteurs au programme. Le concours est essentiellement basé sur les principes de la philologie romane et la connaissance approfondie de la langue et de la littérature soit italienne, soit espagnole. Le *Bulletin hispanique*, T. 3, 1, 1901, p. 85-89, publie un extrait du rapport d'agrégation d'espagnol et d'italien de 1900 par Alfred Morel-Fatio. Les sujets des deux dissertations avaient porté, en français sur la poésie de Fray Luis et, en espagnol, sur l'origine et histoire de la *novela* espagnole jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

25 *Bulletin hispanique*, T. 3, n° 4, p. 434-439.

26 MÉRIMÉE, Ernest, CIROT, Georges, « Agrégation et certificat d'espagnol : notes bibliographiques sur les auteurs », *Bulletin hispanique*, 1907, T. 9, 1, p. 97.

*Bulletin hispanique* stipulent que « ces 3 questions supposent à côté d'une étude littéraire, l'étude de la société à chacune de ces époques et la connaissance raisonnée des principaux faits relatifs à la civilisation du pays<sup>27</sup> ». Étude littéraire, car chacune des trois questions au programme de 1907 est fortement ancrée dans la littérature, que ce soit la première, intitulée « Influence de la France sur les idées, la littérature et l'art de l'Espagne au XIII<sup>e</sup> siècle », la deuxième, « Tolède : son rôle politique, linguistique, littéraire et artistique vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle » et plus encore la troisième, portant sur « La vie et les mœurs de l'Espagne d'après le roman au XIX<sup>e</sup> siècle ». Le roman, dans ce cas, est considéré comme un véritable document « sur les idées et les mœurs des diverses classes sociales dans les provinces espagnoles », comme l'indiquent Ernest Mérimée et Georges Cirot, en mentionnant par régions quelques grands noms de la littérature comme, entre autres, Juan Valera, Antonio de Trueba, Emilia Pardo Bazán ou Benito Pérez Galdós<sup>28</sup>. Pour la question sur Tolède vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les deux hispanistes orientent aussi les candidats vers les nouvelles et le théâtre du début du XVII<sup>e</sup> siècle, Tirso, Lope et Cervantès.

Ce voisinage littérature et civilisation, c'est-à-dire la littérature en tant que pourvoyeuse de faits de civilisation variés embrassant la société, les arts, l'économie, les mœurs, ne fera que prospérer et se préciser avec les programmes des concours suivants où les questions seront alors assorties d'une liste d'ouvrages (des romans ou des écrits littéraires le plus souvent) aidant à orienter la préparation.

Faut-il entendre par l'épigraphe « Questions » qu'il s'agit de la civilisation, l'intitulé « auteurs » étant réservé à la littérature ? Pas toujours. À la session de 1908, une des questions concerne une comparaison entre le marinisme italien (en référence au poète Giambattista Marino, contemporain de Góngora) et le gongorisme espagnol, une autre, une comparaison entre le romantisme espagnol et le romantisme français. Avec le concours de 1910, le distinguo « auteurs/questions » disparaît, seul l'intitulé « Questions » subsiste et pour chacune est proposée une bibliographie<sup>29</sup>. Voici un autre exemple : la session de 1927 propose « Goya et les mœurs de son temps », orientant nettement l'approche artistique vers le champ de la civilisation en tant qu'étude de mœurs. S'agit-il toujours de questions en rapport avec la société et les mœurs justement ? Pas vraiment. Pour le concours de 1912, une question abordait l'économie de l'Espagne, dans une large perspective, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Au concours de 1931, c'était une question sur la critique d'art en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec en appui à la question des œuvres de Campmany, Jovellanos et Menéndez y Pelayo et son ouvrage *Historia de las ideas estéticas en España*.

Quelles périodes et quelles aires géographiques sont retenues pour les questions d'agrégation ? Une périodisation large est privilégiée, comme on a pu s'en apercevoir, depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine. Certaines questions sont d'ailleurs en rapport avec des sujets tout à fait récents. Tel est le cas, pour le concours de 1922 qui proposait de réfléchir à la « "génération" de 98 ». En revanche les aires géographiques sont presque toujours limitées à l'Espagne, comme le montrent ces quelques exemples : « Les idées de progrès économique et social dans l'Espagne du despotisme éclairé » (session de 1938), « Madrid au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles (vie sociale et économique) » (session de 1943), « L'Espagne des Rois Catholiques (politique intérieure, politique

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>29</sup> Au certificat d'aptitude, ne figurent que des œuvres, elles sont signalées d'un astérisque dans le programme d'agrégation.

européenne et africaine, les arts) » (session de 1944); « Goya : ses œuvres et son temps » (session de 1947), « Les esprits éclairés devant la crise de 1805 à 1815 » (session de 1962)<sup>30</sup>.

Les questions de civilisation latino-américaine demeurent extrêmement marginales. De plus, lorsqu'elle est présente, l'Amérique hispanique est pensée dans son strict rapport de dépendance vis-à-vis de l'Espagne<sup>31</sup>. Ainsi pour la première fois où l'aire latino-américaine apparaît, au concours de 1913, c'est par le biais de l'historiographie espagnole sur l'Amérique (« Les historiens espagnols de l'Amérique au XVI<sup>e</sup> siècle »). À la session de 1923, « L'histoire de la conquête du Mexique par les Espagnols » est inscrite au programme; à celle de 1932, c'est « La conquête et la colonisation espagnole en Amérique au XVI<sup>e</sup> siècle ». Même une question beaucoup plus contemporaine et, semble-t-il, fortement ancrée dans l'histoire politique américaine, le *caudillismo*, est alors envisagée dans son analogie avec les *pronunciamientos* de l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle et selon la perspective du rapport histoire et psychologie (concours de 1931) : « Les *pronunciamientos* en Espagne et le *caudillismo* dans l'Amérique espagnole au XIX<sup>e</sup> siècle. Histoire et psychologie », les textes d'appui étant *Prim* de Benito Pérez Galdós, *España invertebrada* de Ortega y Gasset et *Facundo* de Sarmiento. De la même façon, le concours de 1948 proposait : « Le Pérou des Incas et de l'époque coloniale ». Ou encore en 1954 : « La rencontre de la civilisation aztèque avec la civilisation espagnole vue du XX<sup>e</sup> siècle ». À partir de 1949, une question américaine, en littérature ou de civilisation, est régulièrement inscrite au concours de l'agrégation<sup>32</sup> et l'explosion de l'américanisme se produira dans les années 70, comme le remarque Bernard Lavallé<sup>33</sup>.

### 3 - La civilisation à l'Institut d'Études Hispaniques : ses figures et ses programmes

On observe à l'Institut d'Études Hispaniques les grandes tendances ébauchées jusqu'à présent en ce qui concerne les cours (distincts des activités culturelles proposées par l'Institut) pour la préparation de la Licence, alors Certificat d'Études supérieures, organisé en 3 certificats : Littérature étrangère, Philologie et Études pratiques, énoncés dans cet ordre<sup>34</sup>. Le décret du 10-1-1928 régleme le fonctionnement de l'Institut d'Études Hispaniques dans le droit fil des normes de juillet 1920 sur les Instituts universitaires dans lesquels étaient regroupés l'enseignement et la

30 Je remercie Jean-François Botrel qui m'a communiqué l'intégralité des programmes des concours de 1907 à 1987, d'après le mémoire de maîtrise de Michèle Briand, qu'il avait dirigé en 1987 à l'Université de Rennes II.

31 On peut noter qu'à la session de 1927 figure pour la première fois une question de littérature latino-américaine : « Le rayonnement du lyrisme romantique dans l'Amérique de langue espagnole ».

32 Voir BOTREL, Jean-François, *op. cit.*

33 LAVALLÉ, Bernard, « Cuando el hispanismo francés descubría a América... », *Actas del I Encuentro Franco-Alemán de Hispanistas (Mainz, 9-12-3-1989)*, Frankfurt am Main, Vervuert Verlag, 1991, p. 63-74, cité par BOTREL, Jean-François, *op. cit.*

34 On peut se référer aux résultats des certificats d'Études supérieures publiés dans les *Annales de l'Université de Paris*, 1, 1926, p. 139.

recherche<sup>35</sup>. Pour l'Institut d'Études Hispaniques, un article stipule que les études concernaient non plus « la langue et la littérature espagnoles », mais « la langue et la civilisation espagnoles<sup>36</sup> ». Antonio Niño signale dans son étude sur l'Institut l'apparition de ce concept qui commençait à être utilisé dans d'autres Instituts consacrés aux études aréales. Et Ernest Martinenche dans son rapport sur les activités de l'Institut d'Études Hispaniques de 1935 à 1938 précisait, en préambule, que l'Institut « doit avant tout assumer la formation scientifique et pédagogique des étudiants qui auront ensuite à enseigner la langue et la civilisation espagnoles<sup>37</sup> ». Dans cette substitution de la littérature par la civilisation, l'orientation de l'étude des langues modernes dans la secondaire avait été probablement déterminante.

Le professeur Aurelio Viñas est assurément une figure primordiale pour l'enseignement de l'histoire et de la civilisation espagnole à l'Institut. Originaire de Séville, professeur d'histoire de l'Université de Valladolid et attaché culturel à l'ambassade d'Espagne à Paris, il exerce également les fonctions de directeur-adjoint de l'Institut à partir de 1933. Ce spécialiste de l'époque de Philippe II embrasse très largement dans son enseignement l'histoire et la civilisation de l'Espagne. Ainsi un de ses cours s'intitule : « Les grandes étapes de l'histoire de l'Espagne<sup>38</sup> », il était également chargé d'aider les hispanisants désireux de se diriger vers les études historiques<sup>39</sup>.

À côté de cette grande figure, à laquelle succède pour les cours d'histoire de l'Espagne Joaquín Pérez Villanueva<sup>40</sup>, directeur du collège d'Espagne, il convient de souligner l'importance de la collaboration des intellectuels espagnols à travers des conférences et « cours spéciaux » qui assument des interventions sur la littérature, l'histoire et la préparation des questions de concours.

En effet, Ernest Martinenche rappelle dans le rapport des activités de l'institut, cité précédemment, l'importance de la collaboration des maîtres venus d'Espagne pour dispenser une « culture supérieure désintéressée », c'est-à-dire détachée du strict cursus des études, à travers des conférences et cours spéciaux. Un petit article de R. Davée paru dans *Les Langues Modernes* de mai 1934 mentionne les conférences données à l'Institut par des « personnalités éminentes du monde intellectuel espagnol » et en souligne les résultats heureux pour l'hispanisme en France, tout en précisant que ces conférences s'inscrivent dans la réciprocité avec l'activité développée à l'Institut français de Madrid<sup>41</sup>. Cependant, le directeur de l'Institut commente que nombre de ces cours sont en relation avec les questions des concours universitaires en 1934-1936, comme cela avait été le cas les années précédentes. Dans ce cadre, en 1933-1934, Pedro Salinas avait donné un cours sur « La vie andalouse dans le roman contemporain » qui figurait au concours de l'agrégation de 1934.

La guerre civile devait signifier une coupure dans cette collaboration avec les intellectuels espagnols. C'est ainsi qu'il est fait appel, pour 1936-1937, à « des professeurs qualifiés de France et de l'Amérique espagnole » pour « achever de montrer la grandeur d'une civilisation sur laquelle

---

35 NIÑO, Antonio, *op. cit.* p. 73.

36 *Ibid.*, p. 75.

37 *Annales de l'Université de Paris*, 1939, p. 271. Dans la présentation des résultats par certificat, on indique d'abord les études pratiques, puis la philologie, puis la littérature, sans doute une inversion significative de l'importance croissante de la civilisation.

38 NIÑO, Antonio, *op. cit.*, p. 82.

39 *Ibid.*, p. 97.

40 Pérez Villanueva, professeur de l'Université de Valladolid est aidé par deux lecteurs espagnols : Pardo et de los Cobos, *ibid.*, p. 103-106.

41 DAVÉE, R., « Conférences de l'Institut Hispanique », *Les Langues Modernes*, 32<sup>e</sup> année, 3, mai 1934, p. 250.

le soleil ne se couche jamais » et « parler de l'évolution de la langue et de la civilisation castillanes dans les Républiques du Nouveau Monde<sup>42</sup> ». Les soubresauts de l'histoire, pour reprendre le titre de notre congrès, ont donc été déterminants pour l'apparition et la consolidation de la civilisation américaine à l'Institut. On évoque, entre autres sujets latino-américains, Sarmiento et la formation de la conscience argentine<sup>43</sup>. Un autre effet de la conjoncture historique, la défaite de l'Axe en 1945, entraîne une grave crise diplomatique avec l'Espagne et la fermeture de la frontière dans les années 1946-1948. L'Institut d'Études Hispaniques organise en 1947 un cours « au fort symbolisme », je cite Antonio Niño<sup>44</sup>, sur la fin du régime espagnol en Amérique. Les intervenants, des ambassadeurs latino-américains, ainsi que le président de l'Université de La Plata, Ricardo Levene, évoquent les figures des grands *libertadores*.

## Conclusion

Dans son article sur l'enseignement de l'espagnol et l'histoire, Jean-François Botrel, estimait que le jury de l'agrégation d'espagnol de 1907 avait été audacieux en inscrivant au programme une question de civilisation. Je souscris à cette affirmation, même si cette introduction suivait les nouvelles instructions des agrégations de langue vivante. De la même manière, on peut être surpris par l'audace, justement, dans la façon de comprendre la civilisation dans les questions de concours, large, rayonnante et ouverte, c'est-à-dire au croisement de champs disciplinaires : l'histoire, l'art (architecture et peinture), la littérature et l'économie. La conception des questions de civilisation, dans les cursus de licence et à l'agrégation, est particulièrement exigeante, privilégiant les larges chronologies, encourageant la dimension comparatiste, au-delà de l'aire hispanique. C'est véritablement une conception de la notion de civilisation toujours conquérante de nouveaux territoires.

Le fréquent compagnonnage littérature/ civilisation, que l'on a pu observer, peut être rapproché de la position défendue par l'historienne Isabel Burdiel qui revendiquait le roman comme terrain de documentation pour les historiens. Son ouvrage rédigé avec Justo Serna — spécialiste d'histoire culturelle —, intitulé *Literatura e historia cultural o Por qué los historiadores deberíamos leer novelas*, le montre bien<sup>45</sup>. L'historien Jordi Canal, quelque vingt après, a analysé ce tropisme dans le dossier qu'il a coordonné pour la revue d'histoire contemporaine *Ayer* (n° 97, 2015) : *Historia y literatura*. Mais c'est dans l'essor de l'histoire culturelle depuis les années 70 qu'il convient également de resituer cette approche.

Enfin, pour les années abordées ici, cet essor de la civilisation dans les études de langue est à lier à la prospérité de cette notion au xx<sup>e</sup> siècle, reflet des évolutions sociales, économiques et culturelles. Une promotion à laquelle n'est peut-être pas étrangère l'opposition, dès la guerre

42 MARTINENCHE, Ernest, *Annales de l'Université de Paris*, 1939, p. 279.

43 NIÑO, Antonio, *op. cit.*, p. 89.

44 *Ibid.*, p. 97.

45 BURDIEL, Isabel, SERNA ALONSO, Justo, *Literatura e historia cultural o Por qué los historiadores deberíamos leer novelas*, Valencia, Episteme, 1996.



franco-allemande de 1870-1871, entre la Kultur germanique assimilée à un agressif impérialisme allemand et la civilisation latine ou romane, avec un « c » minuscule latin comme le soulignait Unamuno en 1912<sup>46</sup>, antagonisme qui se mue avec le début de la Grande Guerre en « lutte même de la civilisation contre la barbarie », comme devait le dire Henri Bergson devant l'académie des Sciences morales et politiques<sup>47</sup>. Quelques décennies plus tard, en décembre 1930, Raymond Poincaré s'emploiera, dans son discours d'inauguration de l'Institut d'Études Germaniques de la Sorbonne, à réfuter le monopole de la civilisation française et sa « suprématie hautaine », en retraçant au cours de l'histoire les liens et échanges culturels entre les deux pays<sup>48</sup>. Ainsi c'est aussi parce qu'elle a été un enjeu politique que la civilisation a été promue en tant que discipline ou carrefour disciplinaire pour aborder y compris les cultures des pays voisins.

---

46 Voir FUENTES, Juan Francisco, « Usos ideológicos de la letra “K” en la España contemporánea : sobre el cambiante significado de un símbolo », *Ariadna Histórica. Lenguajes, conceptos, metáforas*, 6, 2017, p. 9-27.

47 BECKER, Annette, « Racisme, barbarie, civilisation : les enjeux de la Grande Guerre », *Cahiers de la Méditerranée*, 61, 1, 2000. *Politique et altérité. La Société Française face au racisme (XX<sup>e</sup> siècle)* [Actes du colloque de Nice, décembre 1999] p. 159-169.

48 Son discours, lu par André Honnorat, Raymond Poincaré étant souffrant le jour de l'inauguration, est consigné in extenso dans les *Annales de l'Université de Paris*, T. 6, janvier-février 1931, p. 50-56.



# La figure du parfait hispaniste : les nécrologies dans les publications des hispanistes.

**Renée Clémentine Lucien**

*Sorbonne Université - Faculté des Lettres, CRIMIC EA-2561*

**Résumé :** L'étude d'un corpus de nécrologies de quelques fondateurs de l'hispanisme parisien, bâtisseurs de l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne et artisans de son rayonnement international, permet de dégager un profil de figures nourries de culture classique, forgées par l'élitisme républicain français et soucieuses de promouvoir la recherche. Les auteurs de ces nécrologies canoniques construisent des récits mémoriels dans lesquels ils se reconnaissent et où ils traduisent leurs affinités intellectuelles et affectives.

**Mots-clés :** Hispanisme, Sorbonne, nécrologie, mémoire, enseignement, recherche.

**Resumen:** El estudio de un corpus de necrologías de unos fundadores del hispanismo parisino, quienes obraron por la edificación del Institut d'Études Hispaniques de la Sorbona y su prestigio internacional, permite destacar el perfil de unas figuras nutridas de cultura clásica, forjadas por el elitismo republicano francés y empeñadas en la promoción de la investigación. Los autores de dichas necrologías canónicas edifican relatos en torno a la memoria y en los cuales se reconocen, expresando sus afinidades intelectuales y afectivas.

**Palabras clave:** Hispanismo, Sorbona, necrología, memoria, enseñanza, investigación.

Le parfait hispaniste ? Considérons l'épithète, non pas comme un absolu, mais plutôt comme une représentation dessinée par des auteurs de nécrologies consacrées à des figures de l'hispanisme parisien, et qui, à l'évidence, mérite d'être interrogée.

S'immerger dans la vastitude du champ nécrologique des hispanistes pour ne considérer que les figures pionnières de l'hispanisme parisien revient à circonscrire un chronotope, un temps et un lieu, mais qui déborde amplement le point d'émergence et d'ancrage de celui-ci, la Sorbonne et Paris, car à partir de ce lieu ont essaimé de multiples foyers, à la fois éloignés géographiquement et très proches par les intérêts intellectuels et scientifiques du centre dont le centenaire nous réunit : l'Institut d'Études Hispaniques.

Dans ce contexte et au sein de cet aréopage identifiable, l'exercice canonique de la nécrologie, un récit *in memoriam* dont est constitutif l'inévitable hommage, est livré à ses lecteurs sous diverses modalités. Il peut l'être dans une revue : par exemple, en 1943, le numéro 2 *du Bulletin hispanique*, l'une des revues fondatrices, consacra, dans son volume 45, une dizaine de pages à Ernest Martinenche. Il peut aussi se déployer, en guise d'introduction, dans des *Mélanges*, un fervent bouquet d'articles scientifiques offerts par une communauté de collègues et de chercheurs reconnaissante à l'un de ses pairs méritants. On l'y retrouve également dans des *Annales* d'une université. Dans ces récits bâtis par des biographes circonstanciels, les auteurs parlent d'un autre, un collègue, un chercheur, un intellectuel, parfois d'un maître, d'un ami et complice, mais aussi d'eux-mêmes. Ils révèlent ainsi une sensibilité et une attitude singulière face au monde, qui ressortit tout autant à la mêmeté, comme dirait Paul Ricoeur, qu'à un habitus, en édifiant sur ces objets de leur attention et en apportant à tout autre lecteur au nombre desquels se trouvent parfois les proches du décédé, un récit spéculaire qui vibre d'une tension particulière car la mémoire du disparu constitue leur sienne propre. L'on peut alors y voir le miroir d'une identité et l'empreinte d'un champ disciplinaire, d'une épistémologie en train de se consolider, proprement hispaniste. Ce récit qui oscille entre gravité et légèreté, entre l'hyperbole et la retenue qu'inspire la prégnance de la mort, parfois précédée de la maladie, répudie la sécheresse du cœur et n'exclut pas toujours l'humour et le lyrisme.

Dès lors, le dosage complexe entre le biographique et la chronique d'une vie qui se voudraient, dans une certaine mesure, proches de l'objectivité, et le récit mémoriel, incoerciblement sélectif et empreint de l'inévitable part d'empathie et d'émotion du rédacteur, qui s'exprime au nom d'une communauté mais laisse aussi transparaître l'impact des affects personnels, de l'intime, ce dosage, donc, donne forme à la célébration de figures de l'hispanisme, dans une scansion qui s'écarte résolument de l'oraison funèbre. Car, loin de l'horizon d'une fin dernière, ou d'une représentation macabre baroque d'une *finis gloriae mundi*, ce qui se dessine dans ces nécrologies, qui mettent en récit une vie de l'hispanisme, l'organisent et l'exaltent depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1968, dans le cadre de l'avènement de l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris-Sorbonne en 1917 et de son imparable essor, c'est l'évocation de figures multidimensionnelles presque toutes nées à la fin du xix<sup>e</sup> et à l'orée du siècle dernier ; fondée sur quelques invariants, l'ébauche de ces figures laisse pourtant jaillir des éclats originaux qui témoignent tout à la fois du tempérament et des appétits des décédés et de ceux qui leur rendent hommage.

La mise en regard des nécrologies en fonction des figures qui en sont l'objet et de leurs auteurs se révèle riche d'enseignements car l'on voit s'y profiler une typologie de ces hispanistes de la première heure, non dénuée de caractéristiques significatives d'une époque cruciale.

Pour aller vite dans notre lecture des nécrologies axée sur le parfait hispaniste, disons que s'en dégage un récit sur des figures, tour à tour passeurs d'une tradition et d'une culture solidement assises sur des soubassements classiques, grecque et latine, au service de l'élitisme républicain, pionniers et bâtisseurs du présent de l'hispanisme dans lequel il leur est donné de vivre, avec ses

moments féconds et ses phases de contention, dans les premières décennies d'un siècle agité. Ces figures se dessinent aussi comme des architectes de l'avenir, toutes prétendument réfractaires au misonéisme, intimement pénétrées de l'importance nodale d'un domaine d'origine ibérique, humainement et géographiquement exceptionnel, méconnu, trop encore sous-estimé, et riche d'une potentialité à exalter. Il va de soi que sont irréfutables des non-dits et un décalage entre les récits bâtis par ces nécrologies où prévalent les affects et ceux des historiens, par exemple d'Antonio Niño<sup>1</sup>, et des témoignages soit d'intimes, soit émanant d'autres voix plus distancées.

## 1 - Profil des passeurs d'une tradition

Les invariants de ces nécrologies mettent en évidence un trait distinctif de tous ces hispanistes : ces professeurs furent remarquables par l'empreinte d'une tradition, celle qui contribua à forger une élite de l'esprit et du savoir enracinée dans le champ des classiques et de la romanité, et qui brouilla les frontières jusqu'à ébranler certaines forteresses, pour le plus grand bénéfice de l'hispanisme. Commençons par Mathilde Pomès, la première agrégée d'espagnol femme, dans un monde jusqu'alors exclusivement masculin. Sa nécrologie rédigée par une plume féminine, celle de son amie Paulette Patout, la consacre comme un prodige, en insistant sur une audace qui l'incita à défier les lignes de démarcation institutionnalisées entre sexes, les normes d'un concours plus favorable aux hommes qu'aux candidates, par le nombre de recrutés et par l'écart substantiel entre le salaire versé aux professeurs des deux sexes ; Patout y exalte surtout, avec des accents empreints d'admiration, sa formation classique : « Ce fut une véritable chance pour l'hispanisme français que cette helléniste, latiniste, angliciste, italianisante de classe, ait choisi de se vouer professionnellement à l'enseignement de l'espagnol<sup>2</sup> ».

Il en allait de même pour Ernest Martinenche, lequel, selon Gaspard Delpy, fit vibrer à Nîmes et à Montpellier les textes grecs, comme professeur de rhétorique, en 1899 ; Delpy souligne qu'il fut un comparatiste dans sa méthode et par inclination, ainsi que le montre son objet de recherche, — le théâtre français (Molière, Racine) et la Comedia : « Sa compréhension enthousiaste d'une littérature étrangère n'a d'égale que sa fidélité raisonnée à la littérature française<sup>3</sup> ». Dans cette nécrologie, l'orgueil national de Martinenche dont rend compte Gaspard Delpy demeure sauf dans cette confrontation entre les théâtres français et espagnol : « L'Espagne a inspiré les classiques français mais n'a pas triomphé d'eux<sup>4</sup> ».

Honorant Jean Sarrailh, dans l'introduction à des *Mélanges* lors du décès de celui-ci, Marcel Bataillon, en 1964, eut à cœur de souligner que sa mère enseignait le grec et le latin, et que cet hispaniste s'intéressa à Martínez de la Rosa, à « l'histoire des mouvements idéologiques et littéraires qui, entre 1814 et 1833, passèrent et repassèrent par la frontière pyrénéenne », comme le

1 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, 2017.

2 PATOUT, Paulette, « In Memoriam Mathilde Pomès », consultable sur [www.persee.fr/doc/carav\\_0008-0152\\_1977\\_num\\_29\\_1\\_2127](http://www.persee.fr/doc/carav_0008-0152_1977_num_29_1_2127), p. 3, dernière consultation, 3 mai 2018.

3 DELPY Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », consultable sur [www.persee.fr/doc/hispa\\_0007-4640\\_1943\\_num\\_45\\_2\\_2957](http://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1943_num_45_2_2957), p. 3, dernière consultation, 4 avril 2018.

4 *Ibid.*, p. 4.

travail d'« un Béarnais instinctivement comparatiste, qui demeurerait attaché, par métier et par goût, aux études françaises en même temps qu'à la littérature espagnole<sup>5</sup> ».

Quant à Raymond Marcus, qui dépeint Marcel Bataillon comme l'engrangeur d'« un vaste savoir » et comme le réceptacle d'une « culture classique considérable<sup>6</sup> », il trouve dans cette filiation une causalité de sa passion de chercheur envers Érasme et le Siècle d'Or; et c'est dans les mêmes termes laudatifs que François Chevalier, dans la nécrologie consacrée à l'hispaniste et lusiste Robert Ricard publiée par les Éditions de l'Institut d'Études Hispaniques, explique une inclination à comparer catholicisme français et catholicisme espagnol, « appuyée(s) sur un très vaste savoir classique<sup>7</sup> ».

Ces nécrologies n'obéissent pas toujours à un schéma chronologique mais, immanquablement, à un moment ou à un autre de leur développement, il semble que leurs auteurs, mus par une irrépressible émotion, s'attachent à rappeler « el apego al terruño » de leur collègue, en s'attardant plus ou moins longuement sur l'origine géographique des hispanistes décédés avant que ceux-ci ne s'enracinent à Paris ou ne voyagent par le monde. Leur naissance dans une région méridionale proche de la péninsule ibérique où ils ne manquent d'ailleurs pas de séjourner très tôt semblerait avoir été un moteur de leur amour de l'hispanisme. La souche pyrénéenne de Mathilde Pomès née à Lescurry en 1886, avait, dans l'éloge de Paulette Patout, probablement pesé dans ses choix, « peut-être du fait de son origine pyrénéenne, de se vouer professionnellement à l'enseignement de l'espagnol<sup>8</sup> ». Gaspard Delpy, lui-même né à Tarascon, ne met-il pas en évidence que « le vaste horizon des Cévennes et des Pyrénées lointaines », avait présidé à une structuration de la sensibilité d'Ernest Martinenche, originaire de Calvisson dans l'Hérault, de même que le lieu de naissance et les origines béarnaises de Jean Sarrailh soulignées par Marcel Bataillon, en 1964 : « peut-être ses origines béarnaises le prédisposaient-elles à s'intéresser aux pays d'outre-Pyrénées ». À cet égard, François Chevalier rappelle, dans la nécrologie de Robert Ricard, que « il a ainsi séjourné en Espagne de 1922 à 1925 », quatre ans après son aîné Marcel Bataillon « dont la vocation hispanique offre plus d'un trait commun avec la sienne ». Ce furent donc des connaisseurs et des passionnés de la Péninsule Ibérique qui fondèrent l'hispanisme parisien, tel Robert Ricard, lecteur à l'Université de Lisbonne et intéressé par l'archéologie entreprise par Pierre Paris à Tarifa.

Ces auteurs de nécrologies mettent de surcroît en évidence que l'érection de l'édifice de l'hispanisme et sa consolidation dans ces décennies ne peuvent se dissocier de l'attachement indéfectible de ses artisans aux institutions républicaines et à une conception du service de l'État, sans doute parce que plusieurs d'entre eux étaient issus de familles d'instituteurs et de directeurs d'écoles primaires. Leur origine les conduisit à incarner ce que l'on définit comme l'élitisme républicain français : ils devinrent lauréats des concours de l'enseignement les plus élevés, l'Agrégation, de ceux d'entrée dans les grandes écoles, l'École Normale Supérieure, et des Chartes. Elle les inscrit aussi dans « ces cheminements semblables à bien des égards, puis ils devinrent tous des élèves de

5 *Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh*, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques de Paris, Paris, 1966, p. 19-26.

6 MARCUS, Raymond, « Marcel Bataillon (1895-1977) », *Journal de la Société des américanistes*, Année 1978, volume 65, Numéro 1, p. 222-223, consultable sur [persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1978\\_num\\_65\\_1\\_3017](http://persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1978_num_65_1_3017), dernière consultation, 4 mai 2018.

7 CHEVALIER, François, *Robert Ricard, Mélanges de la Casa de Velázquez*, T. 21, Année 1985, p. 5-8, consultable sur [www.persee.fr/doc/casa\\_0076-230x\\_num\\_21\\_1\\_2432](http://www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_num_21_1_2432), dernière consultation, 3 mai 2018.

8 PATOUT, Paulette, « In Memoriam Mathilde Pomès », *op. cit.*

l'École des Hautes Études Hispaniques (Casa de Velázquez)<sup>9</sup> », comme l'écrit Élie Lambert, à propos de Gaspard Delpy, dont il résume le parcours en ces termes : « Sa vie fut désormais toute droite, sa carrière, celle d'un universitaire qui passe par les échelons successifs de la hiérarchie<sup>10</sup> ». Dans le cheminement que déroulent ces nécrologies, l'on voit transiter par l'enseignement secondaire tous ces hispanistes agrégés normaliens, certains y professant avec goût, comme des professeurs équilibrés, qui font mentir la réputation d'inaccessibilité dont ils sont accusés. Ainsi Martinenche, selon Gaspard Delpy, « fait goûter et sentir » à Nîmes « l'élégance d'une parole qui persuade l'esprit et gagne le cœur<sup>11</sup> », tandis que d'autres, plus attirés par l'enseignement supérieur, s'y bâtiront très vite une place éminente.

D'ailleurs, les nécrologies font clairement ressortir qu'une certaine idée de la carrière leur fut aussi inculquée par des maîtres fondus dans le même moule et enthousiasmés par des étudiants prometteurs, tel Martinenche aiguillé par Ferdinand Brunetière, de l'École Normale Supérieure, ou Sarrailh conseillé et protégé par Ernest Mérimée, puis par Pierre Paris, directeur de l'École des Hautes Études Hispaniques à Madrid, ou Gaspard Delpy, qui se « laisse nommer par son maître Martinenche, au lycée Carnot ».

## 2 - Des pionniers et des bâtisseurs du présent

Les nécrologies montrent que ces figures de l'hispanisme, forts de ces multiples atouts, une fois à la manœuvre, mettent en branle leurs capacités de bâtisseurs du présent au sens propre, autant dire de fondateurs doublés d'administrateurs, et en l'espèce, si l'Institut Hispanique tient une place de choix, d'autres institutions prestigieuses voient également le jour. La nécrologie par Gaspard Delpy, qui, en guise d'introduction, prend appui sur *Le jubilé universitaire de décembre 1939* de M. E. Martinenche, directeur du Centre d'Études hispaniques de l'Université de Paris, s'attarde précisément, au moyen de la redondance, sur la combativité et d'autres qualités morales de celui-ci sans lesquelles eût été compromise l'édification d'un centre de l'hispanisme : « Ernest Martinenche travailla patiemment à la fondation d'un Institut d'Études hispaniques. Il fallut, pour aboutir, l'opiniâtreté, l'autorité et le pouvoir de séduction d'un maître qui n'en était pas à la première de ses créations<sup>12</sup> ». Quant à Michel Darbord, il signale, dans la nécrologie consacrée à Charles Vincent Aubrun<sup>13</sup>, que « Professeur à la Sorbonne dès 1951, il dirigea avec Robert Ricard l'Institut de la rue Gay-Lussac et fut le maître d'œuvre de sa reconstruction (1976) ».

Ces bâtisseurs de la première heure le furent aussi d'une autre manière : en occupant la tête de l'Inspection Générale de l'Instruction Publique, qui préside à la conception des programmes

9 LAMBERT, Élie, « Nécrologie de Gaspard Delpy (1888-1952) », *Bulletin hispanique*, 55-1, 1953, p. 56-61, consultable sur [www.persee.fr/doc/hispa\\_0007-4640\\_1953\\_num\\_55\\_1\\_4283](http://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1953_num_55_1_4283), dernière consultation, 9 mai 2018.

10 *Ibid.*

11 DELPY, Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », *op. cit.*

12 DELPY, Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », *op. cit.*

13 DARBORD, Michel, « Nécrologies, Charles Vincent Aubrun (1906-193) », *Bulletin hispanique*, 95-2, 1993, p. 719-720.

pour l'enseignement du second degré et des classes préparatoires et en présidant aussi le jury de l'Agrégation, tel Gaspard Delpy, où ils veillaient au recrutement exigeant de professeurs alliant la maîtrise de la science disciplinaire et le doigté pédagogique indispensables à ceux qui doivent faire connaître et valoriser leur discipline. En réalité, est patente une mainmise sur le champ de l'hispanisme, qui n'est pas présentée en ces termes.

C'est dans ce même esprit et animé de la même ambition qu'ils œuvrent à l'essor de l'hispanisme français hors des frontières parisiennes.

En 1910, Paul Appel, directeur de l'ENS, fonda le « Groupement des Universités et des Grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine », et, à cette occasion, Ernest Martinenche fut dépêché au Congrès Scientifique de Buenos Aires et à la cérémonie d'inauguration de la nouvelle université de Mexico, et il en profita pour dépasser des représentations abstraites et se confronter à la réalité des pays ibéro-américains en voyageant au Brésil, en Uruguay, au Chili, au Pérou, en s'arrêtant à La Havane. Martinenche est alors salué dans la nécrologie par Gaspard Delpy comme « le grand missionnaire », terme qui renvoie sans doute à la tradition historique qui lie l'Europe à l'Amérique, comme un « ambassadeur intellectuel de la France » car il a marqué le territoire de l'hispanisme français par des fondations à l'étranger, en promouvant des accords avec d'autres universités : au Mexique, la UNAM, en Argentine, au Pérou, en tissant inlassablement des réseaux intellectuels, scientifiques et humains, et en concevant le rayonnement de l'hispanisme français en Espagne, dans les deux hémisphères de l'Amérique et en Afrique du Nord, comme un véritable engagement personnel<sup>14</sup>.

De Robert Ricard, François Chevalier met en lumière que « Ce vif intérêt pour la civilisation hispanique s'étendait bientôt à l'expansion ibérique hors de la péninsule... », et que « Sa remarquable thèse : La conquête spirituelle du Mexique, met en relief l'esprit pionnier, d'ouverture et la personnalité de son auteur...<sup>15</sup> ». Que cette thèse fût réellement une thèse d'américaniste ou plutôt une contribution à l'histoire du christianisme dans le contexte de l'Amérique, c'est de cela dont discutent aujourd'hui les historiens hispanistes, mais également, avec Robert Ricard, c'est sur le Maghreb que l'ibéro-hispanisme français étend ses ailes grâce à la présence décidée de celui qui d'abord fut nommé au Lycée de Rabat au Maroc, en 1925, puis directeur de l'Institut des Hautes Études marocaines jusqu'en 1937. Nommé ensuite professeur à l'Université d'Alger puis, en 1941-43, Directeur de l'Instruction publique au Maroc, sa carrière ascendante ne s'arrêterait pas là, puisque Robert Ricard participerait à la première mission de recherches américanistes créée par l'américaniste Paul Rivet, en direction de l'École de Mexico, en pleine guerre des *Cristeros*, à la suite de quoi serait fondé l'Institut Français d'Amérique latine en 1944-45.

Les auteurs de ces nécrologies ne négligent pas les liens intellectuels plus personnels qui consolidaient ceux plus strictement officiels, portés par une dynamique d'ouverture, et c'est ainsi que la présence volontariste de l'hispanisme français à l'étranger et ses retombées à Paris se traduisirent dans l'épanouissement de cercles, par exemple chez Mathilde Pomès, dans son petit appartement parisien, où brillèrent, entre autres présences, celle du Mexicain Alfonso Reyes. Quant à Gaspard Delpy, selon l'auteur de sa nécrologie, « avec sa gentillesse coutumière », il accueillit

<sup>14</sup> DELPY, Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », *op. cit.*

<sup>15</sup> CHEVALIER, François, *Robert Ricard, Mélanges de la Casa de Velázquez*, *op. cit.*



d'« éminents représentants de l'Amérique latine » et à la cité Universitaire, avec son épouse, « pleins d'élan », ils s'occupèrent matériellement de la Fondation de Cuba<sup>16</sup>.

### 3 - Des architectes de l'avenir de l'hispanisme

Il appert de ces nécrologies que si ces hispanistes étaient redevables d'une tradition, et des pionniers et bâtisseurs du présent de l'hispanisme parisien, ils œuvrèrent aussi comme des architectes de l'avenir en réfractaires au misonéisme, et construisirent un édifice voué à la perpétuation d'une conception de l'Hispanisme par le biais de l'enseignement et de la recherche.

Ainsi, Élie Lambert a-t-il à cœur de rappeler que Gaspard Delpy avait suscité de nombreuses vocations dans l'enseignement secondaire et mis sur les rails des chercheurs, à Bayonne et à Paris, en le décrivant comme « Cet éveilleur de vocations et ce guide si averti du travail des autres ». À Bordeaux, ses cours de préparation à l'Agrégation firent de la Faculté un important centre de l'Hispanisme français, et plus tard, à l'institut d'Études hispaniques, le nombre d'étudiants ne cessera de croître.

Robert Ricard apparaît selon les axes développés par François Chevalier comme un de ces architectes de l'avenir de la recherche. Après une phase d'éclipse de ses travaux axés sur la religion, ceux-ci ressurgissent à la lumière lorsque l'économisme passe de mode, et dès lors, « après plus d'un demi-siècle, cette œuvre garde une grande importance ». Il insiste sur l'orientation d'un genre d'études qui « rejoint aujourd'hui un souci nouveau de conceptualiser l'histoire, qui reprend et développe d'ailleurs la conception ancienne d'une histoire sociologique, ou mieux d'une sociologie historique<sup>17</sup> ».

C'est ainsi que Marcel Bataillon, présenté par Raymond Marcus comme « Un chercheur sans dogmatisme », est salué comme un Maître et non un patron, ce qui permet à l'auteur d'égratigner au passage une catégorie de professeurs, les patrons, « ceux qui donnent des ordres, sinon des consignes à une clientèle soumise<sup>18</sup> ». Élie Lambert se réfère à Delpy comme à : « un grand travailleur, soucieux de la recherche personnelle, à côté de la direction du travail des autres<sup>19</sup> ».

### 4 - Des hommes et des femmes incarnés

Enfin, pour donner une épaisseur vivante à ces figures marquées du sceau de l'excellence, il était bon que leur humanité ne fût pas ignorée par les récits qui seraient laissés à la postérité dans les revues et autres *Mélanges*. À cet égard, l'on est frappé par la puissance performative de ces récits mémoriels, notamment dans la rhétorique de leur partie introductive, de même que par la

16 LAMBERT, Élie, « Nécrologie de Gaspard Delpy », *op. cit.*

17 CHEVALIER, François, *Robert Ricard, Mélanges de la Casa de Velázquez*, *op. cit.*

18 MARCUS, Raymond, « Marcel Bataillon (1895-1977) », *op. cit.*

19 LAMBERT, Élie, « Nécrologie de Gaspard Delpy », *op. cit.*

différence de tonalité de leurs auteurs. Ici dominent l'aisance et l'assurance de celui qui parle d'un égal. Citons pour exemple la nécrologie rédigée par Elie Lambert, dans le *Bulletin hispanique* n° 1 de 1953 consacrée à Gaspard Delpy — cet hispaniste qui s'effondra de la manière la plus tragiquement spectaculaire, le 11 décembre 1952, pendant un cours, où la mort qualifiée de " glorieuse " hisse l'ami à la dignité d'un soldat tombé au champ d'honneur, accablé par un excès de tâches conjuguées : « C'est pour moi une intimité de toujours qui est tranchée d'un coup ». Là prévaut l'humilité extrême, comme celle de Raymond Marcus s'excusant presque « de n'être pas digne » de l'honneur de bâtir la nécrologie de Marcel Bataillon, dans le n° 1 du volume 65 du *Journal de la Société des Américanistes*, Année 1978, lorsqu'il se juge trop modeste pour oser une parole qui soit à la mesure de celui qui avait reçu les suprêmes distinctions et incarnait les plus hautes institutions académiques (la faculté des lettres de la Sorbonne, le Collège de France, l'Institut d'Études Hispaniques) : « Je ne suis que le benjamin et le plus humble de ses disciples<sup>20</sup> ». Au fil des récits, et en les croisant, l'on observe que ces hispanistes honorés et leurs mémorialistes ont tissé des relations anciennes où se mêlent affinités électives et proximité scientifique, au cœur de certains lieux qui se détachent comme des espaces de passage initiatique et, en l'espèce, la Casa de Velázquez opère comme l'un de ces creusets où se nouent des liens durables, comme ceux de Bataillon avec Sarraïlh, ou d'Elie Lambert, professeur au Lycée français de Madrid, avec Gaspard Delpy, qui note avec humour, que « parmi les camarades, l'un fameux parmi nous par une magnifique robe de chambre, devait devenir ambassadeur de France dans des temps plus sombres<sup>21</sup> ».

Michel Darbord, qui s'est attelé à la nécrologie de Charles Vincent Aubrun, rappelle qu'« il vint à la Casa de Velázquez mais que son séjour fut interrompu par les événements de 1939 ». Et à Paris, ce noyau de l'hispanisme qui s'était consolidé à la Casa, continue de se rassembler pour défier le temps qui passe : « A Paris, Charles Vincent Aubrun venait souvent aux réunions des anciens de la Casa, il se plaisait à redevenir l'étudiant qu'il n'avait jamais cessé d'être<sup>22</sup> ».

## Conclusion

À l'heure d'évoquer la maladie d'un corps et sa mort, la peine de la perte d'un ami certes affleure, et la coupable fatigue de serviteurs de l'hispanisme poussés jusqu'à l'épuisement au service de l'institution ne manque pas d'être pointée du doigt. C'est ainsi qu'Élie Lambert rapporte les remarques de Gaspard Delpy au doyen : « Pris dans un enchaînement d'obligations incessantes et tyranniques tout au long de l'année scolaire<sup>23</sup> », il ne s'est jamais dérobé à aucune, et il a fini par y succomber avant l'âge.

Et lorsqu'il est question d'évoquer la position de ces hispanistes dans « les soubresauts du siècle », ces nécrologies mettent seulement en valeur les engagements et manifestations courageuses d'hommes façonnés par des valeurs d'humanité et animés par des convictions politiques

<sup>20</sup> MARCUS, Raymond, *Ibid.*

<sup>21</sup> DELPY, Gaspard, *op. cit.*

<sup>22</sup> DARBORD, Michel, « Nécrologies, Charles Vincent Aubrun (1906-193), *op. cit.*

<sup>23</sup> LAMBERT, Élie, *op. cit.*

louables. De celle de Marcel Bataillon, il ressort que « Sa réserve apparente était de la discrétion, jamais de l'indifférence », et en hommage à son courage d'intellectuel antifasciste, durant les circonstances tragiques de la deuxième guerre, Raymond Marcus rappelle des récits qui lui furent rapportés par des anciens, des risques encourus pour éviter la déportation à tel collègue ou faire rendre justice à tel Basque persécuté politique. Marcus souligne également que son humanisme « supposait le respect intégral d'autrui, sans distinction de couleur, d'ethnie ou de croyance », une position qu'il défendit à la veille de l'indépendance de l'Algérie. Et, fidèle à ses idées, à l'égal de Francisco Goya, il ne pouvait que croire que « le sommeil de la raison engendre des monstres<sup>24</sup> ».

Somme toute, dans ces nécrologies, miroirs où se reconnaissent doublement ceux qui les ont écrites, car chargées de leur propre mémoire et rappel implacable de leur finitude, vibre souvent l'émotion de qui est sous l'effet de la perte d'un être de chair et de sang, dont les vertus s'imposent alors, pour le plus grand bénéfice d'un monument édifié à la gloire des architectes de l'hispanisme parisien. Ainsi se détache Jean Sarrailh, qui avait été « un recteur si humain<sup>25</sup> », d'après Gaspard Delpy, un « homme désintéressé courageux et probe », « un érudit poète, poète d'une tendre sensibilité<sup>26</sup> » dont la bonté était éprouvée par tous, à tous les niveaux. Ces récits et chroniques constituent un fonds mémoriel, rarement agités par les excès de la polémique, parfois d'une acidité savamment dosée, à l'image de la politesse discursive feutrée de l'hispanisme parisien.

Ces nécrologies prennent ainsi le parti de répudier ce qui ne peut être reçu ni en partage ni en héritage par des passeurs de l'hispanisme en général et parisien en particulier, et de laisser dans une zone d'ombre peu glorieuse les positions conservatrices, par exemple celle d'un Robert Ricard en faveur de Francisco Franco et de Philippe Pétain.

---

<sup>24</sup> MARCUS, Raymond, *op. cit.*

<sup>25</sup> *Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh, op. cit.*

<sup>26</sup> LAMBERT, Élie, *op. cit.*



# 4. Table ronde De la Péninsule ibérique aux Amériques

**animée par Renée Clémentine Lucien**



# Études hispaniques en Sorbonne, autour de l'image

**Pierre Civil**

*Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3*

Dans le cadre d'un colloque international sur *Les études hispaniques en Sorbonne*, il apparaît pertinent de rendre compte d'un champ considéré comme relativement novateur dans le paysage de l'hispanisme universitaire, celui de l'étude de l'image dans toute sa diversité, telle qu'elle s'impose aujourd'hui avec succès dans les cursus disciplinaires et les programmes des concours (CAPES et Agrégation), ainsi que dans bon nombre de propositions de recherche. Pourtant, on oublie parfois que les enseignements et les travaux sur le sujet ont connu en Sorbonne, à partir des années 1950-1960, des formes et des avancées qui méritent d'être mises en relief.

Le terme « image » dans sa plus large acception tend désormais à se substituer aux objets traditionnels que sont la peinture, la sculpture, la gravure, l'illustration et les arts décoratifs, incluant aussi l'image filmique. On parle dès lors d'une « économie générale des images » avec ses formulations spécifiques et ses stratégies de production de sens. L'approche des réalisations plastiques en question est le plus souvent globalisée sous le concept extensif de « culture visuelle », situant l'étude des images bien au-delà de son cadre réducteur de science auxiliaire de l'Histoire. Dans ce bref aperçu concernant les aires hispaniques, je m'intéresserai à la période où l'appellation la plus commune était encore celle d'Histoire de l'art, relevant d'une discipline « universitairement » constituée, de même qu'existent aujourd'hui des départements d'études cinématographiques. Ces connexions entre domaines institutionnels ont opéré, et opèrent de fait, de fructueuses transversalités<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir le Colloque international « Regards croisés sur l'histoire et l'historiographie de l'art espagnol en France », organisé par Nancy Berthier et Guillaume Kientz, Université Paris-Sorbonne et Institut Cervantès, Paris, 18 et 19 octobre 2017.

Plusieurs historiens de l'art, espagnols ou latino-américains, ont été formés en Sorbonne. Rappelons le cas de Damián Bayón (1915-1995), docteur en Histoire en 1964 et auteur d'un ouvrage remarqué sur *Sociedad y Arquitectura Colonial Sudamericana* (1974), qui enseigna un temps à l'Institut, ainsi que le cas de Julian Gállego (1919-2006), spécialiste de Velázquez et Picasso, qui rédigea en Sorbonne, sous la direction de Pierre Francastel, sa thèse de doctorat intitulée *Visions et symboles dans la peinture espagnole du Siècle d'Or* (publiée en français à Paris en 1968 puis en espagnol en 1972).

L'art espagnol et latino-américain avait donc droit de cité en Sorbonne et notamment à l'Institut Hispanique. Ces enseignements intéressèrent plusieurs générations d'étudiants et de doctorants. Rattaché aux études de civilisation, le champ n'apparaissait pas aussi structuré qu'il l'est aujourd'hui. Les questions artistiques pouvaient être abordées de front, comme dans le cas de l'œuvre d'un artiste majeur, mais aussi plus latéralement. Ainsi, un cours sur les civilisations précolombiennes ne pouvait ignorer les codex et l'architecture, de même qu'une étude de l'Espagne dite du Siècle d'Or ne négligeait pas la primauté de la peinture au cours du xvii<sup>e</sup> siècle. Bon nombre d'hispanistes ont ainsi développé des spécialisations de recherche et assumé cours et enseignements de maîtrise et de DEA sur ces sujets. Geneviève Barbé-Coquelin de l'Isle, dans le domaine de l'architecture au xvi<sup>e</sup> siècle et de la peinture classique et contemporaine, ou encore Eliseo Trenc, dans celui de l'art et de la culture en Catalogne aux xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles, tous deux enseignants de Paris 3 et Paris IV, apparaissent assez représentatifs de la façon dont était appréhendée l'histoire des arts dans l'hispanisme parisien.

Remontant dans le temps, je m'attarderai sur deux figures d'exception, qui ont joué un rôle important dans l'enseignement des arts hispaniques, non seulement par la qualité de leurs travaux et publications mais aussi par la capacité qui fut la leur d'éveiller l'intérêt, voire de susciter des vocations, deux personnalités bien différentes s'inscrivant chacune de façon originale, presque circonstancielle, dans le panorama des études culturelles.

Paul Guinard, (1895-1976), fut et demeure encore aujourd'hui un historien de l'art internationalement reconnu<sup>2</sup>. Né en Savoie en 1895, agrégé d'histoire en 1921, il fut nommé en 1922 professeur d'histoire de l'art à l'Institut français de Madrid. Il entreprit une thèse de doctorat sur le Greco à laquelle, absorbé par les tâches administratives, il devait renoncer dans un premier temps. En 1932, il devint directeur de l'Institut français en Espagne. Trente années durant, il se donna entièrement à ses responsabilités administratives, avec un double objectif : servir la cause de l'art français en Espagne et faire connaître l'art espagnol en France. En mai 1943, Paul Guinard fut révoqué par le gouvernement de Vichy. L'Institut de Madrid fut provisoirement rattaché à l'Université d'Alger. En 1945, il devint attaché culturel auprès de l'ambassade de France en Espagne et délégué général de l'Alliance française, puis chargé par intérim de l'administration de la Casa Velázquez, de 1955 à 1958. Par ailleurs, il organisa de nombreuses expositions sur des sujets franco-espagnols,

---

2 Ces informations prennent appui sur une notice rédigée en 1978 par Marcel Durliat pour l'*Encyclopedia Universalis* et sur le portrait que lui a consacré récemment Martine Hérédia parmi les livraisons régulières du site *Cent ans d'Hispanisme en Sorbonne*. DURLIAT, Marcel, « Paul Guinard », l'*Encyclopédie Universalis Online*, 30 octobre 2019, [www.universalis.fr/encyclopedie/paul-guinard/](http://www.universalis.fr/encyclopedie/paul-guinard/); HEREDIA, Martine, « Paul Guinard (1895-1976) », *Cent ans d'hispanisme en Sorbonne (1917-2017)*, [ieh.hypotheses.org/884](http://ieh.hypotheses.org/884), 31 octobre 2019.



comme, par exemple, « La France et les chemins de Saint-Jacques », « Les Peintres romantiques français en Espagne », « Mérimée et l'Espagne », « Goya et la France ».

Paul Guinard a enseigné pendant de nombreuses années l'Histoire de l'art espagnol à l'Institut Hispanique. Après avoir pris sa retraite de l'Université de Toulouse, il a assuré les cours de licence et de maîtrise en Histoire de l'art et donna en outre un enseignement spécifique à l'Institut des Hautes Études de l'Amérique latine de l'Université de Paris.

L'œuvre publiée de Paul Guinard est en partie orientée vers la vulgarisation de haut niveau : en 1950, en collaboration avec Jeannine Baticle, il publia une *Histoire de la peinture espagnole* (Tisné, Paris), un *Greco* dans la collection Le Goût de notre temps (Skira, Paris, 1956) et un panorama de la peinture péninsulaire, *Les Peintres espagnols* (Le Livre de poche, Paris, 1967).

Ses deux thèses de doctorat constituent ses publications scientifiques les plus remarquables : la thèse complémentaire *Dauzats et Blanchard, peintres de l'Espagne romantique* (Presses universitaires de France, Paris, 1967), un témoignage sur l'Espagne de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout sa thèse principale consacrée à *Zurbarán et les peintres espagnols de la vie monastique* (Éditions du Temps, Paris, 1960) qui devint un admirable ouvrage de référence, traduit en espagnol et réédité en français en 1988 avec une préface de Alfonso Emilio Pérez Sánchez.

Paul Guinard s'est penché sur l'œuvre de Zurbarán lorsque d'importants chercheurs espagnols s'intéressaient aussi au grand peintre estrémègne (parmi d'autres, Diego Angulo Íñiguez, María Luisa Caturla et César Pemán). L'artiste « grandiose et modeste » lui était apparu « comme l'incarnation d'une certaine sérénité contemplative, d'une réserve virile dans l'expression des émotions les plus profondes, de ce sens du concret et de ce respect des créatures<sup>3</sup> ». L'apport éminent de Paul Guinard fut la reconstitution des ensembles monastiques, comme production principale de l'artiste, et leur mise en perspective avec d'autres cycles dus à ses prédécesseurs ou à ses continuateurs. Il devait ainsi contribuer à la réévaluation du domaine alors dominant de la peinture religieuse espagnole. On a souligné la clairvoyance et la rigueur documentaire d'une approche toujours sensible, soulignant en profondeur les contrastes et les paradoxes de l'artiste.

Paul Guinard s'est aussi intéressé à la projection américaine de l'art religieux, entrouvrant alors un champ mal connu et depuis lors mieux exploré. Séville était à l'époque un centre prospère de production de peintures destinées au marché américain. Au-delà d'une dimension résolument commerciale (qui explique la moindre qualité de ces envois de tableaux le plus souvent réalisées par l'atelier) l'œuvre de Zurbarán s'imposa au Mexique autour de 1640 et son influence fut appelée à essaimer vers tous les territoires, faisant de l'artiste, selon certains, le père de la peinture américaine du XVII<sup>e</sup> siècle.

Paul Guinard fut donc un passeur reconnu entre deux cultures. L'étude comparatiste entre l'art de la France et de l'Espagne donna lieu à de fécondes synthèses publiées dans divers recueils collectifs. Ce médiateur éclairé s'attacha à former et à orienter les jeunes générations d'étudiants vers l'étude de l'art espagnol. Paul Guinard mourut en 1976 à Madrid, victime d'un accident de la circulation. La rue qui aujourd'hui donne accès à la Casa de Velázquez porte son nom.

Dans un article de 1957, il a fait valoir une définition de l'hispanisme qui rend compte de sa conception de l'histoire des formes artistiques et de celle de sa mission d'enseignant : « On

---

3 Cité par Marcel DURLIAT, notice sur Paul Guinard, *Encyclopedia Universalis*, op. cit.

doit entendre la notion d'hispanisme en un sens qui ne soit pas strictement philologique ou littéraire, sinon beaucoup plus large, associé à la vie et aux formes changeantes de la civilisation et de l'histoire<sup>4</sup> ».

Tout aussi intellectuellement vivifiant fut l'apport d'un professeur de littérature espagnole contemporaine de Paris Sorbonne, alors Paris IV, mais aussi un poète éminent, traducteur, essayiste et critique d'art : Claude Esteban.

Partagé entre deux langues, Claude Esteban (né en 1935 à Paris et mort en 2006 trouva la source même de sa vocation poétique dans le sentiment douloureux d'une division intime et dans une sorte d'« exil dans le langage ». Son œuvre poétique a fait l'objet de multiples études. Ne sera prise ici en considération que son activité de critique d'art dont il a nourri plusieurs de ses cours en Sorbonne<sup>5</sup>.

Les écrits sur l'art de Claude Esteban mettent en subtile résonance poésie et peinture, dépassant sensiblement les traditionnelles analyses sur la présence du visuel dans l'expression littéraire. Il consacra des monographies à Chillida et à Palazuelo, préfaça de nombreux catalogues d'expositions d'artistes dont il partageait la sensibilité, tels Morandi, Vieira da Silva, Aguayo, Braque, Chagall, etc. Parallèlement, il signa bon nombre d'essais, livrant des approches novatrices sur Velázquez, Goya, Greco, Murillo... et des articles lumineux sur Le Lorrain, Saenredam, Velázquez, Rembrandt, Picasso. Signalons, parmi les publications importantes : *Les Gueux en Arcadie/Los Pícaros en Arcadia* (Casa de Velázquez, 2000), *Trois Espagnols. Velázquez, Goya, Picasso* (Farrago, 2000), *Le Travail du visible* (Fourbis, 1992) et, en témoignage de son vif intérêt pour l'œuvre du Greco, *La Dormition du Comte d'Orgaz*, (Farrago, 2002). On ne saurait dès lors s'étonner de la profonde originalité de l'enseignement de Claude Esteban dans le domaine de l'histoire de l'art espagnol<sup>6</sup>.

La peinture constitua pour lui une forme d'expression majeure étroitement liée à la poésie, comme objet de réflexion et source de création. Avec pour titre *Soleil dans une pièce vide*, il publia en 1991 une suite de narrations poétiques à partir de toiles d'Edward Hopper. Dans son dernier texte, consacré au Caravage, *L'Ordre donné à la nuit*, Claude Esteban retraça l'itinéraire de son propre regard et définit son approche intime de l'art. Enfin, les fameux portraits funéraires du Fayoum lui inspirèrent une suite de poèmes admirables intitulée *Fayoum*, recueil publié en 1999.

Bien différentes évidemment sont les approches et les conceptions de Paul Guinard et de Claude Esteban, chacune relevant de périodes et de circonstances professionnelles tout à fait distinctes. Ce rapprochement, que l'on pourra juger hasardeux, et exposé ici de façon schématique n'est dicté que par l'admiration que suscite l'œuvre de chacun et le rôle qu'ils ont joué l'un et l'autre dans le cadre de l'hispanisme parisien. Dans leur diversité, ils furent à leur manière les inspirateurs d'un hispanisme ouvert à l'essentialité de l'œuvre d'art.

4 GUINARD, Paul, « Cinq siècles d'hispanisme français », *Bulletin de l'Alliance française d'Espagne*, 1957, p. 13-23. Voir aussi « Les années Guinard : 1932-1962 », *L'Institut français de Madrid : 100 ans de culture et d'enseignement (1910-2010)*, Madrid, 2010.

5 J'ai personnellement eu la chance de suivre l'un d'eux, tout à fait fascinant, sur Goya, en salle Delpy à l'Institut Hispanique, il y a déjà quelques années.

6 Dans la copieuse bibliographie consacrée à son œuvre poétique on relève *Le travail du visible. Claude Esteban et les arts plastiques*, ouvrage collectif réalisé sous la direction de Xavier BRUEL, Paul-Henri GIRAUD, Araceli GUILLAUME-ALONSO et Christine JOUISHOMME (Paris, Hermann, 2014) qui rend parfaitement compte du caractère spécifique de son approche de la création artistique.

Revenant sur le concept de culture visuelle tel qu'il s'est imposé aujourd'hui, il convient de souligner d'une part son caractère globalisant et, d'autre part, l'intérêt qu'il éveille dans sa capacité à proposer une certaine modalité d'appréhension d'un domaine qui valorise la centralité du voir et les puissances de l'image. S'est parfois posé le problème de l'inscription de recherches touchant à l'« histoire de l'art » dans un cadre institutionnel reconnu, à savoir un champ universitaire préalablement balisé avec ses règles et ses valeurs. Des méfiances ou tensions ont pu parfois se faire jour. Il devient donc utile d'organiser et de théoriser les prises en compte d'un ensemble mouvant de disciplines, histoire, esthétique, communication, sciences de l'information, arts du spectacle, études filmiques, histoire du livre... au-delà des seules options concernant la conception, le fonctionnement, le rôle et la réception des productions « imagièes ».

L'objet d'étude se structure alors aisément en périodes, supports ou aires géographiques spécifiques mais appelle toujours de nouveaux outils, de nouveaux regards sur les réalisations visuelles d'une culture et ses transferts. L'image participe des représentations du monde autant que les formulations et les modes de diffusion des savoirs. L'hispanisme semble avoir pris toute la mesure de la promotion nouvelle des arts visuels au sein des universités parisiennes, héritières de l'Institut Hispanique. Parmi beaucoup d'autres, les travaux actuels de Nancy Berthier et de Jacques Terrassa dans le cadre de Sorbonne Université, ceux de Marie Linda Ortega, Marie-Angèle Orobon et de moi-même à la Sorbonne Nouvelle peuvent en porter témoignage, tandis que s'imposent désormais les contributions remarquables d'une jeune génération de chercheuses et de chercheurs hispanistes.



# L'enseignement du portugais

**Jacqueline Penjon**

*Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3*

Lorsque l'Institut d'Études Hispaniques voit le jour, la langue portugaise ne fait pas partie d'un enseignement institutionnalisé.

Les langues « méridionales », espagnol et italien, sont enseignées dans le sud de la France ; une agrégation d'espagnol est créée en 1900. En 1902, une réforme de l'enseignement secondaire vise à moderniser les contenus des formations et deux langues vivantes deviennent obligatoires dans deux sections du Baccalauréat. L'anglais et l'allemand commencent à perdre leur monopole. D'autre part, l'hégémonie culturelle de Paris n'est plus aussi évidente qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, aussi, essaie-t-on de resserrer les liens avec divers pays. En février 1908 est créé le Groupement des Universités et Grandes Écoles pour les Relations avec l'Amérique Latine. Le professeur Georges Dumas<sup>1</sup>, véritable ambassadeur intellectuel de la France en Amérique latine et Ernest Martinenche<sup>2</sup>, secrétaire général du Groupement puis président, en mars 1909, en remplacement du mathématicien Paul Appell, jouent un rôle prépondérant. Le Groupement a pour vocation le développement des relations intellectuelles entre la France et les « Républiques sœurs d'Amérique latine ». Cette coopération universitaire vise à promouvoir les études françaises en Amérique Latine – le Brésil – en ce qui nous concerne, et par réciprocité, promouvoir la langue portugaise et les études brésiliennes en France. En avril 1909 a lieu en Sorbonne un hommage à Machado de Assis<sup>3</sup> et en 1910, premier fruit du Groupement, est créée une « chaire d'études brésiliennes », mais la langue portugaise n'a toujours pas droit de cité. Sa promotion devient l'une des priorités du Groupement. Les démarches se multiplient. Lors de la troisième semaine de l'Amérique latine à Bordeaux, en 1918,

---

1 Georges Dumas (1866-1946) est médecin, professeur de psychologie de l'Université de Paris, agrégé de philosophie et docteur ès-lettres.

2 Ernest Martinenche (1869-1941), a été élu « maître de conférences », en 1906, lorsque l'espagnol a fait son entrée en Sorbonne.

3 Machado de Assis (1839-1908) est le fondateur de l'Académie Brésilienne des Lettres ; son œuvre, immense et variée, est, à l'époque, pratiquement inconnue en Europe. L'hommage a été organisé par la Société des Études Portugaises de Paris de Xavier de Carvalho et la Mission Brésilienne de Propagande.

Ernest Martinenche annonce la création d'un cours de langue et littérature portugaises en Sorbonne pour l'année suivante, grâce à une subvention du gouvernement portugais. Des négociations ont été entamées, dit-il, avec le Ministère de l'Instruction Publique et le Ministère du Commerce pour introduire l'enseignement du portugais dans l'Académie de Bordeaux et dans l'Académie de Paris. L'absence d'enseignement de la langue portugaise est une lacune qui reste à combler<sup>4</sup>. Il n'oublie pas de préciser qu'il convient aussi, parallèlement, de développer l'enseignement de l'espagnol et demande au Ministère de l'Instruction publique la possibilité de choisir au Baccalauréat deux langues méridionales, comme l'espagnol et le portugais — même si cette dernière n'a pas d'enseignement institutionnalisé.

L'année 1919 voit donc, avec la naissance de l'enseignement du portugais en Sorbonne (une simple charge de cours), celle de la chaire d'espagnol d'Ernest Martinenche. Ce dernier confie ce cours de langue et littérature portugaises à Georges Le Gentil (1875-1953), normalien, agrégé de lettres, docteur ès-lettres (1909), qui, grâce à ses connaissances, alors qu'il était sur le front d'Alsace, fut chargé en 1916 de recruter des ouvriers au Portugal pour collaborer à la réorganisation économique de la France. Comme l'écrit Georges Boisvert, « Le pays, qu'il va parcourir en tous sens et dont il apprend à connaître le peuple, le passionne et le conquiert<sup>5</sup> ». Peu après, en 1922, centenaire de l'indépendance du Brésil, son champ d'activité s'élargit à la littérature brésilienne, cours subventionné par l'Académie Brésilienne des Lettres.

Georges Le Gentil commence à constituer une bibliothèque qui s'enrichit de legs et des envois de la *Junta de Educação Nacional* portugaise. À partir de 1931, il sera secondé par un lecteur (sur l'initiative et aux frais du gouvernement portugais). Ce n'est qu'en 1935 qu'il devient membre de l'enseignement supérieur à part entière — il obtient une maîtrise de conférence et l'année suivante, une chaire magistrale. Sa bibliothèque portugaise de la Sorbonne est transformée en Institut d'Études Portugaises et Brésiliennes, centre de documentation et de recherches. En 1940, elle compte déjà plus de 6000 livres (littérature, philologie, art, histoire, géographie, etc.)<sup>6</sup>.

L'Institut est installé en Sorbonne, galerie Rollin, au deuxième étage de l'escalier C. Les étudiants, qui le fréquentent alors, préparent l'épreuve de portugais pour l'agrégation d'espagnol, ou les certificats d'études portugaises et d'études brésiliennes. Leur nombre est réduit, car pour l'agrégation d'espagnol, le portugais n'est qu'une option — il deviendra seconde langue unique et obligatoire par un arrêté de 1938 — et les certificats délivrés par l'Institut ne sont pris en compte que pour une licence libre. En mars 1939, le ministre Jean Zay annoncera la création d'une licence de portugais à la Faculté des Lettres de Paris, mais la guerre, malheureusement, retardera l'application de ce programme. Tous sont unanimes, Georges Le Gentil préparait ses cours avec le plus grand

4 MARTINENCHE, Ernest, « Les langues méridionales et l'Amérique latine », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1918, p. 16.

5 BOISVERT, Georges, « Georges Le Gentil et la création de l'Institut d'Études Portugaises et Brésiliennes de la Sorbonne », *L'Enseignement et l'expansion de la littérature portugaise en France*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1986, p. 38.

6 Orlando Ribeiro, « L'Institut Portugais de la Sorbonne », *Bulletin des Études Portugaises*, t.7, 1940, 2<sup>o</sup> fascicule, p. 111.

soin, ne ménageait pas sa peine, même pour un auditoire restreint. Il suffit de lire les témoignages de l'un des lecteurs, Orlando Ribeiro<sup>7</sup>, ou de l'un de ses élèves, Marcel Bataillon<sup>8</sup>.

Georges Le Gentil, qui prend sa retraite en 1946, a fait de l'Institut « un incomparable foyer de rayonnement ». Sous la direction de ses successeurs, son œuvre ne fait que croître : Robert Ricard (1946-1953), Léon Bourdon (1953-1969), Michel Darbord (1969-1970), Raymond Cantel (1970-1978), ancien disciple du maître qui, profitant d'un contexte favorable et entouré d'une équipe dynamique, obtient la création d'un CAPES en 1970 et d'une agrégation en 1973. Au moment des « folles journées de mai 1968 », l'Institut, placé sous l'autorité du professeur Léon Bourdon, comptait, nous dit Georges Boisvert, plus d'une centaine d'étudiants<sup>9</sup>.

Lecteurs, professeurs, professeurs invités, joueront un rôle décisif dans la carrière de certains étudiants. Le Professeur Antonio Candido, invité en 1965, donnera à Anne-Marie Métaillé le goût de la langue portugaise et de la littérature latino-américaine et Georges Boisvert, alors maître-assistant, la passion pour Machado de Assis qu'aujourd'hui, en tant qu'éditrice, elle a fait connaître aux lecteurs français.

Le lecteur des années 1961-1969, José da Silva Terra, dirigera le département de portugais du centre de Vincennes-Saint-Denis-Paris 8 et succèdera au professeur Teyssier à Paris IV en 1988.

À partir des années cinquante, le Brésil, qui s'investit aussi dans l'enseignement de la langue, fait des dons de livres à l'Institut d'Études Portugaises et Brésiliennes et envoie un lecteur, professeur de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, le grammairien et philologue Celso Cunha à la rentrée 1952<sup>10</sup>.

Le 10 mars 1970, la division de la Sorbonne est consommée. L'Institut d'Études Portugaises et Brésiliennes cesse d'exister, absorbé (bureaux et bibliothèque) par l'UFR d'Études Ibériques de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3. Paris Sorbonne-Paris IV aura un enseignement de portugais à l'Institut d'Études Hispaniques. Une chaire a été créée pour le Professeur Paul Teyssier (1915-2002), grand maître du lusitanisme, par son œuvre et ses fonctions dans les échanges culturels internationaux. Normalien, agrégé de grammaire, détaché au Portugal de 1941 à 1947, il soutient son doctorat d'État sur la langue de Gil Vicente (1956); est nommé professeur à Toulouse où il était en poste. Conseiller culturel dans de nombreux pays, Recteur à Dakar, c'est en 1971 qu'il vient diriger le département de portugais de Paris IV. M. Celso Cunha était professeur invité (linguistique et littérature ibéro-américaine, 1970-1972). Mademoiselle Maria Neusa Guedes de Barros, compositrice et poète brésilienne était lectrice. Un illustre chargé de cours, M. Mário Soares qui, après la révolution des Œillets, sera Premier Ministre et deux fois Président de la République, exilé à Paris, enseigne en 1973-1974 la civilisation de l'UV « Littérature et Civilisation du Portugal contemporain (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) » alors que la lectrice Madame Maria Helena Paiva se charge de la littérature. Des cours étaient communs avec Paris 3 pour la troisième année de licence (Paris IV avait à sa charge

7 Orlando Ribeiro, géographe, lecteur de 1937 à 1940. RIBEIRO, Orlando, « Prefácio », *Mélanges d'études portugaises offerts à M. Georges Le Gentil*, Lisboa, Instituto para a Alta Cultura, 1949, p. 2.

8 C'est dans les années vingt que Marcel Bataillon préparait l'épreuve de portugais de l'agrégation d'espagnol. Voir BOISVERT, Georges, *op. cit.*, p. 39-40.

9 *Ibid.*, p. 44.

10 Le Professeur Celso Cunha n'arrivera qu'en décembre 1952 et commencera son cours le 17 janvier 1953.

la linguistique et Paris 3, la littérature), pour la préparation des concours, et certains cours de maîtrise. La bibliothèque de portugais de Paris 3 servait aux étudiants des deux Universités. Le DEA sera par la suite triple sceau, Paris 3, Paris IV et Paris 8. Les séminaires du Professeur Teyssier du vendredi 17h-19h (deux fois par mois), étaient fréquentés, outre les étudiants de DEA et doctorants, par la plupart des enseignants des trois Universités. L'histoire de la langue, le dictionnaire de Jerónimo Cardoso, des études de vocabulaire (les couleurs, les professions, etc.) en étaient les thèmes principaux, tous traités avec clarté et précision. M. Teyssier savait captiver son auditoire, il était un remarquable conteur, mime et imitateur. Par son enseignement et ses publications, il a su élever les études lusophones au plus haut niveau.



# Aux origines du latino-américanisme en Sorbonne : Robert Ricard (1900-1984) et André Saint-Lu (1916-2009)

**Bernard Lavallé**

*Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3*

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'intérêt des Français pour les pays de l'ancien empire espagnol d'Amérique désormais indépendants ne s'est pas démenti, même s'il a pris des formes différentes selon les époques. Il y eut d'abord de longs voyages dans des régions souvent marginales pleines de périls racontés ensuite avec une certaine délectation visant à créer chez le lecteur les effets contradictoires de la fascination face à une nature à la fois extraordinaire et dangereuse. D'autres se centrèrent plutôt sur les peuples qui y vivaient et sur les restes archéologiques encore visibles du passé préhispanique. Enfin, dans les dernières décennies du siècle, l'attrait pour les potentialités économiques des « pays neufs » fit place à un nouveau genre de littérature désormais conforme aux géopolitiques mondiales des grandes puissances de l'époque. Jean-Georges Kirchheimer a ainsi répertorié plus d'un millier de publications outre des dizaines de périodiques et de collections ayant traité de « l'Amérique hispanique ».

L'intérêt scientifique pour ces pays a tardé à s'affirmer, d'autant que la plupart des « sciences humaines et sociales » permettant de les aborder, exception faite de l'histoire et l'archéologie, n'en étaient qu'à leurs débuts et souvent même n'avaient pas de nom pour définir leurs champs et leurs méthodes. Il fallut attendre le dernier quart du siècle pour que commence à se

dessiner un « *américanisme* » dont le premier congrès international eut lieu à Nancy en 1875, avec une prédominance marquée (comme lors des suivants qui se tinrent tous les deux ans dans diverses capitales européennes) pour la linguistique, l'archéologie et les débuts de ce qui s'appellerait plus tard l'anthropologie.

Dans le domaine universitaire, le *latino-américanisme* dut attendre en fait pour voir le jour la création d'un enseignement spécifique de langue et littérature espagnoles. Bien que de manière ponctuelle, les premières revues universitaires de ce champ, le *Bulletin hispanique* et la *Revue hispanique*, s'intéressèrent aux régions ultramarines de l'ancien empire, à leurs auteurs alors en vogue ou même à leurs problèmes politiques, comme le traité de Paris qui mit fin à la guerre entre l'Espagne et les États-Unis et par là même à la présence espagnole en Amérique.

Le premier doctorat d'État (ouvrant alors la possibilité d'une chaire universitaire) concernant cette partie du monde ne fut pas l'œuvre d'un hispaniste mais d'un historien, Jules Humbert, un Lorrain, professeur d'histoire et géographie qui fit toute sa carrière en classes préparatoires au lycée Michel Montaigne de Bordeaux. En 1905, il publia ses travaux sous le titre *Les origines vénézuéliennes, essai sur la colonisation espagnole au Venezuela* (Bordeaux, Féret éd.) ainsi que sa thèse complémentaire sur les conquistadors allemands représentant les intérêts des banquiers de Charles Quint dans ce pays au XVI<sup>e</sup> siècle, deux ouvrages très bien documentés et construits dans une perspective résolument moderne.

La terrible césure de la première Guerre mondiale et ses longues conséquences constituèrent dans le domaine du latino-américanisme naissant, comme dans bien d'autres, une coupure radicale. Il fallut attendre 1922 pour qu'un jeune chercheur, normalien agrégé de Lettres classiques, pensionnaire de la Casa de Velázquez, se lance de nouveau dans les recherches au long cours d'un doctorat d'État sur un thème hispano-américain : Robert Ricard et sa *Conquête spirituelle de Mexique, essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des ordres mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-1524 à 1572*, thèse préparée sous la direction de l'incontournable Paul Rivet, soutenue en mai 1933 et publiée la même année selon la coutume de l'époque.

Dans son introduction, Robert Ricard soulignait que l'ancien empire espagnol n'avait pas suscité de recherches de cette nature depuis la thèse de Jules Humbert. Citant son collègue Marcel Bataillon, il en attribuait la cause aux « *déplorables conditions* » dans lesquelles étaient alors contraints de travailler les américanistes : éloignement de leur terrain d'étude, mauvaise conservation des archives et difficultés d'accès, notamment. Cette situation d'ailleurs allait s'aggraver au cours de la décennie des années 1930 du fait des convulsions du concert international. L'ouvrage de Robert Ricard s'en ressentait puisqu'il n'avait pu effectuer au Mexique qu'un seul séjour, à la fin de sa longue enquête (1930-1931), et que sa liste des documents consultés aux Archives Générales des Indes de Séville tient en moins de deux pages.

Il est d'ailleurs intéressant et significatif de voir dans quelle perspective avait été réalisé cet ouvrage. Bien qu'il se définisse *américaniste* à un moment de son introduction, comme on l'a vu, dans ce même texte et dans la préface à l'édition mexicaine du livre (Mexico, Jus et Polis, 1947) il ressort des explications de Robert Ricard que son travail avait été pour lui avant tout une recherche sur l'histoire de l'Église et des missions plus qu'une contribution à l'histoire du Mexique elle-même.

Ce travail, toujours régulièrement réédité au Mexique, n'ouvrit d'ailleurs pas à Robert Ricard la porte d'un enseignement universitaire sur l'histoire de l'Amérique latine. Il travailla plusieurs années au Maroc, en particulier sur les antiquités romaines, et lorsqu'il intégra l'université,

celle d'Alger, à la fin de la décennie, ce fut pour y enseigner le portugais et la civilisation du Portugal qu'il connaissait parfaitement du fait de ses longs séjours et de ses travaux dans ce pays.

En ce qui concerne l'hispanisme de la Sorbonne, les études latino-américanistes continuaient de n'y point figurer comme telles. Certes la nomination de Marcel Bataillon en provenance d'Alger aurait pu marquer une inflexion. Il s'était toujours intéressé à l'Amérique et avait d'ailleurs publié en 1934 une traduction du *Facundo, civilisation et barbarie* de l'Argentin Domingo Faustino Sarmiento. Cependant, au cours de ses premières années parisiennes Bataillon venait tout juste de mettre un point final à son monument, *Érasme et l'Espagne Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI<sup>e</sup> siècle*, puis fut très pris par les combats politiques de la fin de la décennie avant les années de guerre et de l'Occupation au cours desquelles il vécut des moments particulièrement pénibles. Marcel Bataillon ne devait devenir vraiment américaniste, avec entre autres ses travaux sur les chroniques, Las Casas, les « guerres civiles » du Pérou, etc., qu'après son élection au Collège de France à la Libération.

Nommé en Sorbonne en 1947, Robert Ricard y fut d'abord chargé d'enseigner, comme à Alger, la langue et la civilisation luso-brésiliennes. Ce n'est qu'en 1952, soit presque vingt ans après sa soutenance de thèse, qu'il succéda à Jules Delpy dans une chaire d'espagnol qui allait lui permettre d'aborder dans ses cours, encore que de manière non exclusive, des thèmes liés à l'Amérique et surtout au Mexique. En ce début de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'hispano-américanisme, pour la première fois dans une université française, était reconnu au plus haut niveau de ses enseignements en accordant une chaire à un américaniste. Il fut d'ailleurs conforté, peu après, en 1954, par la création de l'Institut des Hautes Études d'Amérique Latine, rue Saint-Guillaume, dans laquelle Paul Rivet eut un rôle décisif et qui fut orienté dès sa naissance plutôt vers les sciences sociales.

Au cours des années 1960, la situation du latino-américanisme universitaire en France évolua de manière très sensible. Pour diverses raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, il s'affirma, se développa, répondant ainsi à une certaine forme de demande et d'attente de la société française dans son ensemble. Dans le domaine historique, cette inflexion fut marquée par les chaires occupées par Frédéric Mauro, dans la nouvelle université de Nanterre et Pierre Chaunu à Caen. En ce qui concerne l'hispanisme à la Sorbonne, une nouvelle figure émergea, celle d'André Saint-Lu qui appartenait à la génération suivant celle de Bataillon et Ricard. André Saint-Lu s'était spécialisé sur F. Bartolomé de las Casas et l'histoire du Guatemala. À la fin de la décennie, il soutint en Sorbonne son doctorat d'État, sa thèse principale portant sur *La Vera Paz, esprit évangélique et colonisation* (Paris, 1968), la complémentaire, sur *Condition coloniale et conscience créole au Guatemala* (Poitiers, 1970).

Au cours des deux décennies suivantes, André Saint-Lu continua de produire de nombreux livres (certains en collaboration avec Marcel Bataillon) sur les idées et les combats de Las Casas. Il y rassemblait des études éparses et des travaux originaux prolongeant les recherches effectuées dans le cadre de sa thèse (*Las Casas et la défense des Indiens*, 1973, *Las Casas indigéniste*, 1982). On lui doit aussi des éditions de textes importants, la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* ou la *Historia de la revolución de Nueva España antiguamente Anáhuac*.

Lorsque l'ancienne Sorbonne fit place à de nouvelles universités au début des années 1970, et qu'en particulier l'hispanisme se retrouva scindé dans deux d'entre elles, Paris IV et Paris 3, André Saint-Lu choisit la seconde. Il y occupa la première chaire de l'hispanisme français officiellement consacrée à la seule Amérique espagnole. Il y eut sans doute les mains plus libres pour y développer un véritable projet latino-américaniste sans équivalent en France de cette nature dans

l'hispanisme français. S'appuyant sur un groupe de jeunes chercheurs dont il assurait la direction de la thèse, il fonda le Séminaire Interuniversitaire sur l'Amérique Espagnole Coloniale, le premier de ce genre en France, qui au fil des années se structura, tint des colloques et fit paraître une longue série de travaux. Finalement le Centre qu'avait créé André Saint-Lu s'inscrivit dans la durée avec ses successeurs qui lui donnèrent de nouvelles impulsions et le diversifièrent.

# Centenaire de l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne, la recherche américaniste après 1945

**François Delprat**

*Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3*

L'imbrication traditionnelle des études de philologie romane et de l'enseignement des langues vivantes néo-latines était un fait acquis dès les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle ; la création de l'Institut d'Études Hispaniques en 1917 l'a clairement montré.

Le deuxième point à faire ressortir est la constante implication de la recherche dans les programmes d'enseignement supérieur, un principe fondamental de l'Université elle-même dans toute sa durée depuis les temps anciens.

La troisième caractéristique à souligner est la progressive spécialisation des champs de recherche, au fil des décennies, de la grande notion d'études romanes à celle d'Études Hispaniques, puis au sein de ces Études Hispaniques vers une diversification des recherches de spécialités par domaines de la connaissance. Ensuite, à partir de la réforme ministérielle de 1964, les études et la recherche ont suivi un clivage par périodes historiques et souvent articulées par territoire, donnant lieu à une croissante spécification des travaux et de l'affectation des enseignants chercheurs qualifiés non plus simplement d'hispanistes mais de spécialistes du Siècle d'or, de l'Espagne médiévale, ou du xviii<sup>e</sup> siècle, du xix<sup>e</sup>, du xx<sup>e</sup> et à présent du xxi<sup>e</sup> siècle.

C'est ainsi que les premiers directeurs de l'Institut Hispanique, Ernest Martinenche, Marcel Bataillon puis Gaspard Delpy, entendaient ne pas séparer la recherche sur l'histoire et la culture de l'Espagne des connaissances construites au long des temps dans le monde européen, ni dissocier non plus le savoir philologique de la pensée philosophique et se montraient également intéressés par l'histoire des sociétés où s'est développée la langue espagnole. Ils gardaient également à

l'esprit la proximité de la culture de l'Espagne avec celle des pays hispano-américains et entendaient ces domaines comme faisant partie de l'univers des cultures romanes. Ce n'est pas sans raison que les études de langue portugaise et l'ensemble des études luso-brésiliennes ont elles-mêmes trouvé à la Sorbonne leur intronisation avant de prendre un plus large essor dans des universités françaises de plus en plus nombreuses.

Ernest Martinenche avait préfacé plusieurs livres sur l'histoire de pays latino-américains traduits en français.

Gaspard Delpy avait accordé une part de ses activités de recherche à l'étude et l'édition de *La verdad sospechosa*, pièce de théâtre d'Alarcón, dramaturge de la Nouvelle Espagne (le Mexique de l'époque coloniale) dont les œuvres étaient alors inscrites dans le vaste ensemble du théâtre espagnol du Siècle d'Or, marquant alors que la culture du Mexique plongeait bien ses racines dans la langue et la pensée, voire dans les mœurs de la Castille du classicisme. Les recherches de Marcel Bataillon ont fait une large place aux études sur Bartolomé de Las Casas qui revêtent un rôle fondateur dans la recherche américaniste internationale.

La présence en France, et plus particulièrement à Paris, d'intellectuels, d'artistes et écrivains latino-américains, favorisait la communication et encourageait les éditeurs à traduire leurs œuvres, *La Revue de l'Amérique latine*, les traductions de Georges Pillement, de Jean Cassou contribuaient à l'intérêt du public et favorisaient l'ouverture de la recherche sur l'actualité des pays hispano-américains.

L'après Deuxième Guerre Mondiale voyait se développer les échanges entre la France et ces pays, les voyages devenant plus aisés, notamment à la fin des années 1950, les chercheurs intéressés par les domaines de l'histoire, de la sociologie, de la linguistique et de la littérature se trouvaient en mesure d'entrer en contact avec les sources appropriées à leurs travaux.

L'accroissement du nombre des étudiants de l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne est parallèle au développement de l'enseignement des langues vivantes dans les programmes de l'enseignement secondaire français et la décennie 1950 a déterminé l'ouverture de postes de professeurs agrégés d'espagnol qui étaient formés dans les universités. Le modèle académique appliqué à la Sorbonne était fixé pour toutes les universités françaises qui ouvraient les formations en espagnol. Rappelons le schéma général en vigueur : Propédeutique, licence (quatre certificats), Diplôme d'Études supérieures (D.E.S.), puis Agrégation. Le D.E.S. était une première étape de la recherche et il était d'usage de ne laisser s'inscrire en thèse de doctorat d'État que les agrégés. Dorita Nouhaud évoque ce souvenir dans *Archive du lundi* n° 58, 18 février 2017, en ligne ([ieh.hypotheses.org/1127](http://ieh.hypotheses.org/1127)).

Les travaux d'enseignants de l'Institut d'Études Hispaniques continuent d'englober quelques contributions sur l'Amérique hispanique et le Brésil de la part de chercheurs renommés pour leurs travaux du domaine proprement ibérique, comme on le voit dans la bibliographie de Charles Vincent Aubrun, et nombre de travaux de recherche intéressent en même temps différents domaines de spécialités, comme le montrent les travaux de Bernard Pottier : ses travaux sur la structure du langage portaient aussi bien sur des analyses des *modismos* ibériques que sur les américanismes ; ses étudiants de D.E.S. des années 1960 ont parfois fait leur mémoire sur la phraséologie populaire latino-américaine, comme J. M. Saint-Lu. Outre ses considérables travaux de linguistique générale, Bernard Pottier a publié des ouvrages qui font autorité en linguistique hispanique et a été un des initiateurs des études en France de linguistique amérindienne. Les études de poétique de Marie-Claire Zimmermann et ceux qu'elle dirige abordent nombre de poètes hispano-américains

(Pablo Neruda, *Canto General*). C'est d'ailleurs souvent grâce à leur présence à Paris et à leur enseignement à l'Institut d'Études Hispaniques qu'ont été connus plusieurs poètes hispano-américains, circonstance propice à des recherches approfondies ; pensons au persistant et remarquable apport de Claude Couffon, à celui d'Américo Ferrari, lui-même excellent poète et l'un des plus importants chercheurs ayant étudié l'œuvre de César Vallejo.

En son temps, Robert Ricard avait ouvert une des voies importantes de l'histoire de la pensée et de la culture avec sa thèse sur *La conquête spirituelle du Mexique*, facette américaniste de ses travaux sur l'histoire de la pensée dans le monde hispanique et qui a eu des suiveurs distingués. A son tour Jacques Lafaye contribue à cette dimension de l'histoire de la vie et de la société latino-américaine dans son *Quetzalcóatl et Guadalupe. La formation de la conscience nationale au Mexique (1531-1813)*, qui joint à la connaissance historique une méthodologie d'étude relevant de l'anthropologie culturelle, une orientation encore nouvelle dans l'hispanisme français des années 1960-80 et appelée à se développer dans les recherches ultérieures.

On voit alors apparaître des recherches tournées de façon systématique vers l'Amérique latine : les travaux d'André Saint-Lu sur la période coloniale et de Paul Verdevoye sur les premières décennies de l'Indépendance. Ces deux chercheurs ont donné une grande impulsion à la recherche, dans les universités de Poitiers, de Rouen, et l'ont ensuite également développée à Paris.

Les modifications du cursus universitaire de 1964 avaient créé le doctorat de Troisième cycle, l'assortissant de la recommandation de créer laboratoires et séminaires de recherche, et prescrivant l'accomplissement de travaux d'équipe. C'est une étape vers un renforcement de la complémentarité des travaux destinés à une plus large diffusion, la création d'une communauté de travail qui donnerait à chaque établissement d'enseignement supérieur à la fois une plus grande spécificité et une obligation d'échanger et de coopérer. Ainsi se constituent dans les universités des séminaires de recherche américaniste dans les deux orientations principales : Amérique coloniale et Amérique contemporaine, ce dernier volet allant vers une contemporanéité de plus en plus proche de l'actualité.

La place des grands penseurs hispano-américains dans la recherche est marquée par les travaux de Paul Verdevoye sur Sarmiento et son époque dans le Rio de la Plata ; ses thésards sont nombreux à avoir développé une voie de la recherche qui fait une éminente place à la pensée philosophique mais aussi sociale, politique... Cette voie était suivie par les travaux sur les Mexicains Justo Sierra (Claude Dumas), José Vasconcelos (Claude Fell), le mouvement de la Reforma au Mexique (Jacqueline Covo), la pensée et les écrits du Cubain José Martí (Paul Estrade, Jean Lamore), le métissage culturel en littérature équatorienne (Renaud Richard), le rayonnement de l'essayiste équatorien Juan Montalvo (Darío Lara), et nombre d'autres recherches sur les littérateurs hispano-américains.

Cette dimension très historique s'est poursuivie à travers l'ensemble de la recherche au long de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, parallèlement aux études sur les sociétés et l'histoire des pays latino-américains. Les travaux sur l'image et sa signification développés par Jean-Paul Duviols sont les plus notoires dans ce domaine, ainsi que l'impressionnant ensemble de ses éditions critiques de récits de voyage, depuis celui de Christophe Colomb, jusqu'à ceux des explorateurs ou des aventuriers du xx<sup>e</sup> siècle.

Dans ses études sur la poésie hispano-américaine, de même que sur des prosateurs, Raúl Silva Caceres choisit une ligne qui est principalement celle de l'esthétique littéraire, mais ne

perd pas de vue l'ordonnement chronologique des courants, des thèmes ou des sensibilités et la constante aspiration des écrivains à innover la forme d'expression. Dans ce même temps, les travaux de Jean-Pierre Bernès sur Borges s'accompagnent du considérable travail qu'a représenté la publication de ce grand écrivain dans la Bibliothèque de La Pléiade (Gallimard). Le travail du traducteur est apprécié à l'égal du travail du chercheur, du moins a-t-il obtenu cette reconnaissance qui lui avait été refusée jusqu'à la décennie 1980.

Les trois dernières décennies du xx<sup>e</sup> siècle allaient voir s'accroître l'intérêt des chercheurs pour les liens qui unissent la culture contemporaine, la création littéraire, celle des Beaux Arts, ainsi que les faits de société les plus récents avec leurs origines dans l'histoire hispano-américaine. Un grand nombre de travaux portent sur la littérature plus récente, celle d'écrivains encore vivants. La narratologie, les méthodes de l'analyse textuelle, les études sur le rapport entre texte et idéologie reçoivent à l'Institut d'Études Hispaniques une attention accrue. L'étude d'une actualité littéraire de plus en plus proche se renforce alors, bénéficiant souvent de la présence sur place, à Paris, de l'écrivain étudié, du contact étroit avec les écrivains et les chercheurs de différents pays. La coïncidence de la recherche avec la correspondance et l'interview des poètes et des prosateurs est encore renforcée par le travail de traducteurs que sont assez souvent ces mêmes chercheurs qui ont publié articles et monographies. Les genres littéraires à succès, comme le roman du boom, accentuent le caractère de théorisation littéraire qui entoure la critique dans l'ensemble des universités et dans la plupart des médias occidentaux.

Il faut remarquer, pour clore ce chapitre, que la recherche en culture contemporaine des pays latino-américains ne devrait pas perdre le sens de la longue durée de l'évolution de la pensée et des formes d'expression. De même, le travail des créateurs dans les arts et les lettres, ou encore le rôle des acteurs sociaux, chers aux historiens et aux sociologues, peuvent être plus profondément analysés et mieux compris s'ils sont envisagés dans la perspective du long terme. L'Institut d'Études Hispaniques saura-t-il, sur ce point, jouer le rôle d'initiateur qui a été le sien en France depuis sa création, il y a cent ans ?



## II / Documents



# Interview de Alonso Ruizpalacios

## Jeudi 7 mars 2019

**Sandrine Cornu et  
Véronique Pugibet**

*Lycée Rotrou, Dreux,  
Sorbonne-Université, CRIMIC*

El festival de cine *Regards d'ailleurs*, 17º Festival del cine de Dreux, (6 de marzo al 3 de abril de 2019), tuvo este año como país invitado a México.

En el marco del festival se desarrollaron varias actividades como una Masterclass con Alonso Ruizpalacios, quien tuvo la amabilidad de concedernos una entrevista.

---

**Pregunta.** ¿Podrías evocarnos tu recorrido profesional? O sea, ¿cómo llegaste del teatro al cine? ¿Cómo “caíste” en el teatro?

**Respuesta.** Pues... En la escuela en la que fui en México había mucho énfasis en el teatro y cada año se hacía una obra y desde ahí empecé como a interesarme por el teatro siempre. Yo creo que en realidad viene de mucho más atrás. Recuerdo que cuando vi esta película de Roger Rabbit, cuando tenía 8 años, saliendo yo dije yo quiero hacer esto. Fue la primera vez que me di cuenta que existía un director, que había alguien que ordenaba esto, que lo creaba ¿no? Antes de eso sólo veía una película y quería ser los que estaban en las películas, pero me acuerdo que cuando vi ésa, quise ser él que hacía lo que estaba ahí, no ser los modelos que aparecían sino orquestar. Y la verdad en la escuela empecé a hacer teatro y también tenía un maestro al que le llamo Shakespeare desde la secundaria. Entonces fue como descubrir Shakespeare. Sabía que ahí había algo que me interesaba mucho. Y ya me clavé yo leyendo Shakespeare por mi cuenta y recuerdo

que el último año de la prepa, hice un montaje de *La tempestad*. Y entonces fui a una escuela de teatro en México, fui a ver una obra de este Maestro que se llama Ludwik Margules que era de los grandes directores de teatro en México en el momento, tenía una obra que se llama *Cuarteto* de Heiner Müller, que fue como un hito y entonces cuando vi esta obra me enamoré de ese tipo de teatro que era muy alternativo, muy vanguardista y muy radical. Entonces me metí a su escuela y ahí estudié dirección, primero. Y después quise continuar, me fui a estudiar a Londres actuación, para entender bien cómo dirigir a los actores. Me metí a actuación siempre sabiendo que no quería ser actor sino dirigir a los actores, estar cerca de ellos, conocer bien el fundamento para mí lo que era el fundamento del drama pues. Leí mucho a Peter Brook. Ahí tuve como una etapa de enamoramiento solamente con el teatro, ¿no? Y bueno también ahí en Londres... me jalaron todo el tiempo los ciclos de cine, me acuerdo que hubo en el National Film Theater uno de Godard. Y luego uno de Kurosawa entonces vi todo Godard, vimos así el ciclo completo desde las primeras hasta las últimas y luego igual con Kurosawa. Y fue como: “no, quiero volver a este primer amor que era el cine”. Entonces siempre he estado partido entre estos dos amores, entre el cine y el teatro. Y entonces cuando salí de la escuela, decidí empezar a hacer cine y en vez de irlo a estudiar, me fui hacia lo más práctico, ya tenía como ganas de empezar a practicar. Entonces empecé a trabajar en una televisora, de un canal de tele para niños que se llamaba *Once niños* que estaba en el Canal Once, que era un lugar muy creativo al principio. Lo dirigía Patricia Arriaga que era la hermana de Guillermo Arriaga, y era un lugar de mucha creatividad, tenían directores jóvenes y te dejaban hacer lo que quisieras. Y realmente esa fue mi escuela de cine, el tiempo que trabajé en Once Niños. Tenía que presentar cada semana varios segmentos y mientras presentara esa cantidad de material, podía hacer lo que quisiera. Entonces tenías como una sala de edición, una cámara y un pequeño equipo a tu disposición. Mientras entregaras y llenaras esa cantidad de tiempo aire, podías hacer lo que quisieras.

Entonces yo me hice mi escuela de cine y ahora, irónicamente, yo doy clases de cine en el CCC<sup>1</sup>, la escuela de cine. Pero siempre les digo a mis alumnos que... pues, en realidad mis directores favoritos no fueron a escuela de cine, creo. Cuando no vas a escuela de cine, de alguna manera te haces... una escuela más rigurosa de alguna manera, eres menos pasivo, te vuelves, quizás por la inseguridad que te provoca no estar en escuela de cine, sientes que tienes que compensar mucho. Entonces yo me hacía mis ciclos de directores así como muy disciplinadamente. Entonces decía: “ahora yo voy a ver todo Fellini” y las veía cronológicamente. Me hice varios ciclos yo, solito, de eso ¿no? A veces con amigos, a veces solo: “vamos a ver todo Bergman”, “todo Kurosawa”, “todo Tarkovski”, no sé... Cassavetes también me acuerdo que me hice un ciclo de Cassavetes. Y leer los libros, acompañar esto de sus libros; la mayoría de estos tiene como alguna autobiografía o algún libro teórico. Entonces sí fueron como tres, cuatro años de una escuela de cine que yo me hice, de leer muchísimo, teoría y montaje y ver muchas pelis. Y en realidad lo que he encontrado difícil es mantener estos dos mundos vivos en mí, el teatro y el cine, mantener un pie en los dos, pero no lo he dejado. Siempre vuelvo a dirigir teatro. Tengo una compañía de teatro en México ahora. Bueno, desde hace varios años y tratamos de hacer algo, pero cada vez se vuelve más difícil porque me absorbe más tiempo el cine. Pero siempre trato de regresar. Ahora este año estamos preparando un

---

1 Centro de Capacitación Cinematográfica.

montaje de *El círculo de tiza* de Brecht y es algo que sí me gustaría hacer por el resto de mi vida, o sea, tener, estar con un pie en los dos. ¡Son mis dos amores!

**Pregunta.** ¿Cómo te sitúas tú en el cine mexicano actual?

**Respuesta.** ¡Híjole!... no sé, la verdad me cuesta trabajo responder a eso porque... Creo que me sitúo más fácilmente pensando en que tengo afinidades... No sé, creo que ahorita el cine mexicano está en una etapa de evidente,... fuego, hay algo corriendo ahí, hay una llama ahí que está prendida que es contagiosa ¿no? Hay mucha producción, etc. Pero sobre todo creo que hay un intercambio de ideas y uno va encontrando a sus aliados ¿no? A pesar de que también hay muchas guerras intestinas dentro del cine, muchas críticas, muchas. También es un medio muy traicionero en cierto sentido, pero, pero al mismo tiempo, yo he encontrado ahí como muy buenos aliados y son curiosamente gente a las que quizás mis películas no les son nada parecidas, ¿no? Por ejemplo, Amat Escalante es una de las personas con las que hablo de cine, le enseñó a veces cuando estoy haciendo algo, o él a mí, pero creo que nuestras películas son casi opuestas ¿no? Pues no sé, me cuesta trabajo responder a esa pregunta. ¿Dónde me ubico? No sé, me ubico como alguien que está haciendo cine ahorita en México y hasta ahí. No sé, no sé, lo demás creo que no me toca a mí decirlo, me siento afortunado de ser parte del cine que se está haciendo ahorita en México, y sí es algo que porto con orgullo, ser parte de la generación de directores que están haciendo cine en México porque creo que es un lugar privilegiado para hacer cine ahorita en el mundo, es un lugar en donde los directores tenemos el corte final, tenemos la capacidad de que tu película no se acabe en tu ópera prima sino que puedas seguir ejerciendo y puedas seguir... Yo creo que se necesitan muchos años para ser un director, yo he pensado en esto, para volverte director no te vuelves director a la primera, creo... Creo que es un oficio que vas entendiendo muchos años después y ya que pasa la presión de la primera película, incluso de la segunda, es cuando puedes realmente saber qué tienes bien agarrado o qué no, dónde puedes tomar riesgos, no sé. Yo ahora con lo que estoy haciendo ahora me siento por fin como con un poco de... sin esa ansiedad de las primeras películas, creo. No sé. Creo que no respondí tu pregunta para nada, pero...

**Pregunta.** ¡Claro que sí! Ahora si nos puedes platicar sobre ¿Cómo salieron tus proyectos, vamos a decir, de *Güeros* y de *Museo*? Y tomando en cuenta de una vez, también quizás, la caracterización de tus personajes que son así como... Yo me acuerdo en *Güeros*, están en la hueva de la hueva, no sé si ¿unos *losers*? Porque se vuelve a encontrar esos mismos personajes pero ¿cuál era tu idea inicial? Entonces son dos preguntas a la vez.

**Respuesta.** Ajá. Pues, *Güeros* es una de esas pelis que se gestó durante mucho tiempo, o sea fue, dicen que la primera película se tarda toda tu vida en hacer. O sea, desde que naces hasta que la logres terminar, ese es el tiempo que se tardó en gestar. He oído eso y de alguna manera tiene algo de cierto, mientras que la segunda quizás ya solamente se tarda el tiempo que terminas y... porque la primera sí la quieres... no sé, creo que a mí sí me pasó esto de que tienes muchas ideas y quieres meterlas todas ahí y luego se vuelve difícil: “esto no, esto no, esto no”. Es difícil descartar. Pero la génesis de *Güeros* entonces fue este período de... Dos cosas: uno, la huelga, vivir la huelga a través de mis amigos, la huelga de la UNAM en el 99, yo justo fue el año en el que me fui a estudiar a Inglaterra, pero cuando estalló la huelga estaba yo estudiando teatro en México y entonces vi esta transición en mis amigos, que acababan de empezar la universidad, de tener mucha energía, muchas ganas de aprender, de hacer algo y de repente estar arrojado a un limbo involuntariamente y después no poder salirse de ahí. Fue muy interesante ver eso de cerca y luego de lejos, cuando

estaba yo en Inglaterra, ver cómo seguían ahí y eran como hongos que iban creciendo ellos mismos ¿no? Y luego yo experimenté algo parecido cuando terminé la escuela, en Londres, y me quedé con unos amigos viviendo allá, unos meses después de que terminamos y no teníamos trabajo... incluso después cuando volví a México, esos primeros meses... cuando terminas la escuela o por alguna razón se detiene la escuela, tu vida se vuelve una estaticidad apabullante... De ahí, de ahí viene *Güeros*. Ahí empecé a escribir, de hecho, cuando estaba en Londres fue cuando empecé a escribir y dije “Bueno, ¿Qué hago, con mis días?” No tengo trabajo, iba a audiciones, no quedaba en nada. Trabajaba de Batman en un teatro y vivía con dos marihuanos... Y entonces empecé a hacer sus diarios... esos fueron mis primeros apuntes de *Güeros*, una descripción de las jornadas de cada uno, cómo quemaban las horas, cómo cada quién quemaba las horas y... ya después fue algo a lo que regresé. Después lo guardé un rato y empecé a escribir esta idea de hacer un *road-movie* en la Ciudad de México. Cuando volví a la Ciudad de México me volví a enamorar de la ciudad y quería hacer algo con eso. Entonces junté como estas dos ideas de la estaticidad, de la vida en el limbo, con un *road-movie* en la Ciudad de México. Y de ahí salió *Güeros*.

Fue, fue una peli que, tardó mucho tiempo en agarrar la forma final... Y sí, de alguna manera me atrae mucho estos personajes en estado de ociosidad. Ahora me siento tan alejado de eso porque soy padre de familia y tal, pero durante muchos años creo que viví inmerso en ese tipo de dinámicas de ser un parásito, o así me sentía yo, y estar rodeado de eso y de alguna manera es una, una parte encantadora de la vida, también, cuando uno no tiene ambiciones. Hay algo muy encantador de eso. Hay una pureza de existir, creo. Así, de solamente existir. Cuando no tienes tantas ambiciones y tantas, tantas deudas ¿no? No tiene ni ambiciones ni deudas. Entonces el existir se vuelve... como más zen, creo. Después empezamos, ya cuando empecé a trabajar con Gibrán Portela, quien ya me ayudó a terminar la película, nos fuimos a escribir a Madrid, a la Fundación Carolina, y ahí fue donde terminamos la película. Hablábamos mucho de eso, como de, cómo se vuelve un estado zen, de pronto algo como la huelga lo puedes tomar por los dos lados: o por el lado de la angustia, de sufrir, el no tener propósito en la vida; o por el lado de la aceptación y de una especie de iluminación decadente ¿no?, que es interesante. Y entonces por eso decidimos que los dos personajes iban a tener estas actitudes distintas. *Sombras* tiene ataques de pánico, lo sufre, que fue lo que a mí me pasaba en esas épocas, yo empecé a tener muchos ataques de pánico y tal. Mientras que Gibrán es más como el personaje de *Santos*, es un personaje que dice: “¡No, mano, mejor vámonos a tomar otra chela!” De alguna manera eso se empezó a filtrar en la película, la personalidad de Gibrán ahí en ese personaje. Son como yin y yang, dos actitudes distintas a la vida en el limbo. Pero sí, ahora que lo veo, que lo miro atrás y me siento tan alejado de eso, lo miro como algo hermoso, como esa etapa de juventud donde hay una pureza de la existencia... Tienes todo por delante pero tampoco te interesa demasiado, y hay algo en donde se vive más en el presente, de alguna manera. Y creo que la huelga fue uno de esos momentos en donde se obligó a la gente a... o sea, podías o seguir aprendiendo o no hacer nada, tomártelo como una vacación. Y yo vi gente que hizo de las dos ¿no? Mis mejores amigos también se dividieron en estos dos grupos, se fueron, unos que eran militantes del CGH del movimiento de la huelga, y otros que decidieron tomarlo como una vacación y aprendieron, por ejemplo, mi mejor amigo aprendió trucos de cartas, se hizo un gran mago, en ese tiempo, empezó como con una cosita así y llegó tan lejos como a hacer trucos, así, en público. O sea, ¡se volvió muy bueno!

Y entonces me parecía muy encantador este tipo de personajes y de alguna manera en *Museo* fue como accidental descubrir que estos personajes tenían, también, un estado de ser parecido, tenían un estado de ser como parasitario ¿no? No sé, siempre me han gustado estos personajes, me identifico con ellos, me recuerdan también al protagonista de Salinger ¿no? De *El guardián entre el centeno*, de Holden Caulfield ¿no? Este, tienes que leerlo, *El guardián... The Catcher in the Rye*, de Salinger. El protagonista es un niño que también quiere como estar... lo corren de la escuela y entonces tiene que regresar a su casa, vive en un internado, pero decide no regresar durante varios días; tampoco está yendo a la escuela entonces, está viviendo en Nueva York con cien dólares que le quedaron y entonces es como una aventura de tres días que está perdido ¿no?

**Pregunta.** En un esquema un poco similar a *Museo*, decías que había dos facetas en *Güeros*. Aquí también hay dos chicos, con sus padres, cada uno con problemas diferentes y con relaciones diferentes frente al padre... También es un *road-movie*, pero no en la ciudad de México sino en México, el país... [21.45]

**Respuesta.** En *Museo* el *road-movie* salió después, fue algo que no era una premisa, fue algo que fuimos descubriendo sobre la marcha. El proceso de *Museo* fue muy distinto porque fue un proyecto al que me invitaron primero, originalmente... Cuando yo estaba editando *Güeros*, mi editor me dijo: “tengo un amigo que está escribiendo una película sobre este robo al Museo de Antropología”. Me contó la historia, yo la había oído pero no la conocía a profundidad y cuando me la contó dije: “Wow, ahí hay una gran película, la quiero hacer” ¿no? Y este escritor estaba buscando un director, vio *Güeros* y me dijo: “quiero que la dirijas tu”. Le dije: “está bien pero quiero reescribir el guion. Solamente si lo puedo reescribir”. Porque me gustaba la historia pero no el guion que tenían, era como muy... muy de género ¿no? Era como más una *high-movie*, había policías. Entonces me metí a investigar junto con él la historia real y fue un proceso como de, más bien, los primeros tratamientos eran más apegados a la historia real. En algún momento decidimos que teníamos que bifurcarnos, que tomar decisiones radicales para que funcionara como película: quitar personajes, cambiar eventos. Y una vez que empezamos a soltarnos con eso decidimos que ese era uno de los mismos temas de la película ¿no? La diferencia entre la Historia, con hache mayúscula, y las historias, y cómo la reinterpretación de la Historia es muy subjetiva ¿no? Al final, se usan las mismas herramientas para crear una historia. Entonces ahí fue cuando vimos que los chicos sí hicieron un viaje a Acapulco, sí hicieron un viaje a Chiapas. Entonces lo que hicimos fue como condensarlo en el tiempo y descubrimos que ahí había una especie de *road-movie*. También es algo a lo que respondo mucho, me gustan mucho las películas de viaje. Me gusta por su... dicen que el primer *road-movie* es *La Odisea* ¿no? Porque hay una cosa en donde... es una estructura muy interesante de narrar, que va en contra de lo aristotélico, de alguna manera. Aunque los *road-movies* se han orquestado en Estados Unidos, van en contra, siempre fueron en contra del sistema ¿no? Siempre fueron navegando en el sentido opuesto a la estructura de tres actos que impone Hollywood, porque son episódicos los *road-movies*. Entonces tienen una estructura muy suelta, y eso me atrae mucho. Que tiene igual que ver con esta cosa de la existencia, de existir en el presente.

**Pregunta.** Para que hablemos un poco de la filmación, ¿Cómo decides...? O sea, como que tienes muchísimos primerísimos planos, en las dos películas, a mí me llamó la atención ¿verdad? Luego la manera también de, todo lo que son los encuadres... ¿Los preparas? ¿Lo piensas? ¿Para qué? Incluso lo que decías de la imagen, casi como congelada, que no son congeladas sino... como fotos...

**Respuesta.** Pues, sí,... Trabajo mucho con mi director de fotografía, con Damián García, es una colaboración así, muy cercana, me gusta mucho filmar con él porque jugamos mucho. Siempre la premisa es, le decía yo aquí que cuando me han entrevistado sobre *Güeros* y hablo de la *Nouvelle Vague* y tal, yo digo que más que tratar de imitar la *Nouvelle Vague* creo que lo que tomamos de ahí y lo que yo tomo de ese cine, me parece, siempre he respondido yo, personalmente a eso es: el juego, lo lúdico. O sea, y es algo que siento que extraño cuando... También les decía ayer que cuando escribimos Gibrán y yo *Güeros*, hablábamos mucho de eso: la falta de juego que había, la solemnidad que había en el cine mexicano en ese momento. Ahora creo que ha empezado a recuperarla. Pero, había una solemnidad absoluta, todas las películas tenían que ser muy serias y muy, muy, cómo decirlo, como sombrías. Y de alguna manera también como dictarle al público esta imagen de México... Para mí, siempre he respondido a lo lúdico ¿no? Pero es lo que me tiene en el teatro también, el teatro siempre está, va muy de la mano con lo lúdico porque de ahí viene ¿no? Siempre he respondido a esta parte, digo en inglés es “play” ¿no? Este, y entonces, creo que eso fue lo que rescato de Truffaut y de Godard, más que los encuadres o tal cosa, es como el espíritu de que hacer cine es un juego. Es un juego serio, pero es un juego. Y es algo que en el momento en que te lo tomas demasiado en serio, se muere, se vuelve estático, deja de moverse las imágenes para mí. Entonces es esencial aproximarse a ese lado. Entonces, yo cuando me preparo para las películas siempre es desde este ángulo, del juego, de cómo vamos a... Yo me preparo mucho, tomo mucho este consejo de mi maestro polaco Margules que decía: “prepara hasta el cansancio y después olvida tu preparación”, ¿no? “Siempre, haz tu script de lección y déjalo en la puerta del salón de ensayos”. Y eso es un poco lo que hago: hago un *shooting list*, hago *story boards*, no de toda la película sino de secuencias, de varias secuencias claves. Hago notas y notas y notas durante todo el proceso de escritura de guion, después de ensayo con los actores, y luego trato en el set de no recurrir a eso. De alguna manera confío en que eso ya está ahí adentro, y es algo que creo que puedo hacer más y más con el tiempo: preparar y no necesitarlo, no estarlo consultando en el set porque sí, creo que la película está en los actores. Quizás esto que me preguntabas de los primeros planos, no sé, quizás tiene que ver con mi amor por los actores. Yo sí, a diferencia de muchos de mis colegas contemporáneos ¿no?, me preguntabas dónde me sitúo en el cine mexicano... Yo sí tengo una devoción por los actores. Creo que el cine mexicano, todas las corrientes actuales, fuera del cine comercial lógicamente, tienen que ver con no actores, con actores naturales, con unas reverencias hacia estos, como, formas bressonianas del actor modelo y tal. Y yo como me eduqué en el teatro y conocí grandes actores y sé de lo que son capaces los actores, creo en los actores y me gusta pasar tiempo. Digo, estoy casado con una actriz. Entonces, me gusta crear la película con ellos, jugar, me gusta que mi set sea, un kínder, de alguna manera, hay una atmósfera de mucho juego con los actores también. Entonces es una mezcla creo.

**Pregunta.** Podemos hablar a lo mejor del sonido, que nos interesa también bastante tu trabajo sobre el sonido.

**Respuesta.** Eh, bueno, el sonido es algo que disfruto. Para mí es el regalo, es como el premio de hacer una película. Editar el sonido, porque es la última parte del proceso, siempre, eh, la edición de sonido. Pues, porque ya hiciste creo el parto difícil, ya hiciste lo difícil de la escritura, del rodaje y de la edición ¿no?, que son estos procesos traumáticos y cansados y de muchas decisiones y de mucha inseguridad, y creo que el diseño sonoro para mí es como un premio, es como el premio



que hay después de todo ese sufrimiento. Entonces ya tomaste las decisiones duras y ya es como, cómo haces crecer lo que ya tienes ¿no?

También tienes muchas, digo, yo soy muy melómano, colecciono muchos discos y vinyles y es una de mis pasiones. Toco la guitarra y un poco el piano. O sea, soy muy musical, siempre hay música en mi casa, es algo a lo que pongo mucha atención. Y entonces, sí escribo con muchas, muchas indicaciones, mis guiones tienen muchas indicaciones sonoras. Creo que se trata para mí de buscar el código de cada película, el código sonoro, y lo busco junto con, en combinación con el compositor y con el diseñador de sonido. Es algo que, tengo muchas juntas entre los tres. Y siempre les digo que lo que tenemos que encontrar es el código de esta película, o sea ver un concepto ¿no?, no nada más hacer que lo que esté ahí suene sino decir “a ver, ¿Cuál es el concepto?”. En *Güeros*, por ejemplo, el concepto sonoro fue encontrar un sonido para cada punto geográfico de la ciudad, y eso fue un trabajo muy fino. Está ahí en la película y hay que escucharlo, pero cada, cada punto cardinal tiene su sonido. Por ejemplo, el oriente de la ciudad es más seco y entonces hay muchos vientos, grabamos muchos vientos y tal. El occidente es más montañoso y hay más agua, en Santa Fe, en las partes altas de la ciudad. Entonces todo el tiempo se oye agua corriendo ahí. En la parte donde encuentran a Epigmenio en la pulquería todavía es el oriente, que no hay tantos edificios... se oye más el viento, pusimos como mucho viento en esas partes, es más como un *western* sonoramente ¿no? Y el centro de la ciudad pues es un caos ¿no? Completamente urbano, eh...

Entonces sí es algo que a mí me gusta mucho, disfruto mucho de pensar el diseño sonoro y que vaya muy de la mano con la composición musical. De pronto hay muchos *tracks* que incluso acabo de mezclarlos y le cuesta trabajo al *mixer* porque dice “¿Esto qué es? ¿Música o sonido?”. Yo le digo: “Pues es los dos”. Hay muchas partes que son diseño sonoro pero es un diseño sonoro que lo hizo el músico por ejemplo ¿no?, o viceversa. Usamos mucho el *moog*, este teclado *moog*, que es un teclado que no tiene armónicos, entonces hace sonidos muy extraños. Y ese lo he usado desde el corto este, un corto que hice que se llama *El pájaro Cú, El último canto del pájaro Cú*. Desde ahí como que me enamoré del *moog* y lo usamos siempre, siempre hay... porque es un teclado muy versátil, creo. Puede hacer muchos sonidos. En fin, es una parte que podría hablarte mucho tiempo porque disfruto mucho el diseño sonoro. También, el tema de los contrastes es importante, o sea creo que el sonido es una gran oportunidad para generar contraste, para pasar del ruido al silencio y luego poner... Creo que el cine es un espacio privilegiado para focalizar los sonidos y poderlos hacer escuchar más claramente. Es como cuando te pones unos audífonos con un boom, con un micrófono ambiental, de pronto empiezas a escuchar lo que estaba ahí. Siempre estuviste en la presencia de esos sonidos, pero hasta que te pones unos audífonos te das cuenta que estaban esos sonidos ahí. Y creo que bueno, no sé, es infinito para mí... siempre he fantaseado con algún día, cuando deje de dirigir, sólo dedicarme a hacer sonido. Estaría bien con eso yo, con hacer diseño sonoro. Me gusta aprender cada vez más de eso. Y la mezcla creo que es un lugar... he tenido la fortuna de trabajar con un gran *mixer*, el mejor *mixer* de México que es Jaime Baksht, que es quien hizo por ejemplo la de *El laberinto del fauno*, es un gran *mixer* y es un loco ¿no? Le gusta experimentar, le gusta... y me enseña mucho. Él también hace las películas de Reygadas. Es buenísimo. Porque es muy bueno técnicamente pero sabe, tiene una sensibilidad, es como el único técnico con una sensibilidad de artista ¿no? Que le gusta experimentar, saber que cada película tiene un mundo sonoro distinto, no

le interesa que todas suenen igual. Y me entiende ¿no? Los dos nos hemos ido entendiendo muy bien, con los años.

Bueno, muchísimas gracias por responder a nuestras preguntas.

## III / Comptes-rendus



# Diana Q. Palardy, *The Dystopian Imagination in Contemporary Spanish Literature and Film*

**Francisco José Martínez Mesa**

*Universidad Complutense de Madrid*

**Référence :** Diana Q. PALARDY, *The Dystopian Imagination in Contemporary Spanish Literature and Film*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2018, 235 p.

---

El actual escenario globalizado que vivimos ha trenzado, como sabemos, una cada vez más estrecha red de interconexiones extendida a lo largo de todos los rincones del planeta. Su impacto, sin embargo, se hizo especialmente más evidente a partir de los años 90, como resultado de la confluencia de las políticas económicas neoliberales y la creciente relación de interdependencia económica entre los diferentes países del globo.

Ante este nuevo orden de acontecimientos, agravado si cabe tras el estallido de la crisis financiera de 2008 y su repercusión inmediata en todas las economías nacionales, con un impacto fatal para un mundo ya de por sí lastrado por las desigualdades, quizás convendría comenzar a pulsar su impacto a nuestro alrededor y llevar a cabo un pequeño balance sobre el bagaje reflexivo generado en torno a la situación. ¿Y por qué no hacerlo desde la utopía? Al fin y al cabo, nuestras expectativas se han visto quebradas y puestas en tela de juicio porque precisamente el modo y estilo de vida imperantes que definían los medios para la búsqueda de la felicidad, el cumplimiento de los sueños y las metas personales nos ha abocado a un escenario completamente inesperado. ¿Qué mejor vía para redefinir nuestra relación con el mundo que retorna a la esfera de lo utópico, allí donde conviven y reinan el espíritu crítico y la imaginación de lo posible?

La utopía siempre ha ido un campo que ha despertado el interés de infinidad de disciplinas. Tras una etapa, especialmente desde finales del siglo pasado, donde éste parece haberse visto menguado, nos encontramos ahora ante un cambio de inflexión, que a nuestro juicio parece necesario. Efectivamente, asistimos a un extraordinario auge de los estudios utópicos en los últimos años. Planteados desde una perspectiva absolutamente interdisciplinar donde se integran estudiosos de muy diferentes ámbitos (literatura, filosofía, sociología, historia, arquitectura, política, ecología, antropología, psicología, etc.) sus trabajos se han venido encaminando a analizar toda la producción que desde el imaginario utópico ha ido elaborando el ser humano a lo largo de la historia hasta la actualidad. En la medida en que el fenómeno utópico -englobando dentro del mismo todas sus posibles formulaciones, siendo la distopía una de ellas- puede ser concebido como el singular vehículo en torno al cual los hombres han proyectado su particular visión de la realidad, su papel relevante no se puede obviar. Su juicio crítico del presente, su recurso constante a la imaginación a la hora de dotar de forma sus aspiraciones vitales, sin temor alguno a incurrir en el error o en la imperfección, y, en fin, su inagotable confianza en las posibilidades de la acción humana, así lo acreditan. Detrás de cada comunidad imaginada siempre descansaron expectativas vivas que pudieron verse en un momento frustradas, pero jamás renunciaron a su condición crítica ni tampoco a su espíritu de rebeldía, todo ello vehiculado desde la política, aquel indispensable espacio determinante y central donde el hombre se reconoce a través de los demás y confiere a todo un sentido.

Uno de campos que dentro del fenómeno utópico ha venido cobrando un mayor protagonismo en las últimas décadas es el representado por la distopía. Aunque a día de hoy, los especialistas en la materia siguen sin ponerse completamente de acuerdo en su exacta caracterización, podríamos servirnos, como se hace en el libro, de la formulada en su momento por uno de los principales estudiosos del género, Lyman Tower Sargent: *sociedad inexistente descrita con considerable detalle y generalmente situada en un tiempo y en un espacio que el autor muestra a sus lectores contemporáneos como considerablemente peor que aquella en la que realmente viven*<sup>1</sup> Como sugiere Sargent, el polo idealizador que recorre el discurso distópico no es optimista ni positivo -al menos explícitamente- sino más bien pesimista y negativo. Su proyección temporal generalmente orientada hacia el futuro define un espacio social y político inexistente cuya enunciación debe interpretarse como síntoma de un malestar o malestares contemporáneos engendrados en el tiempo presente. La eficacia de su mensaje no reside, por tanto, en la verosimilitud de su propuesta de sociedad del mañana, sino más bien en la capacidad del autor para transmitir a sus lectores/espectadores los motivos de inquietud presente que explican su desesperanza hacia el porvenir.

En su sugestivo y necesario estudio sobre el imaginario distópico español, recién publicado en Estados Unidos, la profesora de la Youngstown State University, Diana Q. Palardy, aborda la presentación del tema, aportándonos en primer lugar un amplio catálogo de criterios a través de los cuales singularizar la noción de distopía y caracterizar su problemática. Tanto en la introducción de su libro como en los diferentes capítulos que le siguen, la autora subraya la dimensión sociopolítica que predomina en el discurso distópico y la naturaleza de las relaciones que los individuos que protagonizan las obras de su estudio establecen en el contexto de un marco estructural de poder que determina y acaba condicionando su existencia.

---

<sup>1</sup> Sargent, L.T., "Three Faces of Utopianism Revisited", *Utopian Studies* 5, 1 (1994), p. 5.

Pero la singularidad y notoriedad del trabajo de esta investigadora norteamericana no reside en el estudio de las distopías desde el ámbito de los estudios culturales -en torno al cual ya existe una amplia tradición- sino en el marco espaciotemporal elegido: la España surgida de la crisis financiera de 2008 y los movimientos de protesta surgidos en torno al movimiento 15-M.

Desde el inicio del trabajo se hace ya patente el profundo conocimiento de la autora sobre el fenómeno distópico en nuestro país, un campo, por otra parte, apenas abordado hasta relativamente bien poco desde una perspectiva multidisciplinar. Efectivamente, más allá de la existencia de algunas monografías generalmente enfocadas desde el punto de vista del análisis literario, el género no había concitado el nivel de interés de estos últimos años. De ahí, la importancia y relevancia por la línea de investigación abierta por la autora que, no obstante no se reduce únicamente a este libro: no podemos olvidarnos tampoco de la publicación en internet de su página *Spanish Dystopias*<sup>2</sup>, un proyecto aún abierto que constituye a día de hoy una indispensable fuente de referencia para los estudiosos del tema, en donde se ofrece una exhaustiva base de datos que recoge más de doscientas referencias de obras distópicas españolas desde *El futuro dictador*, un cuento escrito por José Fernández Bremón en 1879 hasta la actualidad.

Es precisamente a partir de esta amplia variedad de paisajes creativos producidos por la distopía española desde principios del siglo XXI, donde Diana Palardy procede a realizar una rigurosa disección de los comportamientos y expectativas sociopolíticas que desde una perspectiva individual y colectiva se inscriben en un contexto de crisis y desesperación global. En los cinco capítulos que siguen a la introducción y configuran el libro, la autora aborda las diferentes temáticas que a su juicio definen la naturaleza de los problemas que el discurso distópico de manera obsesiva aspira a exorcizar.

A partir de la novela de Ray Loriga, *Tokio ya no nos quiere*, escrita en la antesala del nuevo siglo (1999), ya se anticipan algunos de los conflictos interiores que actualmente atenazan a todos los individuos, aun cuando ninguno de ellos pueda calificarse rigurosamente de nuevo; sin ir más lejos, Aldous Huxley, ya en su clásico *Un Mundo feliz* (1932), alertaba sobre los riesgos derivados de la sociedad de masas y, de las nuevas pautas promovidas por la sociedad de consumo. Como éste, otros muchos intelectuales también mostraron su inquietud ante el creciente estado de alienación sufrido por la condición humana y sus valores, paradójicamente en el momento en el que los niveles de desarrollo material y prosperidad alentaban a unas inmejorables expectativas de futuro. A su juicio, el imparable proceso de homogenización y masificación característico de las nuevas sociedades industriales estaba llevando a los hombres a canalizar su agencia, esto es, su capacidad para actuar en el mundo, y su individualidad a través de nuevas fórmulas de reconocimiento y subjetividad extraídas del sistema capitalista que en apariencia resultaban satisfactorias y gratificantes, pero en la práctica, lejos de solucionar sus males conducían a agravar la situación. En efecto, la adquisición de bienes y la conversión del individuo en agente consumidor no iba a ser la panacea sino más bien lo contrario: pues aquel tan temido sentimiento de frustración y vacuidad no solo no desaparecía, sino que terminaba generando un estado crónico de ansiedad del cual los individuos sólo podían escapar a través del interminable disfrute de nuevas experiencias gratificantes. La experiencia consumista, en fin, permitía satisfacer esa necesidad de reconocimiento y presentarlo bajo la forma de un objeto de placer. Pero dado que ello sólo se podía garantizar momentáneamente,

---

<sup>2</sup> [spanishdystopias.com](http://spanishdystopias.com)

acababa por convertirse en un recurso adictivo que contribuía más aún a intensificar el sufrimiento y la conciencia alienada de la persona.

Como llevará a cabo a lo largo de su estudio, Palardy analiza el escenario futuro que proporciona Loriga en su novela para extraer algunas de las claves que, a su juicio preludieron y posteriormente caracterizarían la crisis económica que asoló a España los años siguientes: nos presenta un marco caracterizado por lo que ella define como espacios de desorden, aquellos en los que reina la exaltación de la libertad y la desregulación, fruto de la voluntad de no interferir la iniciativa individual ni los negocios, pero en donde la ausencia de un control gubernamental real sobre los territorios acaba generando la creación de un espacio único, en el que convive y se confunde lo público y lo privado, lo socialmente aceptable y lo obscenamente injusto.

Pero tal liberalización es ficticia: tras ese aparente entramado prevalece el carácter altamente regulador y opresivo de las grandes corporaciones multinacionales que imponen su hegemonía al amparo de las reivindicaciones de libertad. Pese al discurso triunfal de progreso, el escenario que se dibuja es el de un mundo cada vez más desigual e injusto, donde la práctica totalidad del planeta vive sumida en unos niveles de precariedad y pobreza cada vez más extremos en tanto la otra, un sector muy reducido de la población que ya acapara la mayor parte de los recursos sólo ambiciona con obtener más poder y ganancias.

La desolación del escenario que presenta Loriga en su relato permite a la autora certificar el pesimismo reinante que ya años antes de la crisis estaba presente en determinados sectores de la opinión pública española. Para Loriga, el foco no debía situarse en la inevitable final de ese modelo, que el escritor vinculaba al modelo de crecimiento económico asociado a la especulación inmobiliaria, sino en el profundo impacto de sus consecuencias sobre la vida interior y material de las personas. La propia vida del protagonista del libro, un hombre completamente integrado dentro del engranaje del sistema, revela el sentimiento de vacío de quien pese a hacer suyos esos valores de libertad y autonomía individual, no encuentra dentro de esa cultura del hiperconsumo y el derroche, nada que le haga sentir verdaderamente humano, nada que le lleve a recordar lo que ha sido y es, cuando todo lo que le rodea se caracteriza por lo efímero y lo descarnado.

En el estudio de *Mil euros por tu vida*, un breve relato escrito en 2008 por la novelista Elia Barceló, Palardy continúa profundizando en los complejos y constantes dilemas a los que nos encontramos enfrentados en el presente, siempre desde la proyección en un imaginario futuro. Inscrito desde una perspectiva transhumanista, Barceló nos cuenta la historia de una pareja de ricos ancianos catalanes que deseando revivir su juventud deciden comprar los cuerpos jóvenes de dos africanos, a fin de transferir en ellos su conciencia y su mente.

Como sucediera en el capítulo precedente, la autora nos vuelve a situar en el lado más oscuro de la globalización, aquel que incide en la canibalización del sur por el imperialismo del norte. Aparentemente, los africanos venden sus cuerpos libre y voluntariamente a sus compradores. Pero sabemos que esa transacción no es libre: quienes ceden sus cuerpos lo hacen sacrificando su existencia a fin de garantizar las vidas de sus familias que, sin ese dinero, estarían condenadas. Desde la perspectiva foucaultiana del biopoder, que define el ejercicio del poder y el control humano sobre los cuerpos, Palardy se sirve de esta parábola para situarnos en un mundo no muy diferente del nuestro donde bajo el omnipresente paraguas de la libertad y la autonomía individual, buena parte de la humanidad continúa viéndose sometida a un permanente estado de dominio y explotación. Ahora, como sucede en la obra, tal proceso de opresión ya no se ejerce bajo un tipo



de violencia explícita y represiva, sino sirviéndose de otras fórmulas que aspiran aliviar el sentido de culpabilidad de los explotadores, presentándolo por ejemplo como un expediente contractual, garantista y legal. Pero, más allá de lo aséptico del proceso, los fenómenos de inmigración, esclavitud y tráfico de personas, órganos o bebés, que presiden nuestro tiempo determinan, a juicio de la autora, la persistencia de unas prácticas muy alejadas de los valores humanos y morales en los que las sociedades actuales creen ya vivir.

*En Sueñan los androides*, un film experimental de 2014 realizado por Ion de Sosa, e inspirado vagamente en *Do Androids Dream of Electric Sheep?*, el clásico relato de Philip K. Dick, Palardy retorna al escenario de la crisis inmobiliaria española de 2008 para poner de relieve el clima de avaricia y ambición imperante y asociarlo con la noción de capital simbólico tomada de Pierre Bourdieu.

El film, rodado en una fantasmagórica Benidorm, nos presenta un paisaje absolutamente deshumanizado dominado por rascacielos, muchos de los cuales -como el protagonista aquí, el edificio InTempo- permanecen inacabados y vacíos. No importa que nadie viva allí, pese a que en principio ese parecía ser su función. Para sus promotores sólo cuenta incrementar su poder y status. Nada debe interponerse en sus metas. Y menos aún aquellos que malviven y no puede hacer frente a sus hipotecas con sus precarios trabajos; siempre habrá quienes estén dispuestos a restablecer el orden y zanjar la situación. Especialmente, aquellos como el asesino a sueldo que aparece en la cinta, cuyo único deseo es ganar el suficiente dinero para comprarse una oveja auténtica, en aquel tiempo un verdadero objeto de lujo debido a su práctica extinción.

A partir de este escenario entre surrealista y postapocalíptico, la autora define las prioridades que determinan el objeto de ambición de los actores responsables de la crisis económica en todos sus escenarios (española o mundial), así como del creciente deterioro medioambiental del planeta. A su juicio, la noción de capital simbólico puede resultar una eficaz clave explicativa a la hora de entender la actitud de quienes en el film adjudican un valor arbitrario a bienes con un valor práctico aparentemente ya mínimo (ovejas o vacíos rascacielos en obras), pero cuya consideración y prestigio depende de que sean reconocidos por los demás. Aunque también puede ser visto en sentido inverso: la identificación de los objetos de valor simbólico como encarnaciones del mal, es decir, percibidos como objeto de antipatía y resentimiento por parte de quienes sufren y son explotados por ello. Algo que no deja de ser paradójico, pues, a fin de cuentas, tanto las ovejas y los rascacielos no dejan de poseer todavía un valor práctico, aun cuando nadie en ese mundo tan enloquecido parezca ya tenerlo en cuenta.

*El Salario del gigante* (José Ardillo, 2011), *Madrid: frontera* (David Llorente, 2016) y *Nos mienten* (Eduardo Vaquerizo, 2015) son los tres relatos que permiten a la autora introducir la noción de paisaje sensorial, concepto desde el cual se permite describir un escenario sociopolítico a partir de las experiencias registradas por los sentidos. Es decir, cuanto se nos presenta, viene descrito a partir de percepciones físicas que nos hacen tomar conciencia a través de nuestras pulsiones y sentimientos. Para Palardy, dicha perspectiva permite una mayor comprensión de estas obras y una más inscripción de los mismos en la corriente de movimientos reivindicativos surgidos en torno al 15-M.

Como toda distopía que se precie, las historias contenidas en estas novelas buscan envolver al lector al punto de conseguir de él su mayor nivel de implicación y empatía posible. Sin embargo, en esta ocasión, tal objetivo se busca reforzar enfatizando el papel jugado por los sentidos:

en *El salario del gigante*, por ejemplo, los males olores y el ruido configuran el paisaje sensorial de un hipotético Madrid futuro donde la mayor parte de la población vive recluida bajo tierra sometida a condiciones extremas de escasez y racionamiento, en un clima de privación y enclaustramiento que contrasta con la existencia desahogada de una reducida elite que monopoliza los escasos recursos existentes. Madrid es igualmente el escenario central de la novela de David Llorente. También aquí, la capital se representa como un espacio postapocalíptico territorialmente estratificado en el que una minoría selecta disfruta de todo tipo de placeres exclusivos, en detrimento de una mayoría errante que deambula por las anónimas calles buscando entre la pestilente basura algo con lo que alimentarse, siempre bajo la atenta vigilancia de la policía y de sus perros, adiestrados para rastrear el olor de humillación, dolor e indignación expelido en todos ellos. Nos mienten, por último, nos remite a un Madrid en donde los grandes avances en tecnología genética y cibernética han abierto una profunda brecha social entre los individuos de las clases dominantes que pueden mejorar y amplificar sus sentidos, y el común del pueblo excluido de todos aquellos avances y condenado a la más absoluta privación.

A partir de estas diferentes lecturas distópicas, la autora desea incidir sobre el papel jugado por la toma de conciencia en muchos sectores de la población ante los fenómenos de degradación y deterioro de las ciudades y la creciente segregación de estos espacios urbanos en beneficio de manos privadas. Para Palardy, el nuevo horizonte definido por el desarrollo tecnológico y la degradación medioambiental ya apunta a partir de novelas como las estudiadas a la emergencia de formas alternativas de denuncia frente a los poderes que promueven esta voluntad de control, así como la legitimación de nuevas formas de resistencia frente al nuevo marco establecido.

Esas emergentes plataformas de resistencia constituirán finalmente el objeto de estudio en el último capítulo del libro, centrado en el análisis de *El Sistema*, la novela de Ricardo Menéndez Salmón, galardonada con el Premio Biblioteca Breve en 2016. La obra, que describe una sociedad totalitaria obsesionada con el control y la vigilancia de los que no son los propios, sirve a la autora para situar el foco en el papel de la cartografía en tanto objeto que puede ser concebido como un instrumento tanto al servicio de la opresión como de la emancipación. En el primer caso, la elaboración de mapas se define como una actividad exclusivamente destinada a hacer explícito el ejercicio de un poder sobre otros. Así es como lo vive inicialmente su protagonista, entregado en todo momento a preparar y crear planos donde queda consagrado el dominio y control totalitario sobre los territorios sometidos. Sin embargo, tras una serie de situaciones que le llevan a tomar conciencia de su papel, éste se pone al servicio de una lectura diferente de la función de la representación cartográfica, dirigida al diseño de espacios imaginados alternativos a los construidos por el poder y sus agentes con el objeto de dotar de visibilidad y reivindicar cuanto hasta entonces había estado marginado y degradado.

La movilización final que los ajenos, esto es, los excluidos del sistema, operan a partir de la nueva redefinición de aquellos espacios oficialmente eliminados de los mapas, remite a la eclosión de los movimientos que tras el 15-M comenzaron a reivindicar un ámbito de intervención propio frente a todo cuanto de miseria, precariedad y exclusión había traído consigo el orden económico y social imperante aquellas últimas décadas.

Las nuevas distopías españolas, en fin, ya no se limitan a hablarnos de los totalitarismos a la clásica usanza, aunque el espíritu que las anima no es muy diferente del que insuflara Orwell a su *1984*. Los peligros a los que nos enfrentamos actualmente son muchos y diversos. La

mundialización ha contribuido a entretrejer sus hilos y ya no podemos contemplarlos aisladamente: la globalización, el consumismo, la inmigración, el imperialismo, la especulación, la corrupción, la degradación medioambiental, las crecientes desigualdades sociales o la precariedad son algunas de esas amenazas a las que no solo deben enfrentarse los gobiernos y sus sociedades sino también todos los individuos a partir del ejercicio de su responsabilidad, y de su nivel de toma de conciencia y compromiso.

Esperemos que la fascinante vía sugerida por Diana Palardy en su trabajo contribuya a potenciar el nivel de análisis y reflexión en torno a los nuevos retos planteados y ello redundará en la aparición de nuevas aportaciones que desde el estudio de los imaginarios distópicos contemporáneos potencien la interdisciplinariedad y la creatividad de nuestro pensamiento político. Porque solo restituyendo a la imaginación su verdadero papel en las ciencias sociales, lograremos cobrar una mayor conciencia del mundo en que vivimos.



# Bloch-Robin, Marianne, *Carlos Saura*. *Paroles et musique au cinéma*.

**Antonia del Rey Reguillo**

*Universidad de Valencia (España)*

**Référence :** Marianne BLOCH-ROBIN, *Carlos Saura. Paroles et musique au cinéma*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018, 334 p.

---

Uno de los cineastas españoles que mejor y más asiduamente ha hecho uso de la música en sus películas es sin duda alguna Carlos Saura. Al revisar su filmografía, se observa que su interés por utilizarla como un elemento temático o expresivo ha ido creciendo a lo largo del tiempo, en paralelo al avance de su trayectoria profesional. Esta tendencia se intensifica a partir de la década de 1980, cuando el realizador inicia sus incursiones en el género musical. Desde entonces su producción ha estado jalonada por una serie de filmes donde la música asume un papel protagonista al convertirse en el imprescindible soporte sobre el que las tramas filmicas articulan su sentido. Dicho esto, en el preeminente papel que el cineasta español otorga al elemento musical subyace su propia circunstancia vital, la huella que en su ADN han trazado las raíces familiares, donde la figura de la madre pianista resulta el germen determinante de esa sensibilidad e interés hacia la música que caracteriza al realizador. Mediante ella se articula la impronta de la memoria en sus obras, la atención que el cineasta presta a los recuerdos, convocados frecuentemente en sus películas y dotados de una dimensión significativa susceptible de matizar los diversos sentidos del relato.

Y es esa voluntad de la que hace gala Carlos Saura la que atrae el interés investigador de Marianne Bloch-Robin, cuyo trabajo se ha centrado en el estudio de los roles que la música desempeña en el cine. Como ella misma se encarga de recordarnos, hasta la década de 1950 el papel concedido a la música en la historia del cine había sido secundario y solo a partir de entonces la tendencia empezó a cambiar, aunque harían falta algunos años más para que la música vocal

comenzara a tener reconocimiento como valor expresivo por parte de los cineastas. Y precisamente al uso de dicha música por parte del realizador español atiende su estudio *Carlos Saura. Paroles et musique au cinéma* publicado recientemente. Es el segundo título que ella dedica a la obra del cineasta tras el acercamiento previo que supone *Madrid dans l'oeuvre de Carlos Saura: Los Golfos, Deprisa, deprisa y Taxi*. Ambos demuestran no solo el aprecio e interés que la autora siente por el realizador, sino también el amplio conocimiento que de su obra posee.

## 1 - Una estructura bien armada

Por lo que respecta a *Carlos Saura. Paroles et musique au cinema*, la autora ha descartado ocuparse de los títulos musicales del cineasta y centra su estudio en sus veinticinco filmes no musicales. Desde esa elección, emprende un estudio que se sirve de una estructura muy medida con la que intenta guiar al lector en su exploración de las diversas vertientes de la música vocal. Está enfocado particularmente en el funcionamiento que dicha música cumple en la narración, es decir, la forma en que es capaz de evocar elementos culturales o históricos proyectando el relato hacia espacios, épocas, etc. que conectan con los de la diégesis, aunque no pertenezcan estrictamente a ella. El estudio lo articulan tres amplios capítulos dedicados, el primero, a valorar el peso y la evolución de la música en las obras de ficción dirigidas por Saura entre 1959 y 2003, es decir desde *Los Golfos* a *El séptimo día*, una franja creadora de más de cuatro décadas en la que se enmarcan algunas de sus películas más reconocidas. En el conjunto que tales filmes conforman, Bloch-Robin distingue cinco grandes periodos 'musicales' que va definiendo a partir de las peculiaridades que caracterizan a sus películas correspondientes. En paralelo, la estudiosa marca con cuidadosa precisión los porcentajes de uso de fragmentos musicales en cada caso y el peso específico que en el conjunto alcanza la música vocal. De definir esta última se encarga mediante el uso de numerosos ejemplos que evidencian las funciones expresivas y narrativas que es capaz de desempeñar en el contexto diegético.

El segundo capítulo está dedicado a analizar el papel que la música vocal cumple en el orden del relato, en su tiempo y en su espacio y a demostrar hasta qué punto es capaz de alcanzar una función determinante para facilitar los mecanismos de comprensión espectatoriales, singularmente en las secuencias memoriales, oníricas o fantasmáticas que habitualmente Saura intercala en el cuerpo del relato fílmico para volver al pasado, a sus sueños y a sus obsesiones. Es en esos casos cuando la música vocal contribuye a incorporar nuevos niveles narrativos que funcionan en paralelo a la trama central. Ella misma juega también un papel determinante en la percepción del tiempo fílmico por su capacidad para modificar la vivencia de la velocidad narrativa en el contexto de una secuencia fílmica. Así lo testifican los ejemplos de los que Bloch-Robin se sirve para evidenciar hasta qué punto resultan efectivos los motivos musicales elegidos por el cineasta como recursos dramáticos capaces de acelerar o ralentizar el tempo del relato en un momento o secuencia dada. En esa suma de capacidades discursivas, la música vocal se muestra también eficaz a la hora de contribuir a la construcción del espacio diegético, ampliándolo, reduciéndolo o conectando espacios diversos. En cualquier caso, la eficacia de la música vocal para modelar tanto el tiempo como el

espacio diegéticos reside en el hecho de que por sí misma puede llegar a constituir un espacio específico con múltiples implicaciones metafóricas. De ahí su eficacia como instrumento discursivo polivalente.

Por lo que respecta al tercer capítulo, su contenido tiene que ver con el papel que juega la música vocal en el proceso de la instauración del punto de vista. Si se piensa en los personajes, el rol que desempeña dicha música en la definición de sus puntos de vista en el marco de la ficción resulta determinante para lograr su caracterización específica. Igualmente, aquella también es esencial para marcar la huella del enunciador fílmico, que en la obra de Saura se hace presente de forma notoria. Por otra parte, dado que la música vocal utilizada en sus películas suele provenir de textos preexistentes, el uso que de ella hace el cineasta representa en sí mismo el ejercicio de intertextualidad inherente a cualquier actividad creadora.

## 2 - Un libro tan útil como necesario

Con esta exhaustiva incursión en la obra de Carlos Saura, además de lograr un estudio notablemente profundo de los mecanismos significantes puestos en juego por el cineasta en su empleo de la música vocal, Marianne Bloch-Robin logra trascender el caso particular de su objeto de estudio para situar su trabajo en el marco general del relato cinematográfico. Así, el análisis de la obra del cineasta español se transforma en el vehículo propicio para conformar un cuadro teórico capaz de definir y aprehender el papel que en el cine desempeña la música vocal, considerada en su doble naturaleza musical y verbal. Sirviéndose de una metodología de carácter multidisciplinar que combina los recursos propios de los estudios cinematográficos —el análisis fílmico, la historia y teoría del cine, la narratología y la estética— con otras disciplinas como la musicología y el hispanismo, la autora sustenta su estrategia de análisis en los trabajos de Gerard Genette mediante la adaptación de algunos de sus conceptos para definir las relaciones de diferente orden que surgen entre la música vocal y el texto fílmico. En paralelo a esa estrategia metodológica, la autora también hace uso del análisis cuantitativo de la materia musical en relación con la duración total de las películas, intentando establecer las posibles correlaciones existentes entre la música empleada y el valor estético y narrativo que alcanza en el marco del conjunto dramático. Con un exhaustivo muestrario de ejemplos tomados de las películas y desgranados a lo largo de los capítulos, Bloch-Robin desvela cómo el sentido de la música vocal hay que situarlo antes en el nivel de la connotación y de la sugerencia que en el de la denotación. Así, merced a la combinación de ambas, sugerencia y connotación, las palabras que incorporan los fragmentos musicales alcanzan un valor semántico suplementario capaz de orientar sustancialmente el significado de una secuencia y hasta de la película en su totalidad.

Sin lugar a dudas, el modelo de análisis empleado por la autora y las múltiples perspectivas desde las que ha estudiado el funcionamiento y las posibilidades significantes de la música vocal han sido factibles merced a la extraordinaria amplitud y diversidad de la filmografía sauriana y a la enorme cultura musical del director, cuyo eclecticismo permite observar en sus películas períodos musicales y estilos muy diversos. Gracias a ello, el trabajo de análisis ha podido sustanciarse en un

modelo suficientemente genérico y susceptible de ser aplicado al análisis narratológico y estético de los fragmentos de música vocal habidos en cualquier película de ficción.

Teniendo en cuenta que, como la propia autora señala, desde principios de los años sesenta, viene dándose por parte de los realizadores una tendencia creciente a integrar canciones en el marco de la trama fílmica para vehicular a través de ellas opiniones, sentimientos y emociones tanto de los personajes como de la propia enunciación, no es exagerado afirmar que el estudio contenido en este libro constituye una obra fundamental para los futuros investigadores. Por eso mismo, no sería errado calificar su modelo de análisis como una herramienta que se percibe de gran utilidad para los interesados en continuar trabajando este tema. Es decir, aquellos que quieran seguir avanzando en el estudio de la música vocal en el cine tienen en este texto una sólida base metodológica en la que apoyarse. Y consecuentemente el interés de su autora por contribuir a reforzar la consciencia del gran valor de la música y la materia sonora en los estudios fílmicos no se verá defraudado. Con su trabajo, Marianne Bloch-Robin ha contribuido de forma muy notable a que la materia sonora deje de ser la pariente pobre de la imagen en las películas para que se le otorgue a la música vocal la importancia y consideración que merece en su condición de elemento tan esencial como indispensable en el proceso de conformación de el/los posible/s sentido/s de la película.



# Un viaje a la melancolía y la muerte: reseña sobre *Llamadme Alejandra* de Espido Freire

**Samuel Rodríguez**

*Universidad Complutense de Madrid*

**Referencia:** Espido FREIRE, *Llamadme Alejandra*, Barcelona, Planeta, 2017, 368 págs.

---

*Llamadme Alejandra* (Premio Azorín 2017), como casi toda la narrativa de Espido Freire, da voz a una mujer melancólica de profundos claroscuros, en este caso la última zarina, Alejandra Fiódorovna Románova (1872-1918). Es el resultado de un proyecto literario que acompañó a la autora en un largo viaje de catorce años<sup>1</sup>. La novela empieza precisamente con un viaje. En mitad de la noche avisan a Nicolás II —que ha abdicado recientemente— y a su esposa Alejandra de la necesidad de trasladarse desde Ekaterimburgo a un nuevo lugar debido al conflicto entre el Ejército Blanco, zarista, y el Rojo, revolucionario. Pero en realidad les engañan, y esa misma noche, uno a uno, fusilan a Alejandra, a Nicolás II, a sus cinco hijos, a los miembros del servicio y a su perro fiel. Aquí, al igual que en otros de sus textos, la melancolía es omnipresente.

*Llamadme Alejandra* se construye en cincuenta y cinco secciones o capítulos breves más un epílogo, el informe Yurovski, que relata de manera aséptica el asesinato y posterior destrucción de los cadáveres de los Romanov y el servicio, en contraste intencionado con la intimidad del relato de su narradora protagonista, a cuya vida se pone fin. *In media res*, ante la inminencia

---

<sup>1</sup> FREIRE, Espido, “Espido Freire presenta su novela *Llamadme Alejandra* sobre la última zarina de Rusia”, disponible en [youtu.be/hsOwNpRfpko](https://youtu.be/hsOwNpRfpko), consultado el 7 de mayo de 2019.

de un viaje —de la muerte—, se desarrolla como analepsis interna homodiegética completiva, ya empleada en *Diabulus in musica* (2001) o *La flor del norte* (2011), con puntuales alusiones al tiempo cero de la narración a modo de excusa para sumergirse de nuevo, en *myse en abîme*, en jirones pretéritos de vida.

Y es que Espido Freire ya exploró en *Soria Moria* (2007) y en *La flor del norte* que la Historia —y la intrahistoria— es solo un soplo más en este *continuum* de tiempo. Por eso, como la marchita flor del norte, el personaje histórico de Alejandra parece más bien el estímulo que lleva a configurar una historia propia. No en vano, Espido Freire aseguró a propósito de *La flor del norte* que, “a mí me interesa mucho más la novela de personajes que la novela histórica<sup>2</sup>”. En el caso de Alejandra, “el problema estaba en que a diferencia de la novela anterior [*La flor de norte*] aquí había demasiada información, [...] demasiado sesgada<sup>3</sup>”. Tras contemplar la escritura de un ensayo, optó finalmente por una combinación histórico-ficcional novelada en primera persona, pues pretendía “no meterme en su piel [...], sino construir un personaje que fuera lo más fiel posible a la historia<sup>4</sup>”.

Así, Espido Freire fusiona a su narradora autodiegética y al personaje histórico. El uso de una voz narradora femenina autodiegética no solo lo encontramos en sus dos últimas novelas, sino en la mayoría de sus textos. En muchas ocasiones, son narradoras infidentes, manipuladoras. El autor, consciente de que el lector completa inconscientemente el retrato físico y psicológico de los personajes mientras lee, puede llegar a manipularlo, ya que el lector suele completar esta falta de información a partir de su entorno más próximo. Es lo que Jouve llama *principe de l'écart minimal*<sup>5</sup>. Y precisamente las novelas de Espido Freire en primera persona (*Irlanda*, *Diabulus in musica*, *La flor del norte* y *Llamadme Alejandra*) son las que más ambigüedad contienen, pues el narrador-protagonista normalmente no se describe a sí mismo, y es por tanto el personaje menos determinado. Esta falta flagrante de información sobre el personaje principal obliga al lector a dedicarle mayor atención a la construcción de su imagen literaria. “C'est donc au lecteur qu'il appartient de construire la représentation à partir des instructions du texte<sup>6</sup>”, pero el lector se puede equivocar, porque las pistas, en ocasiones, son inciertas. La sugerencia de la trama, desarrollada *in crescendo* en Espido Freire, se resuelve en una perturbadora anagnórisis final para el lector —y las protagonistas—, que en esta novela se ve atenuada, en manos de una narradora-protagonista un tanto aséptica a lo largo del desarrollo de la trama.

Creo que la “intensionalización” característica de sus relatos desaparece aquí, y ni siquiera la inclusión en la sección treinta y tres de la voz de Rasputín o el género epistolar a partir de la sección treinta y nueve, donde toman la voz sus hijas, se acercan a la fuerza sugestiva de sus anteriores relatos, al no existir una simbiosis rítmica en su imbricación narrativa. También en la sección cincuenta se incorpora el informe Rudnev —la investigación policial en torno a los Romanov—, revisado y corregido por Girchich en la sección cincuenta y uno, hasta volver finalmente al nivel cero de la narración, cuando deben bajar al sótano para emprender su viaje definitivo. Tal vez esto

2 FREIRE, Espido, “Me interesan las novelas de personajes, no las históricas”, disponible en [www.youtube.com/watch?v=fznIH4R5I-s](http://www.youtube.com/watch?v=fznIH4R5I-s), consultado el 6 de mayo de 2019.

3 FREIRE, Espido, “Entrevista a Espido Freire en la Librería la Puerta de Tannhäuser de Plasencia”, entrevista de Samuel Rodríguez, disponible en [vimeo.com/252843562](http://vimeo.com/252843562), consultado el 6 de mayo de 2019.

4 *Ibid.*

5 JOUVE, Vincent, *L'Effet-Personnage dans le roman*, París, Presses Universitaires de France, 1992, pág. 36.

6 *Ibid.*, pág. 40.

obedece a un intento de fidelidad histórica que, sin embargo, no parece estar a la altura de la maestría en la retórica de la ocultación y la sugerencia de la trama a las que nos tenía acostumbrados. No en vano, ya en *Donde siempre es octubre* (1999) recurrió al género epistolar y los artículos de prensa, cerca ya del desenlace novelístico, para otorgar protagonismo a la polifonía de voces y su desenlace en cascada. Pero aquí su inclusión parece más una excusa para exhibir la documentación histórica recopilada —intercalada también en los diálogos a caballo entre la correspondencia histórica y la recreación novelada— que para contribuir a la intensionalización de la trama, próxima a su fin. Y, teniendo en cuenta que el lector ya conoce el final y las peripecias diversas de los últimos Romanov, en esta novela la clave debería haber estado tal vez en la propia construcción de la trama y su capacidad de seducción. Así, estructuralmente la novela carece de un ritmo narrativo *in crescendo*, resultado en parte de las peripecias editoriales sufridas por el texto, tal y como la propia autora ha confesado<sup>7</sup>.

No obstante, el texto ha sido bien acogido por los lectores, y no me cabe duda de que esta incursión un tanto fallida a la melancolía dará hermosos frutos en un futuro inmediato.

---

7 FREIRE, Espido, “Entrevista a Espido Freire...”, *op. cit.*





**Le dossier monographique de ce numéro d'Iberic@I, « Hispanistes et hispanismes : un institut dans les soubresauts du siècle », reprend une partie des contributions au colloque international organisé en Sorbonne les 9 et 10 octobre 2017 à l'occasion du centenaire de la création de l'Institut d'Études Hispaniques. Ce colloque, conclusion du cycle d'activités qui s'étaient déroulées dans le cadre du centenaire, se proposait de réfléchir à la place accordée, tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, aux langues et aux cultures ibériques et ibéro-américaines dans le monde universitaire parisien. Plus largement, et dans une perspective comparatiste, il s'agissait d'analyser le processus ayant conduit à la construction de nouveaux savoirs universitaires autour des langues, littératures et civilisations étrangères, dont le champ disciplinaire s'est progressivement étendu de la philologie à l'analyse littéraire, l'histoire, la civilisation et les beaux-arts.**

**C'est à l'histoire de l'hispanisme parisien que s'intéressent les textes réunis dans ce volume, depuis ses débuts en 1906, lorsque fut créée la première chaire d'espagnol à l'Université de Paris, jusqu'à la scission de la Faculté des Lettres de la Sorbonne, à la fin des années soixante, en Paris 3-Sorbonne Nouvelle et Paris IV-Sorbonne. Les scientifiques espagnols et français qui ont collaboré à ce dossier rendent compte des enjeux multiformes, diplomatiques, culturels et institutionnels qui prévalurent au cours du xx<sup>e</sup> siècle, au gré des circonstances politiques, des aspirations et des susceptibilités nationales. Ce dossier met en scène des figures qui ont compté dans le développement de l'hispanisme à Paris et témoigne de la synergie entre des élites scientifiques qui, des deux côtés des Pyrénées, se sont engagées au nom d'une cause dans le but de forger une conception de l'enseignement d'une langue en tant que véhicule d'une histoire et d'une culture.**

**ISSN 2260-2534**